This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

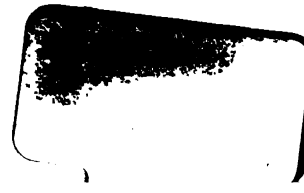
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600034421K

42.
868.



# MÉMOIRES

SUR LA

# GUERRE DE LA NAVARRE

ET DES

# PROVINCES BASQUES.

Se vend

AU PROFIT DES SOLDATS DE S. M. CHARLES V

réfugiés en France.

PRIX : 8 FR.

IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN,
Rue d'Amboise, 6, à Lyon.

# MÉMOIRES

SUR LA GUERRE

# DE LA NAVARRE

ET DES

# PROVINCES BASQUES,

Depuis son origine en 1833, jusqu'au traité de Bergara en 1839,

ACCOMPAGNÉS DU PORTRAIT DE MAROTO,

*Par le Vte Alph. de Barrès du Molard,*

Colonel d'état-major au service de S. M. Charles V,
Chevalier de l'Ordre royal et militaire de S.-Ferdinand,
et de celui de la Tour et de l'Épée.

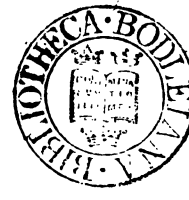
PARIS,

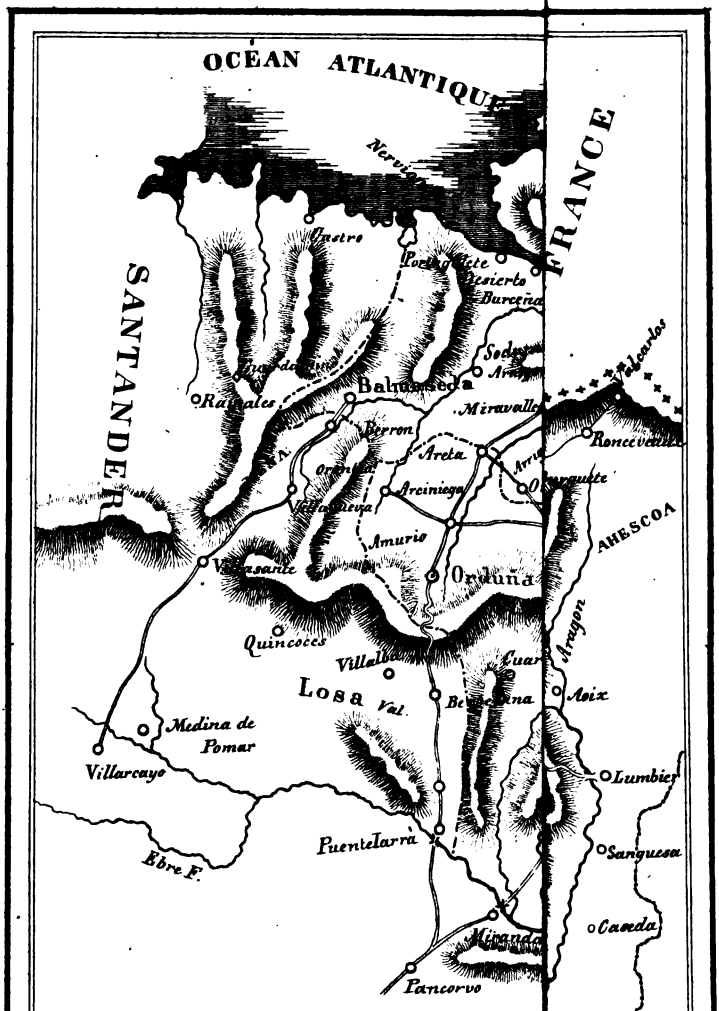
DENTU, AU PALAIS-ROYAL.

—

1842.

868.


BIBLIOTHECA·BODLEIANA




# CARTE
# DE LA NAVARRE
et des Provinces
d'ALAVA de GUIPUZCOA et de BIZCAY
par
le Vicomte Alphonse de Barrès du Molard.

# AVANT-PROPOS.

L'auteur de ces Mémoires a décrit les faits généraux et importants de la guerre, depuis son origine en 1833, jusqu'à l'époque de la rentrée de Sa Majesté Charles V en France (1). Il a eu soin

(1) La crainte de fatiguer le lecteur par la répétition de détails minutieux qu'ont déjà fait connaître en grande partie plusieurs auteurs (le baron de Los-Valles, Henningsen et Sabatier), et l'annonce de la publication prochaine d'un ouvrage plein de mérite, intitulé *La Vie de Zumalacarregui*, par le général Zaratiegui, auquel il travaille depuis plusieurs années, ont déterminé M. de Barrès à ne donner qu'un aperçu rapide et succinct des faits militaires, depuis le commencement de la guerre jusqu'à la mort du héros royaliste.

d'élaguer autant que possible les faits particuliers anecdotiques, qui, quoique intéressants pour un grand nombre de lecteurs, détournent le plus souvent l'attention des événements militaires et politiques d'une guerre aussi active et si féconde, rarement, il est vrai, en batailles rangées, mais en combats incessants.

On ne trouvera donc point dans cet ouvrage l'histoire particulière de quelques individus, et encore moins celle de l'auteur; car il a pris le plus grand soin d'éviter de parler de lui, malgré les grades et emplois qu'il a occupés, et les services actifs qu'il a rendus.

Il est cependant nécessaire, pour montrer le degré de confiance qui est dû à ses récits, de dire que par sa position d'officier supérieur d'état-major, placé successivement en cette qualité

auprès des généraux Zumalacarregui, Eraso, Iturralde, Sagastibelza, Elio, Moreno, comte de Casa-Eguia, Villareal, Zaratiegui, Guergué et Maroto, il a été un des témoins permanents de cette guerre, en mesure de voir tout l'ensemble des faits militaires, et de rassembler tous les documents officiels nécessaires pour l'intelligence et la description des événements qu'il raconte.

Cette manière de procéder ne sera peut-être point goûtée par tout le monde. Les faits militaires se composent d'une foule d'actions particulières et méritantes pour un grand nombre de braves officiers, qu'il n'est point possible de désigner par leur nom dans un ouvrage destiné à ne faire connaître dans leur ordre que les faits principaux qui appartiennent à l'histoire. Des Mémoires par-

ticuliers, ceux de MM. le baron de Los-Valles, Henningsen et Sabatier, ont satisfait plus ou moins heureusement aux événements de détail et anecdotiques que l'auteur a été obligé de supprimer.

L'ouvrage d'Henningsen contient quelques erreurs sans doute, parce que sa position et parfois son absence l'ont souvent obligé de s'en rapporter aux récits erronés ou exagérés d'officiers qui, dans les combats, ne peuvent voir que ce qui se passe devant eux; mais son ouvrage et celui de M. le baron de Los-Valles, dont on ne peut pas contester le mérite, se recommandent particulièrement par l'exposition claire et précise des causes et des faits qui ont préparé la violation de la loi salique, et, par suite, la prise d'armes des provinces du nord en faveur de la légitimité de Sa Majesté Charles V.

Cependant l'auteur n'a pas passé sans regret sous silence les noms d'une foule de ses braves camarades qui se sont vaillamment distingués dans le cours de cette guerre; et son regret à cet égard est d'autant plus vif, que parmi eux se trouvent des officiers français, ses compatriotes et ses amis. Leur bravoure, leurs services signalés ont été hautement appréciés par l'armée espagnole, et leur généreuse coopération à cette guerre n'ayant eu d'autre motif que leur dévouement, ils se sont fait remarquer surtout par un désintéressement et une constante loyauté. Pour eux, la guerre ne nourrissait pas la guerre; on peut dire, au contraire, qu'ils la faisaient à leurs dépens, ou au moyen des plus généreux sacrifices de leurs familles. Plusieurs sont morts glorieusement sur les champs de bataille, et presque tous

ont reçu des blessures, ou se sont distingués par des actions signalées, que la loyauté espagnole et la justice du roi n'ont pas laissées sans récompense. Leurs familles, et en général tous ceux qui tiennent à cette cause, verront sans doute avec intérêt une liste de ces braves que nous produisons à la fin de l'ouvrage, à laquelle nous joignons celle des autres officiers étrangers qui ont servi dans cette guerre.

Nous terminons en réclamant, de la part de nos lecteurs, l'indulgence que demande une histoire contemporaine.

# GUERRE
# DE LA NAVARRE
ET DES
# PROVINCES BASQUES.

## CHAPITRE PREMIER.

Coup d'œil sur la Navarre et les provinces Basques. — Causes de la guerre civile. — Soulèvement de la Navarre. — Santos-Ladron. — Eraso. — Iturralde. — Zumalacarregui. — Mérino. — Cuebillas. — Soulèvement de l'Alava et de la Biscaye. — Rodil. — Saarsfield. — Son arrivée à Burgos. — Déroute de l'armée de Mérino. — Occupation de Vittoria et de Bilbao par Saarsfield. — Valdès, général en chef de l'armée de la Reine. — Zumalacarregui nommé généralissime des troupes navarraises et basques. — Zavala.

Le royaume de Navarre se divise en deux parties : la haute Navarre est entièrement monta-

gneuse; la basse, au contraire, forme un bassin riche et fertile, dont les champs sont arrosés par les rivières qui descendent des Pyrénées pour affluer dans l'Èbre. La partie la plus élevée de cet antique royaume est adossée au versant méridional de la chaîne des Pyrénées, et confine avec la France. Ses habitants parlent encore le basque, que l'on croit avoir été la langue des Ibères; cependant cet idiome se retire de plus en plus vers les sommités des monts, pour disparaître du plat pays, au point que dans les villages des environs d'Estella il n'y a plus guère que les vieillards qui aient conservé l'habitude de parler basque. La haute Navarre ne produit point de céréales, mais elle est riche en pâturages et en bestiaux. Les montagnards sont sobres, laborieux, et ne vivent en grande partie que de laitage, de châtaignes et de maïs; les hommes sont grands et robustes, et se font généralement remarquer par leur surprenante agilité. Dans cette contrée, les écussons armoriés placés sur la cabane du pauvre paysan, comme sur la maison du riche, témoignent de la gloire et des hauts faits des ancêtres de ce peuple courageux, dont les titres

de noblesse furent conquis à la pointe de l'épée dans les guerres contre les Maures, qui tentèrent en vain de les subjuguer.

La partie basse de la Navarre est extrêmement fertile, et on y récolte en abondance le blé, le vin et l'huile. L'habitant de la plaine, en raison de ses richesses, est moins adonné au travail que celui de la montagne; en revanche, ses passions sont violentes, et il faut rechercher dans l'exaltation de son esprit la cause des désordres et des vices qui ensanglantent les champs de la Navarre en temps de paix; car il est rare que ces querelles se terminent autrement que par des combats à mort.

Le royaume de Navarre jouit, depuis un temps immémorial, de franchises nationales importantes. Le pays ne fut réuni en 1512, sous Ferdinand le Catholique, à la couronne d'Espagne, qu'en réservant le maintien de ses fuéros. Il serait, du reste, long et hors de notre sujet d'entrer à cet égard dans des détails circonstanciés; chaque bourgade et, pour ainsi dire, chaque village conservant des priviléges particuliers, nous nous bornons à en indiquer ici les principaux. Les Navarrais sont exempts de la

milice, des impôts sur le sel et sur le timbre, et généralement de tous les droits de douane qui n'ont point été consentis par la députation administrative. La contribution annuelle du royaume ne s'élève point au-delà de 200,000 réaux. Aucun habitant ne peut être enlevé à sa juridiction naturelle. Pampelune, capitale de la Navarre, est seule assujettie à recevoir garnison espagnole.

Le Navarrais, naturellement brave, a la prétention de se croire le meilleur soldat de l'Europe, et pousse jusqu'au fanatisme l'amour des armes et de la gloire. Aussi, rien de plus facile à un bon général que de tirer parti de ces hommes rompus aux privations et aux fatigues et habitués à braver toutes les intempéries, sans exiger autre chose qu'un peu de vin et de tabac pour se remettre d'une marche pénible.

Les habitants des provinces basques ont à peu près le même caractère que les montagnards de la Navarre, ils parlent le même dialecte, et leurs franchises se ressemblent aussi bien que les produits de leur sol, qui ne diffèrent presque en rien dans les deux pays.

La population des quatre provinces, qui ont

servi de théâtre à la guerre que nous allons décrire, peut être évaluée de six à sept cent mille âmes, c'est-à-dire un douzième environ de la population totale de l'Espagne. C'est cette faible partie de ce royaume que nous avons vue lutter avec autant de succès que de persévérance et de courage, pendant six ans, contre un gouvernement qui disposait à son gré des forces et des ressources militaires dont manquaient en grande partie ses ennemis.

Les révolutionnaires d'Espagne ont dit, et ceux des autres pays l'ont répété après eux, que les Navarrais et les Basques n'avaient pris les armes que pour la défense de leurs fuéros. Il suffit des faits et de leur date pour détruire cette assertion. Aucune atteinte n'avait encore été portée aux priviléges des provinces, quand à la mort de Ferdinand VII elles se soulevèrent aux cris de : *Vive Charles V !* Dans leur idée, il s'agissait purement et simplement de remettre ce prince en possession de ses droits incontestables, dont la faction groupée autour du berceau de la jeune Isabelle venait de le dépouiller par ses intrigues. Sans doute l'abolition des fuéros, résolue postérieurement dans le Conseil de Madrid,

ne contribua pas peu à grossir les rangs des défenseurs de la légitimité, et rien de plus impolitique que cette mesure de la part d'un pouvoir usurpé; mais, nous le répétons, ce ne fut point là ce qui détermina la guerre civile déjà allumée dans les provinces : conséquence funeste du testament de Ferdinand dicté par l'ambition de sa veuve, que stimulaient les audacieux conseils de sa sœur l'infante Luisa-Carlota, au détriment du successeur légitime au trône des Espagnes. Encore, ce ne sont là que des causes secondaires; et, pour trouver la cause principale de la lutte sanglante qui désola l'Espagne, il faut remonter à cette vaste conspiration des sociétés secrètes contre les monarchies dont elles ont juré d'ensevelir la foi sous les ruines des trônes légitimes. Le parti libéral travaillait depuis longtemps à décatholiciser l'Espagne : pour avancer l'œuvre qui allait trop lentement à son gré, il avait compris qu'il fallait s'emparer du trône et faire descendre des hautes régions du pouvoir ce torrent d'impiété et de corruption qui devait submerger le royaume. Dans ce dessein, il choisit une quatrième épouse à Ferdinand et alluma le flam-

beau d'un hymen dont la lueur sinistre parut aux yeux des Espagnols clairvoyants celle d'un incendie. Le parti libéral connaît les siens ; il savait tout ce qu'il pouvait se promettre d'une reine de son choix, et qu'en jetant à pleines mains l'or à ses besoins et les plaisirs à sa volupté, il n'était rien qu'il ne dût se flatter d'obtenir en échange. En effet, conscience, honneur, dignité nationale, intérêts sacrés de la religion et de l'Etat, tout lui a été immolé sans relâche, sans mesure, sans pudeur ; et Marie-Christine, loin de tromper les vœux de la faction qui l'a portée sur le trône, n'a surpassé que trop ses desseins.

Les doctrines révolutionnaires avaient fait des progrès dans les principales villes de l'Espagne, mais elles avaient été constamment repoussées par les populations agricoles, surtout par celles des montagnes, chez qui la simplicité des mœurs a maintenu la pureté de la foi catholique. A la lumière de cette foi qui éclaire l'homme sur ses véritables intérêts, les Navarrais et les Basques démêlèrent les sinistres projets du libéralisme ; ils virent qu'ils étaient menacés dans ce qu'un peuple a de plus cher, dans ce qu'il

doit défendre jusqu'au dernier soupir, ses croyances et sa souveraineté nationale. C'est pourquoi ils prirent les armes aux cris de : *Vive la religion ! Vive Charles V !* par un élan de fidélité envers Dieu comme envers leur roi légitime.

Le soulèvement de la Biscaye et de l'Alava fut spontané et s'opéra rapidement, les deux provinces ayant des armes et des chefs influents. Il n'en était pas de même dans la Navarre, où le désarmement des volontaires royaux avait déjà eu lieu. Ici les chances étaient alors bien moins favorables, et les ressources presque nulles. Cependant les Navarrais ne tardèrent pas à suivre l'exemple des Alavais et des Biscayens. Un chef leur manquait, qui pût réunir en un seul faisceau toutes les volontés et les faire concourir avec ordre et ensemble au même but; il se présenta bientôt : Santos-Ladron accourut du fond de la Castille pour se mettre à la tête du mouvement royaliste. Au temps de la constitution de 1821 il avait commandé les troupes de la Navarre, et jouissait de la confiance du soldat comme de l'estime et de l'amour des habitants. Il arriva dans les premiers jours d'oc-

tobre de l'année 1833, et sur-le-champ il parvint à réunir quatre cents hommes; mais cette petite troupe n'avait ni armes, ni munitions, ni discipline militaire. Santos-Ladron se trouvait le 11 octobre à Los-Arcos, lorsqu'il fut averti de l'approche du brigadier Lorenzo, que le vice-roi de Navarre faisait marcher contre lui à la tête de huit cents hommes. Il y avait folie à vouloir affronter un ennemi aguerri et tellement supérieur en nombre, avec quatre cents paysans qui venaient de quitter leurs charrues : aussi, plusieurs des officiers furent d'avis qu'on devait éviter tout engagement jusqu'à la réunion des bandes royalistes. Par malheur Santos-Ladron ne déféra point à leur conseil, et, n'écoutant que son courage, il se porta à la rencontre de Lorenzo. Au premier choc sa troupe lâche pied, et l'infortuné Navarrais, ayant eu son cheval tué sous lui, fut fait prisonnier, conduit à Pampelune, et, quelques jours après, fusillé dans les fossés de la citadelle. Le premier, Santos-Ladron tomba victime d'une lutte acharnée; et c'est par lui que les Christinos commencèrent cette guerre d'extermination qui donna lieu par la suite à de terribles représailles. Le

lendemain, environ trois cents jeunes gens s'échappèrent de Pampelune même et vinrent grossir les rangs du roi légitime.

Dans toute autre guerre que dans une guerre de principes, la mort de celui que sa valeur et ses talents semblaient appeler au commandement aurait probablement étouffé l'insurrection dès sa naissance; mais la noble et sainte cause embrassée par les Navarrais n'était pas de celles qu'on sert pour de l'or et qu'on répudie au jour de l'infortune. Les troupes battues à Los-Arcos se rallièrent à Estella, où les officiers tinrent conseil pour donner un successeur à Santos-Ladron : leur choix tomba sur le colonel Eraso. Ce chef n'avait point paru à Los-Arcos. Etant tombé malade pendant qu'il s'occupait à organiser les forces royalistes de la haute Navarre, il se retira à Roncevaux, et de là passa en France à la suite d'une tentative que fit une partie de la garnison de Pampelune pour s'emparer de sa personne. Les autorités françaises l'y retinrent prisonnier, au mépris du droit des gens. Malgré sa détention, on ne laissa pas de le nommer général en chef. En son absence, Iturralde, ancien chef de bataillon, fut chargé

provisoirement du commandement des troupes. Celui-ci rassembla promptement tous les détachements isolés et en forma trois bataillons, qui, sous le nom des trois premiers de Navarre, jouèrent par la suite un si grand rôle dans le cours de la guerre.

Ce n'était point assez d'établir une autorité militaire, il fallait un gouvernement civil pour maintenir le bon ordre, faire observer les lois et veiller aux intérêts de la province comme à ceux des particuliers. On nomma une junte : les membres qui la composaient étaient tous de riches propriétaires, qui par leur attachement aux bons principes et par leur caractère personnel offraient toute espèce de garanties aux habitants. Cette junte était ainsi composée : président, D. Juan Echeverria ; membres, D. Benito Diaz del Rio, D. Martin-Luis Echeverria, maire de la vallée de Bastan, D. Crisostomo Vidaondo, et D. Joaquin Marichalar ; secrétaire, D. Florencio Sanz.

Le reste du mois d'octobre fut employé à l'armement des volontaires qui se présentaient en foule. Il n'y eut point d'engagements avec l'ennemi ; on les évita avec soin, un second

échec pouvant avoir des suites plus fatales que celui de Los-Arcos.

Cependant le caractère impérieux d'Iturralde indisposait les esprits contre lui, et faisait généralement désirer de le voir remplacé dans son emploi. On jeta les yeux sur D. Thomas Zumalacarregui, ex-colonel du troisième léger. Il vivait retiré à Pampelune, lorsqu'il reçut le message de la junte de Navarre qui l'invitait à venir prendre le commandement de l'armée. Zumalacarregui ne fut point sourd à l'appel de ses compatriotes : ayant mis ordre promptement à ses affaires, il se rendit à Arroniz où se trouvait la junte avec Iturralde. Ce dernier pénétra les motifs de l'arrivée de Zumalacarregui, et prévoyant qu'on allait le presser de résigner son commandement, il partit brusquement pour Estella. Les chefs des différents corps y vinrent après lui : ayant tenu conseil, ils résolurent de le déposer et, au besoin, d'employer la violence. Son arrestation eut lieu le 14 novembre ; deux compagnies de grenadiers vinrent s'assurer de sa personne, au nom du roi. Le lendemain Zumalacarregui prit le commandement des troupes, et leur adressa l'allocution suivante :

« Soldats, placé à votre tête par le vœu una-
« nime de l'armée, investi de la confiance de
« ses chefs afin d'assurer la prompte organi-
« sation des différents corps de volontaires, je
« vous jure que mes plus vifs désirs tendent au
« triomphe de notre commune entreprise. — Le
« mérite de chacun de vous sera apprécié à sa
« juste valeur; officiers et soldats recevront de
« ma main les récompenses dont ils sauront se
« rendre dignes. — N'ayant aucun motif de
« douter de la subordination et de la discipline
« des troupes, certain du zèle de leurs officiers,
« je dois néanmoins vous rappeler à tous l'u-
« nion et la fraternité qui vous ont distingués
« jusqu'ici : sans leur concours, l'armée se ver-
« rait frustrée des lauriers que peuvent seuls
« assurer à la justice de notre cause l'unité de
« volonté, le désintéressement personnel, et
« ce courage d'abnégation qui finit toujours par
« triompher de l'ennemi.

*Signé* : « ZUMALACARREGUI.

« Estella, 15 novembre 1833. »

Zumalacarregui travailla immédiatement à former et à discipliner sa petite armée avec

l'aide de la junte, qui lui fournissait l'argent nécessaire pour assurer les subsistances aux troupes. Iturralde fut mis en liberté, et chargé du commandement de deux bataillons.

Sur ces entrefaites, Eraso, parvenu à tromper la vigilance des agents de la police française, arrivait en Navarre. Le commandement de l'armée lui appartenait de droit, et Zumalacarregui voulait le lui remettre sur-le-champ ; mais Eraso ne le permit point : l'amour du bien public, l'élevant au-dessus d'une mesquine ambition, lui dictait l'ordre du jour suivant, par lequel il faisait connaître à l'armée les motifs de son noble refus.

« Soldats, convaincu qu'il est du plus haut « intérêt, pour la cause du roi, que le colonel « Zumalacarregui continue à exercer les fonc- « tions de commandant en chef de l'armée, je « le reconnais pour tel, et je vous ordonne de « le reconnaître également en cette qualité, me « réservant la charge de commandant en se- « cond.

*Signé :* « Francisco-Benito Eraso.

« 25 novembre 1833. »

Jetons un coup d'œil rapide sur les événements de la Péninsule. Le soulèvement était général en Castille, où Cuebillas et le curé Mérino, renommé par un zèle ardent et sa bravoure, se trouvaient à la tête de trente bataillons, sans avoir, ni l'un ni l'autre, la capacité nécessaire pour les conduire : aussi, à la première affaire, cette armée se dispersa entièrement. Dans le royaume de Valence, même fermentation en faveur du roi. L'Alava et la Biscaye, comme nous l'avons dit précédemment, étaient sous les armes, et Charles V avait été proclamé à Vittoria et à Bilbao. Ces deux provinces nommaient leurs juntes. Parmi les chefs de l'Alava, se faisaient remarquer en première ligne Verastegui, Uranga, Villaréal et Sopelana. La Biscaye avait le marquis de Valdespina, Zavala, Bengoechea et Simon Latorre. Dans le Guipuzcoa se formaient aussi des bandes nombreuses sous les ordres de Lardizabal, Iturriaga, Alzaa et Iturriza; et cela, malgré l'activité du colonel christino Jauregui ( dit *le Pastor* ) qui, à la tête d'une colonne de volontaires du pays, battait la province en tout sens pour contenir les royalistes.

D'un autre côté, la France reconnaissait le gouvernement d'Isabelle et lui promettait son appui, tandis que le gouvernement de Madrid se déclarait ouvertement contre don Miguel, en reconnaissant dona Maria da Gloria : en même temps, un décret confisquait les biens de Charles V. Les divisions de Rodil et de Saarsfield, en observation sur les frontières du Portugal, prêtaient serment de fidélité à la reine; non toutefois sans hésitation de la part de ce dernier général, qu'il aurait été facile d'attacher à la cause royale, si l'on y avait songé à temps et qu'on se fût adressé à lui, au lieu de faire des ouvertures à Rodil. Saarsfield était généreux, loyal et humain; de tous les généraux de Christine, c'est le seul qui ne se soit pas souillé par des actes d'atrocité, et qui ne les ait pas soufferts non plus dans ses subordonnés. Evidemment il répugnait à tirer l'épée contre son souverain, il temporisa autant qu'il put; mais sollicité d'un côté, et oublié de l'autre, la crainte de s'exposer en pure perte au ressentiment du gouvernement usurpateur le fit abandonner la ligne du devoir. Pour retenir un tel homme sur cette ligne, quand sa fortune, sa liberté, son exis-

tence vont être compromis gratuitement, l'honneur ne suffit point, il faut que la conscience s'en mêle.

Saarsfield, sortant à regret de son inaction, marcha sur Burgos, selon l'ordre qu'il en avait reçu, et y fit son entrée, le 23 octobre, à la tête de quatre mille hommes. Mérino ne se présentant point à lui, il alla le chercher à Briviesca où celui-ci était campé avec toutes ses forces. A son approche, les royalistes se dispersèrent et rentrèrent dans leurs foyers. Les troupes alavaises, commandées par Verastegui et stationnées à Peñacerrada, ne montrèrent pas plus de résolution ; chefs et soldats disparurent. Poursuivant sa marche victorieuse, Saarsfield rangea sous l'obéissance de la reine toutes les villes qui s'étaient déclarées pour Charles V : Vittoria et Bilbao lui ouvrirent successivement leurs portes. Dans cette dernière ville, Saarsfield fut rejoint par Valdès qui venait le remplacer dans le commandement de l'armée. Enfin, pour terminer ce triste tableau, les colonnes combinées de Valdès et de Castañon s'étant dirigées contre Oñate où le corps royal de Biscaye s'était retiré, une terreur panique s'empara des soldats, qui

abandonnèrent leurs chefs avant même d'avoir vu l'ennemi.

Tant de revers en Castille et dans les provinces basques eurent pour cause la rivalité des principaux chefs, qui, jaloux les uns des autres; ne voulaient point s'entendre dans leurs opérations. Quelques-uns d'eux, entre autres Villaréal et Uranga, ne désespérant point de la cause de Charles V, vinrent se réunir à Zumalacarregui dans Echarri-Aranaz, tandis que plusieurs autres couraient honteusement chercher un refuge en France. On vit également arriver auprès de Zumalacarregui les membres des députations de Biscaye et d'Alava. Zumalacarregui, supérieur aux revers, releva les courages abattus, et les juntes, d'un commun accord, l'ayant nommé commandant en chef des provinces basques, il adressa, à cette occasion, aux volontaires royaux la proclamation suivante:

« Courageux habitants des provinces basques,
« une résolution unanime et spontanée vous fit
« courir aux armes pour défendre la plus sacrée
« et la plus juste des causes : à cet appel,
« l'hydre révolutionnaire a frémi; les ennemis
« de notre repos, les usurpateurs de la légiti-

« mité, ont réuni leurs satellites à Burgos, pour « enchaîner votre valeur. Convaincus qu'ils ne « tiendraient pas devant vous, ils ont eu re- « cours à des moyens indignes pour s'assurer « de la victoire et pénétrer dans votre pays : le « génie du mal parvint à semer la désunion « dans vos rangs ; c'est par là que l'ennemi a pu « occuper le port de Bilbao et s'y fortifier. Vous « le vîtes faire, et vous demeurâtes dans l'inac- « tion : pourtant chacun de vous était jaloux de « mourir pour son roi; mais vous ne pouviez « combattre, faute d'accord. — Dans ces cir- « constances pénibles, je me dirigeai vers vos « provinces ; là, vinrent se joindre à moi les « membres illustres de vos députations, qui « reconnaissaient la nécessité de réunir toutes « les forces royalistes sous la main d'un seul « chef. Ils ont daigné me confier cette impor- « tante mission.— A partir d'aujourd'hui, les « Navarrais et les Basques ne formeront plus « qu'un même corps. Jadis les habitants de ces « provinces, réunissant leurs communs efforts « dans l'intérêt de leur indépendance, furent « l'épouvante et la terreur de tous ceux qui « tentèrent de les soumettre par la force. Jamais

« les Romains, ni les Maures, ne parvinrent à
« leur imposer le joug qu'ils faisaient peser sur
« les autres provinces. Nos rochers furent une
« barrière que nul téméraire ne put franchir
« sans trouver la mort : l'histoire est là, pour
« attester la vérité de ces exploits ! Avons-
« nous dégénéré de nos ancêtres ? Nous lais-
« serons-nous anéantir par la faiblesse de nos
« ennemis? Enfin, ceux qui ont su arrêter les
« armées invincibles de Buonaparte ne pour-
« ront-ils plus résister à quelques hordes révolu-
« tionnaires? Non, vos cœurs n'ont point dégé-
« néré, et vos bras comme ceux de vos an-
« cêtres seront toujours levés pour exterminer
« les ennemis qui s'efforcent de précipiter notre
« patrie dans sa ruine. Basques, vos baïonnettes
« sont redoutables ! l'Espagne, opprimée par
« une faction impie, attend de vous sa déli-
« vrance ; elle réclame l'union et la constance,
« à l'aide desquelles nous parviendrons à ter-
« miner la lutte glorieuse que nous avons entre-
« prise, afin de replacer sur son trône notre
« pieux et bien-aimé souverain et roi Charles V. »
« *Signé* Zumalacarregui. — Quartier général
« d'Echarri-Aranaz, 7 décembre 1833. »

La fuite de Verastegui et de quelques autres chefs contraria Zumalacarregui : il envoya à leur poursuite plusieurs détachements ; mais ils avaient déjà gagné la France, avant qu'on pût les atteindre. La cavalerie, qui les accompagnait, revint seule s'incorporer à l'armée.

D'accord avec les juntes, Zumalacarregui décida que Guibelalde, prenant avec lui les troupes de Guipuzcoa et le troisième bataillon de Navarre, passerait en Biscaye afin d'aider le brigadier Zavala, qui se maintenait dans cette province, à rallier de nouveau les bandes royalistes éparses. Cette expédition n'eut point les résultats qu'en attendait Zumalacarregui, à cause de la mésintelligence qui se mit parmi les chefs. Sans respect pour le décret des juntes, le brigadier Zavala, prétextant la supériorité de son grade, refusa de reconnaître l'autorité de Zumalacarregui. Dès-lors la Biscaye se sépara des autres provinces, qui restèrent sous l'obéissance du généralissime. Les opérations en Biscaye demeurèrent insignifiantes jusqu'à l'arrivée du roi en Navarre, la discorde qui se mit bientôt entre Zavala et Simon Latorre ne permettant point aux troupes royalistes de cette

province de combiner leurs mouvements. Il n'y eut de bien remarquable que l'affaire de Guernica, dans laquelle la colonne christine du baron du Solar perdit beaucoup de monde.

## CHAPITRE SECOND.

Organisation. — Combat d'Asarta. — Prise d'Orbaceita. — Affaire de Lumbier. — Quésada. — Attaque de Vittoria. — Action de Muru. — Combat d'Alsasua. — Cruautés de Quésada. — Affaire de Gulina. — Rodil. — Charles V en Navarre. — Combats d'Olazagoitia et d'Artasa. — Affaire de Viana. — Mina. — Prise d'un convoi. — Défaite d'O'Doyle. — Combat de Sesma. — Bataille de Mendaza. — Premier combat d'Arquijas. — Affaire d'Ormaistegui. — Second combat d'Arquijas. — Combat de Ciga. — Siége d'Elizonde. — Cruautés de Mina dans le Bastan. — Siége et prise d'Echarri-Aranaz. — Valdès. — Traité Eliot. — Déroute de Valdès dans les Amescoas. — Défaites d'Oraa dans le Bastan, et d'Espartero au mont Descarga. — Prises de Villafranca, de Bergara, d'Eibar, d'Ochandiano et de Durango. — Siége de Bilbao. — Mort de Zumalacarregui.

Zumalacarregui compléta pendant le mois de décembre la réorganisation de ses troupes. Il créa le quatrième bataillon de Navarre, et confia à Sagastibelza la formation du cinquième. Les

troupes, continuellement exercées, acquirent bientôt le degré d'instruction nécessaire pour entrer en lice avec l'ennemi. Zumalacarregui arma ses soldats, partie avec un convoi de fusils que lui envoya le marquis de Valdespina, et partie à l'aide des munitions arrivant de France par des contrebandiers, chèrement payés à cause de la surveillance exercée sur la frontière par la police française.

Pour la première fois, on combattait à Asarta le 29 décembre 1833 : la division de Lorenzo vint attaquer Zumalacarregui en cet endroit, et l'obligea à lui céder le terrain après une vive résistance. Peu après, Zumalacarregui prenait sa revanche en désarmant les vallées du Roucal et de l'Ahescoa, qui, dès le commencement de la guerre, s'étaient prononcées pour la reine. Pendant son séjour dans les vallées ennemies, le généralissime maintint la plus sévère discipline parmi ses soldats, et traita les vaincus avec la plus grande humanité (1). Les armes qu'il

(1) Nous reproduisons aux Pièces justificatives, n° 1, en témoignage du tact et de l'habileté politique de Zumalacarregui, l'ordre du jour à l'occasion de la prise de possession de l'Ahescoa et du Roucal.

enleva aux habitants furent distribuées aux nouvelles recrues.

Le colonel Bayonna, directeur de la fonderie royale d'Orbaceita, la livra par capitulation à Zumalacarregui, le 27 janvier 1834. Celui-ci, devenu maître d'une grande quantité de projectiles, n'eut rien de plus pressé que de les faire transporter en lieu sûr, pour s'en servir quand les circonstances le permettraient.

Le 17 février, un détachement de cinquante chevaux était enlevé à l'ennemi, pendant la nuit, dans une maison distante d'une portée de fusil du village de Zubiri, où stationnait une colonne ennemie. Crainte de méprise, Zumalacarregui avait ordonné à ses soldats de passer leurs chemises par-dessus leurs uniformes. Le même jour deux compagnies d'élite tombaient sur les Christinos dans le village d'Ordoniz, et s'emparaient de leurs bagages, après leur avoir tué beaucoup de monde.

Après ces deux succès, prélude d'autres bien plus grands, Zumalacarregui passa dans la Borunda, et, s'avançant jusqu'à Echarri-Aranaz, présenta la bataille à Lorenzo qui refusa de l'accepter (20 février). Pendant que le généralissime

contenait dans Pampelune le gros des troupes de Christine, Eraso, qu'il avait détaché avec quelques bataillons et un gros de cavalerie, battait complétement dans les champs de Lumbier la colonne de Linarès, composée de deux bataillons et de cent chevaux, qui se maintenait continuellement sur les frontières de la Navarre et du haut Aragon.

Le comte de Villemur, lieutenant général des armées d'Espagne, qui avait réussi à s'échapper de Sarragosse où les autorités de la reine venaient de découvrir une conspiration royaliste dont il était le chef, vint se présenter à cette époque à Zumalacarregui. Son grand âge ne permettant pas de l'employer activement, il fut nommé par le généralissime président de la junte de Navarre, résidant alors à Elizonde.

Le gouvernement de Madrid, mécontent de Valdès dont les opérations militaires se bornaient à donner la chasse en Biscaye à quelques fugitifs qu'il ne pouvait jamais atteindre, et inquiet, d'un autre côté, des progrès rapides de Zumalacarregui, se décida à donner le commandement de l'armée du nord à Quésada qui possédait toute sa confiance, soit parce que ce

général se vantait d'avoir une parfaite connaissance du pays où il avait commandé l'armée de la foi, soit parce que l'on comptait sur la défection des soldats de Zumalacarregui, dont un grand nombre avaient jadis servi sous Quésada. A peine arrivé en Navarre, le nouveau général christino demanda une entrevue à son rival. Il le prit avec lui sur un ton hautain et dédaigneux, et le somma de mettre bas les armes. Zumalacarregui lui répondit qu'il avait résolu de combattre jusqu'au dernier soupir pour Charles V, et que rien n'était capable d'ébranler cette détermination.

Le premier acte de Quésada fut de publier, au nom d'Isabelle, une amnistie pour tous les royalistes qui se soumettraient dans l'espace de quinze jours. Disons-le à la gloire de la Navarre et des provinces basques, pas un de leurs enfants ne voulut de la grâce que lui offrait le gouvernement usurpateur. Voyant que ses proclamations ne produisaient aucun effet, le général christino eut recours à la violence : il décréta la confiscation des biens de tous ceux qui servaient sous les drapeaux de Zumalacarregui, et ordonna en même temps l'emprisonnement de

leurs familles, ainsi que la mise à mort de quelques prisonniers. Mais ces actes impolitiques et sanguinaires, loin de hâter la pacification de la Navarre, ne firent qu'aliéner davantage les esprits; et Zumalacarregui sut habilement profiter de l'exaspération générale, pour faire de nouveaux partisans à Charles V.

Le 15 mars, Zumalacarregui, par une marche dérobée, tomba à l'improviste sur Vittoria et pénétra dans ses faubourgs, où, après avoir tué un grand nombre d'ennemis, il emmena prisonniers cent cinquante volontaires d'Isabelle, surnommés *peceteros*, qu'il fit fusiller en représailles des cruautés de Quésada. Dès-lors Zumalacarregui prit la résolution de ne faire aucun quartier aux peceteros, ni aux carabiniers qui remplissent en Espagne les fonctions des douaniers français, les considérant comme autant d'espions qui, à la parfaite connaissance du pays, ajoutaient le tort irrémissible de servir volontairement le gouvernement révolutionnaire. Les peceteros exerçaient en outre de grandes cruautés envers nos prisonniers, soit pour satisfaire des vengeances particulières, soit à cause du serment qu'ils avaient prêté d'exterminer les

*factieux*. Zumalacarregui eut pour règle constante, à l'égard de l'armée ennemie, de faire une distinction formelle entre les soldats qui servaient par force et ceux qui s'étaient enrôlés spontanément et par zèle sous les drapeaux de Christine. Ainsi, les soldats des troupes régulières furent toujours traités avec infiniment plus de douceur que les volontaires, considérés, dans cette guerre, comme des rebelles pris les armes à la main.

Le 28 mars Zumalacarregui attaqua et battit complétement, au village de Muru, la colonne de Lorenzo qu'il poursuivit jusque sous les murs d'Estella, alors au pouvoir des Christinos. Cette victoire, qui coûta cher à l'ennemi, donna à l'armée royale une haute idée des talents et de l'activité de son général en chef, et lui assura à jamais la confiance du soldat.

Quésada lui-même éprouvait encore un échec plus rude. Dans sa marche de Vittoria vers Pampelune, où il ramenait un convoi, il fut attaqué et mis en complète déroute au village d'Alsasua (22 avril). Il perdit, dans cette rencontre, deux cents hommes tués, un grand nombre de blessés et cent cinquante prisonniers ; parmi ces

derniers se trouvait son aide-de-camp Léopold O'Donnel, fils du comte de Labisbal : cet officier fut passé par les armes le lendemain à Echarri-Aranaz, avec plusieurs autres. Les prisonniers qui appartenaient à la garde royale furent admis dans nos rangs ; on en forma une compagnie de guides, qui devint plus tard la terreur de l'ennemi.

Quelques jours après cette victoire Zumalacarregui voulut s'entendre avec Quésada, pour qu'à l'avenir la vie des prisonniers fût respectée de part et d'autre. Voici l'accident qui donna lieu à cette négociation : dans l'affaire d'Alsasua, le capitaine Bayonna, récemment arrivé à l'armée royale, s'étant jeté au plus fort de la mêlée, combattait avec acharnement, lorsqu'un de nos cavaliers le prenant à son uniforme pour un christino, le blessa grièvement d'un coup de lance. Après le combat, il fut transporté à Torano pour y être pansé. A quelques jours de là, Quésada envoya un détachement dans ce village pour le faire prisonnier. A l'approche des Christinos, des paysans, aidés de deux ecclésiastiques, placèrent Bayonna sur un brancard qu'ils chargèrent sur leurs épaules, se sauvant

vers la montagne ; mais bientôt, atteints dans leur fuite, prêtres et paysans furent impitoyablement massacrés, et Bayonna, amené à Quésada, fut aussitôt dirigé sur Pampelune. A cette nouvelle, Zumalacarregui dépêcha un messager au général ennemi, pour lui proposer d'échanger le capitaine Bayonna contre quatre officiers christinos qui avaient été enlevés dans une surprise à la garnison de Los-Arcos. L'offre était généreuse, et la proposition de rendre la guerre plus humaine par l'échange des prisonniers méritait qu'on y eût égard ; mais le féroce Quésada, rejetant l'une et l'autre, ordonna de sang-froid l'exécution de Bayonna. Celui-ci fut arraché de son lit de douleur et traîné jusqu'au lieu de son supplice, où il mourut avec un grand courage. En apprenant ce trait inouï de barbarie, Zumalacarregui fit à l'instant passer par les armes les quatre officiers christinos.

Depuis l'échec d'Alsasua, Quésada avait grand soin d'éviter toute rencontre avec son terrible adversaire. Trois fois il refusa honteusement le combat : au mont Velate, à Lecumberri, et à Echarri-Aranaz ; il ne rentra à Pampelune qu'après avoir sacrifié une partie des colonnes de

Villacampa et de Linarès. En effet, ces deux généraux s'étant avancés à Gulina pour lui faciliter le passage de la Borunda (18 juin), il les laissa seuls aux prises avec Zumalacarregui qui les battit complétement.

Dans ce même mois de juin, le traité de la quadruple alliance terminait la guerre civile de Portugal au préjudice de don Miguel Ier; et Charles V se voyait contraint de passer en Angleterre. Ensuite de la pacification du Portugal, le gouvernement de Madrid pouvant disposer du corps d'observation de Rodil, enjoignit à ce général de se rendre en Navarre pour y remplacer Quésada dans le commandement de l'armée du nord. Rodil obéit et, le 8 juillet, il fit son entrée dans Logroño, à la tête de ses troupes.

Zumalacarregui ne chercha point à faire un mystère à ses soldats des renforts que venait de recevoir l'ennemi; au contraire, il leur en donna la nouvelle officielle par une proclamation où il leur annonçait en même temps l'arrivée prochaine de Charles V, dont il savait le départ de l'Angleterre. En effet, ce prince faisait son entrée en Navarre le 8 juillet, le même

jour que Rodil arrivait à Logroño. La présence du roi atténua considérablement, si même elle ne le prévint, le mauvais effet que l'armée de Rodil aurait pu produire sur l'esprit des populations. Par contre, cet incident jeta dans la consternation le général christino. Pendant plusieurs jours Rodil se refusa à croire que le prince dont on lui parlait fût le même que, peu de temps auparavant, il avait poursuivi et traqué en Portugal. Aussi, dans ses dépêches au ministère, il annonçait que Zumalacarregui, pour ranimer le courage de ses soldats, avait obligé un comédien à jouer le rôle du roi d'Espagne. Voici ce qui donna lieu à ce bruit ridicule, qui acquit quelque consistance parmi les Christinos : dans sa marche sur le Bastan, où il allait recevoir le roi, Zumalacarregui rencontra une troupe de comédiens qui se rendait de Vittoria à Pampelune, et il la força à retourner sur ses pas. Pampelune apprit en même temps la nouvelle de l'apparition de Charles V en Navarre et celle de l'arrestation des comédiens, que les oisifs de la ville attendaient avec impatience : de là naquit la fable absurde dont nous venons d'entretenir nos lecteurs.

La présence du roi produisit en Navarre et dans les provinces basques tout l'effet qu'on pouvait en attendre. L'insurrection, jusqu'alors partielle, s'étendit rapidement et devint bientôt générale. Les jeunes gens, appelés aux armes, accoururent avec enthousiasme, et l'on forma sur-le-champ quatre nouveaux bataillons de Navarre. La Biscaye, au lieu d'agir séparément comme par le passé, fut mise sous les ordres de Zumalacarregui, à qui le roi venait de donner le grade de lieutenant-général. Le comte de Villemur fut appelé au ministère de la guerre, et Cruz-Mayor à celui de l'intérieur. En même temps Charles V adressait des paroles de clémence à l'armée rebelle, lui promettant l'oubli du passé; mais celle-ci resta sourde à la voix du roi. Les provinces étaient bien disposées, mais il manquait trois choses indispensables pour faire la guerre : de l'argent, des armes et des munitions.

Rodil, de son côté, ne demeurait pas oisif. Il établit une ligne de communication entre Pampelune et Vittoria, en faisant retrancher les villages d'Irurzun, d'Echarri-Aranaz, et d'Olazagoitia : la chose lui était facile, disposant, comme

il le faisait, de forces aussi considérables. Malgré cette grande supériorité numérique, Zumalacarregui ne laissa pas de l'attaquer avec une poignée de soldats à Olazagoitia. L'affaire eut lieu le 25 juillet; l'ennemi fut battu, mais l'armée eut à déplorer la mort du brave Echaso, commandant du troisième bataillon de Navarre.

Le 31 juillet, Rodil, s'étant adjoint la colonne d'Espartero, pénétra dans les Amescoas, afin de porter le coup de mort à Zumalacarregui. Celui-ci, loin de s'étonner et de reculer, se précipita, à la tête de deux bataillons, sur le camp ennemi établi à Artasa; et, après avoir répandu la mort et l'effroi parmi les Christinos, il opéra paisiblement sa retraite, à la vue de Rodil qui n'osa pas le poursuivre.

On ne devait pas se flatter de remporter un avantage décisif sur l'ennemi, tant que celui-ci continuerait à manœuvrer avec des masses: il fallait donc lui faire diviser ses forces. Pour y réussir, Zumalacarregui décida Charles V à se séparer du gros de l'armée royale, certain que ce prince aurait aussitôt à ses trousses une partie des troupes de Christine. En effet, Rodil,

changeant tout-à-coup son plan de campagne, se mit à la poursuite du roi, sans jamais pouvoir l'atteindre, grâce à la fidélité et aux habiles manœuvres du général Eraso. Dans une occasion seulement, le roi se trouva en danger de tomber entre les mains de l'ennemi; cerné de toutes parts, il ne dut son salut qu'au dévouement d'un paysan navarrais, nommé Esain, qui le porta pendant trois quarts d'heure sur ses épaules et parvint de cette manière, en le conduisant par des sentiers pour ainsi dire impraticables, à le déposer en lieu de sûreté.

Tandis que Rodil était tout entier à la poursuite du roi, Zumalacarregui surprenait, entre le pont de Larrion et les rochers de San-Fausto, le baron de Carondelet, et lui tuait quatre cents hommes, parmi lesquels le brigadier Erranz et plusieurs autres officiers. Le colonel Via-Manuel, grand d'Espagne, fut fait prisonnier et fusillé quelques jours après.

De son côté Rodil se distinguait, dans ses marches, par une férocité inouïe et par des cruautés sans exemple, ne pardonnant ni aux lieux ni aux individus, tuant et pillant tous ceux qui étaient soupçonnés de royalisme, li-

vrant aux flammes des villages entiers, et exerçant surtout sa fureur contre les maisons dans lesquelles le roi avait fait quelque séjour.

Plus tard le général christino envahissait la vallée de Bastan et jetait à son passage une garnison de cinq cents hommes dans Elizonde, afin de nous enlever toute communication avec la France.

Cependant, Zumalacarregui poursuivait ses succès : à Viana, il surprenait pour la deuxième fois la division Carondelet, qui comptait deux mille fantassins et six cents chevaux. Ce chef perdit dant cette affaire sept cents hommes et un drapeau (4 septembre).

Les combats, les maladies, les fatigues, les longues marches et le choléra-morbus, éclaircissaient à l'envi les rangs des Christinos, tandis que l'armée royale n'eut pour ainsi dire pas à souffrir de ce dernier fléau, qui sévissait d'une manière cruelle contre les habitants du pays.

Rodil, désespérant bientôt de triompher par la force, chercha à nous réduire par la famine. Il commanda à ses lieutenants d'incendier tous les moulins qu'ils trouveraient sur leur passage;

mais, Zumalacarregui ayant menacé en ce cas de fusiller tous les Christinos qui tomberaient entre ses mains, l'ordre barbare du général ennemi ne reçut point son exécution.

Le gouvernement de Madrid s'en prenait à ses généraux des succès de Zumalacarregui. Procédant à la manière des Carthaginois, chaque défaite amenait la disgrâce du général vaincu. C'était donc le tour de Rodil de recevoir sa démission : elle ne se fit pas attendre, et le 21 octobre son commandement passait à Mina. Cette nomination mécontenta l'armée de Christine ; plusieurs officiers se retirèrent, ne voulant point servir sous un *guerillero*. En attendant l'arrivée de Mina, qui depuis longues années vivait réfugié en France, Lorenzo fut chargé provisoirement du commandement de l'armée.

Le même jour où Rodil était rappelé, Zumalacarregui traversait l'Ebre au gué de Tronconegro, à la tête de sa cavalerie et de quelques bataillons. Ayant rencontré sur le chemin le brigadier Amor qui escortait un convoi de deux mille fusils, il le battit et s'empara de ce convoi. Cette capture fut importante, puisqu'elle donna à notre général le moyen d'armer les batail-

lons de nouvelle levée, dont les hommes n'avaient eu jusqu'alors pour armes que les bâtons qui leur servaient à gravir les montagnes. Le 21 octobre encore Zumalacarregui incendia l'église de Ceniseros, où s'étaient renfermés les urbains de la ville. Six jours après, l'infatigable général taillait en pièces, aux environs d'Alegria, la colonne d'Odoyle : étendards, canons, ce chef perdit tout ; lui-même fut fait prisonnier, et fusillé le lendemain sur le champ de bataille de la veille. Le 28 octobre, le général Osma, sorti de Vittoria pour venger la défaite d'Odoyle, fut battu et poursuivi jusque sous les murs de cette ville. On évalua la perte des ennemis, dans ces deux journées, à deux mille cinq cents hommes, tant tués que prisonniers. Ceux-ci, au nombre de huit cents, furent incorporés dans les rangs de notre armée, et servirent par la suite avec fidélité et bravoure. La grande quantité d'armes, recueillies dans les combats dont on vient de parler, permit aux royalistes d'augmenter considérablement le nombre de leurs troupes. En Navarre, outre un bataillon de guides, on forma le dixième d'infanterie ; et en Guipuzcoa, le quatrième. Zumalacarregui comp-

tait à cette époque vingt-sept bataillons, tant navarrais que basques ; mais il ne put jamais mettre en ligne toutes ces troupes, la moitié étant employée à opérer dans chacune des provinces.

Mina sembla vouloir suivre une conduite tout opposée à celle de l'incendiaire Rodil : il affecta de captiver par sa douceur les habitants de la Navarre ; la plupart des détenus pour délits politiques se virent relâchés par ses ordres. Mais cette clémence apparente fit bientôt place à la cruauté : la première victime des fureurs de Mina fut un vieillard respectable et riche d'Estella, nommé Modet ; on l'étrangla publiquement à Pampelune, comme le dernier des malfaiteurs. Sa mort doit être attribuée aussi à l'inimitié personnelle que lui avait vouée Mina, depuis bien des années.

Poursuivant le cours de ses victoires, Zumalacarregui attaquait, le 4 novembre, la colonne de cavalerie sous les ordres de Lopez, et la refoulait dans Sesma. Bientôt après, le généralissime envahit la Ribera, força la garnison de Villafranca à se rendre, occupa cette ville, où le roi fit immédiatement son entrée à la tête

d'une division royale. Pendant son trajet dans cette partie de la Navarre, des acclamations de joie et d'amour accueillirent partout Sa Majesté sur son passage.

Le 12 décembre fut un jour fatal pour les armes royales, sur deux points différents. Cordova battit Zumalacarregui à Mendaza, dans les champs de la Berrueza, pendant que Lorenzo culbutait au Carrascal la division du général Eraso. Zumalacarregui prit sa revanche, le 15, sur le pont d'Arquijas, d'où Cordova fut toujours repoussé avec perte. Ainsi s'évanouit la prétention ridicule, et hautement annoncée par ce général, d'exterminer les *factieux*.

Dans les journées du 2 et du 3 janvier 1835, Ormaistegui, berceau du héros royaliste, fut témoin de la nouvelle gloire dont il se couvrit par la défaite des généraux Espartero, Carratala, Iriarte, Quintana et Jauregui, qui s'étaient réunis pour l'écraser. Leurs efforts combinés ne servirent qu'à rendre son triomphe plus éclatant; il les obligea de se replier en désordre sur Bergara.

Le 5 février, Lorenzo voulut tenter s'il serait plus heureux que Cordova. Il attaqua de nou-

fit fortifier plusieurs points importants dont il confia la défense au général Oraa, Zumalacarregui s'emparait, le 19 mars, d'Echarri-Aranaz, après un siége de six jours. La garnison fit la résistance la plus honorable, et prit ensuite de son plein gré service dans nos rangs.

Le gouvernement de Madrid, qui n'avait pas lieu de se louer des opérations de Mina, lui ôta son commandement, sous prétexte du mauvais état de sa santé, pour le donner à Valdès. Ce nouveau général et lord Eliot arrivaient en même temps en Navarre. L'Anglais put juger par lui-même du sang-froid et des talents de Zumalacarregui qui, sous ses yeux, battit, le 27 mars, dans les Amescoas, les armées combinées de Valdès. Quelques jours après, ces deux généraux signèrent le traité *Eliot*, qui mit un terme à l'exécution des prisonniers (1).

La déroute de Valdès dans les Amescoas, et la victoire de Gomez à Guernica, achevèrent de porter le découragement dans l'armée de la reine, et l'obligèrent à évacuer bientôt Estella, Irurzun et Olazagoitia. Zumalacarregui sut met-

(1) Pièces justificatives, n° II.

tre à profit l'enthousiasme de ses soldats, pour poursuivre le cours de ses victoires. Villafranca, dont l'occupation nous assurait la conquête du Guipuzcoa, fut bientôt attaquée : la déroute de la division d'Oraa au col de Laveaga, et, trois jours après, celle d'Espartero sur les montagnes de Descarga, décidèrent la reddition de cette place. Une terreur panique s'empara des Christinos à la nouvelle de ces triomphes ; ils abandonnèrent Tolosa, Salvatierra, Elizonde et tous les points fortifiés de la frontière de France. Peu après, Bergara, Eibar, Ochandiano et Durango tombaient au pouvoir de Zumalacarregui. Ce héros voulait s'emparer de Vittoria d'où l'ennemi venait de retirer l'artillerie, et de là passer l'Ebre pour marcher sur Madrid ; mais sa mauvaise étoile, ou plutôt celle de l'Espagne, en décida autrement : les ordres de son souverain l'envoyèrent sous les murs de Bilbao ; et comme cette ville allait capituler (17 juin), il reçut à la cuisse une légère blessure, qui toutefois le conduisit en peu de jours au tombeau. L'armée et le peuple en murmurèrent, et mille bruits se répandirent sur une mort aussi inattendue. Zumalacarregui, porté à Cegansa en civière, y mourut le 24 juin 1835.

Zumalacarregui, aux yeux de la postérité, passera sans nul doute pour le héros de cette guerre. Il a fait humainement tout ce qu'on peut exiger de l'intelligence et du dévouement d'un guerrier. On le vit aborder de front, et à la tête d'une poignée de montagnards, les forces réunies de la révolution espagnole, qu'il humilia constamment, malgré l'infériorité numérique de ses soldats. Argent, armes, canons et munitions furent enlevés et arrachés au milieu des baïonnettes ennemies. Six généraux christinos, dont la réputation paraissait établie, vinrent s'éclipser successivement devant le héros royaliste. Zumalacarregui était à la fois le bras et la tête de son armée. Jamais la discipline ne fut plus sévère que sous son commandement : le vol, le pillage et l'insubordination étaient punis sans miséricorde. Il fut toujours étranger à la flatterie et à l'intrigue ; et s'il est vrai, comme on le disait alors, que sa mort parut mettre à l'aise des courtisans jaloux de sa gloire et de son pouvoir, il durent bientôt se convaincre que la perte de ce grand homme était le coup le plus funeste que la cause royale pût recevoir.

## CHAPITRE III.

Prétendants à la succession de Zumalacarregui. — Charles V prend le commandement de l'armée. — Moreno, chef d'état-major. — Création de l'état-major général. — Le roi à l'armée. — Siége de Puente la Reyna. — Mort de Vicente Reyna. — Bataille de Mendigorria. — Cordova nommé au commandement de l'armée de la reine. — Précis des mouvements révolutionnaires de la Péninsule. — Pointe de Moreno en Castille.

Par sa mort, Zumalacarregui laissait vacant un poste difficile à remplir. L'Espagne perdait en lui un de ces hommes qu'un siècle entier enfante à peine dans sa durée, et Charles V se voyait privé d'un zélé défenseur dont le cou-

rage, la fermeté, la puissance de volonté, l'intelligence et l'activité, avaient réussi à créer une armée formidable. Bien dirigée, cette armée pouvait achever en peu de temps l'œuvre que le héros navarrais avait si glorieusement commencée, et qui se trouvait alors dans l'état le plus prospère.

Parmi les nombreux prétendants à la succession de Zumalacarregui, se présentaient en première ligne Eraso, Moreno et Maroto. Le premier était fortement appuyé par les officiers navarrais et par ceux des provinces basques: ces derniers, dans la future élévation de leur compatriote, compagnon comme eux des travaux et de la gloire de celui dont ils ne pouvaient assez déplorer la perte, envisageaient la garantie de leur position actuelle, et de l'élévation à laquelle une noble ambition les faisait aspirer. Mais Eraso ne possédait point les talents et les connaissances nécessaires à un général en chef: lui-même en fit noblement l'aveu, et recula devant l'énorme responsabilité qui allait peser sur sa tête par son acceptation. Celui qui, au commencement de la lutte, avait si généreusement cédé le commandement à Zumalacarre-

gui, ne pouvait l'accepter en cette circonstance. Plût à Dieu que d'autres eussent imité sa modestie ! bien des malheurs n'auraient pas été à déplorer dans la suite.

Cependant Charles V hésitait dans son choix : il sentait qu'un général étranger aux provinces basques, suivant toute probabilité, n'inspirerait pas de confiance aux troupes. Par ce motif, et pour prévenir toutes les rivalités, il se décida à prendre lui-même le commandement de l'armée, nommant son chef d'état-major le général Vicente Gonzalez Moreno, qui par le fait, sous le nom du roi, allait commander l'armée, diriger toutes les opérations, et avoir la responsabilité des événements ultérieurs. La nouvelle de cette nomination, il faut le dire, ne fut point reçue avec satisfaction dans l'armée royale. Le nom du nouveau général y était à peine connu ; car, dans les guerres précédentes, Moreno ne s'était jamais signalé ; et, sa haute position, il la devait en grande partie à l'arrestation de Torrijos et de ses complices qu'il fit fusiller à Malaga, sous le règne de Ferdinand VII. L'âge avancé de Moreno, et l'ignorance presque totale du pays où il allait commencer ses opérations

militaires, étaient peu propres à donner de la confiance aux vétérans, jusqu'alors dirigés par l'actif et infatigable Zumalacarregui, chef qui joignait à ses talents supérieurs une parfaite connaissance des lieux ainsi que du caractère de ses habitants.

C'est à partir de cette époque que des semences de discorde et d'ambition commencent à s'introduire dans l'armée. Notre devoir est de signaler ces fatales divisions ; nous le ferons sans déguisement, parce qu'il est bon de mettre au grand jour les événements passés qui pourront servir de leçons à l'avenir. On apprendra comment de tels dissentiments préparèrent de longue main la catastrophe qui a forcé le roi à venir chercher un refuge en France, où, à la honte éternelle du Gouvernement, il n'a trouvé qu'une prison.

Le premier soin de Moreno fut de créer un état-major général, corps qui jusque-là n'avait existé qu'en projet. Il le composa d'officiers castillans, tous ses amis ou ses créatures : la plupart n'avaient pas même encore tiré l'épée pour le roi, arrivant les uns de Madrid, les autres de l'étranger, la plupart de leurs foyers où

ils avaient attendu que les affaires prissent une tournure favorable à la cause de Charles V. Pas un officier navarrais ni des provinces basques ne fut admis dans le nouvel état-major général; Moreno n'en accorda l'entrée qu'à des militaires étrangers jusqu'alors à ce genre de service. Aussi, dans les circonstances graves et dans le moment même du danger, une telle organisation ne pouvait inspirer la confiance. L'armée en murmura, et dès le principe de son commandement Moreno n'obtint point cette adhésion unanime si nécessaire à un général en chef.

Si Charles V, plus confiant dans son courage, dans ses moyens personnels, et dans l'influence que sa présence à l'armée avait déjà produite; en un mot, si, doutant moins de ce qu'il pouvait par lui-même, il eût pris sans hésiter, à la mort de Zumalacarregui, l'attitude d'un Henri IV, le triomphe de sa noble et juste cause était assuré. Malheureusement il n'en fut point ainsi; de perfides conseils l'en détournèrent, et l'engagèrent à paraître dans les provinces avec une cour sinon inutile, du moins embarrassante à la guerre, et d'ailleurs trop dispendieuse à son trésor. On le sait, le courage et la décision ne

manquent point à ce prince, il en a déjà donné assez de preuves pendant le cours de sa vie; mais une détermination héroïque de sa part ne pouvait s'accorder avec les goûts et les habitudes des courtisans, trop souvent plus avides d'honneurs que de dangers. Cependant ils étaient les premiers à critiquer les opérations militaires; souvent même ils improvisaient des plans, et parfois parvenaient à les faire adopter.

Un tel état de choses devait être funeste, et l'on peut concevoir que la présence à l'armée d'un roi entouré d'une cour doit gêner le général en chef et entraver ses manœuvres. Reçoit-il l'avis de la marche inopinée d'une colonne, il ne peut prendre sur lui la responsabilité de l'attaquer et de la poursuivre, sans le consentement du prince : il faut souvent monter à cheval et faire plusieurs lieues pour s'entendre avec lui; pendant ce temps l'ennemi se retire ou atteint son but, et, quand une décision est prise, l'occasion se trouve manquée. D'autres fois, si le général propose au roi un plan médité par lui, il est livré aux courtisans qui le discutent et le rejettent s'il n'est point de leur goût, bien que la plupart d'entre eux soient étrangers à

l'art de la guerre. C'est ainsi, lorsque nous en venions aux mains avec l'ennemi, que le chef d'état-major était obligé de détacher quelques bataillons, dont l'unique emploi était d'escorter le roi et de couvrir sa personne en cas de revers. On sent assez combien cette disposition nuisait au succès d'une affaire, puisque, au moment décisif, le général se trouvait privé d'une partie de ses forces.

A présent nous allons reprendre le cours des opérations militaires, sans rien dissimuler des succès et des revers de chaque armée, des fautes et des intrigues parvenues à notre connaissance.

Le même jour (3 juillet 1835) que Charles V nommait Moreno son chef d'état-major, il confiait le commandement de la Navarre au général Eraso. Celui-ci, d'après le nouveau plan de campagne adopté dans un conseil présidé par le roi, reçut l'ordre de marcher avec quelques bataillons navarrais et le train d'artillerie sur Puente la Reyna, dont le siége avait été résolu. L'attaque dirigée contre cette ville, qui se trouve située sur l'Arga, avait pour objet de s'emparer de ce point, dont l'occupation offrait

alors à l'ennemi une communication libre entre Pampelune et l'Ebre.

Le 4, l'armée aux ordres de Moreno prit position à Murguia, comme point central d'où l'on pouvait plus facilement observer la marche de l'ennemi. Le 6, l'armée christine, sous les ordres de Cordova qui en avait le commandement par intérim, sortit de Bilbao, se dirigeant sur la ligne de l'Ebre par Orduña. A cette nouvelle, Moreno se mit en marche pour s'opposer à son passage ; mais il était trop tard. L'ennemi, comprenant tout le danger qu'il y aurait pour lui d'être attaqué dans des défilés, avait forcé sa marche, et déjà ses troupes débouchaient dans la vallée de Losa, après avoir franchi la Peña, masse de rochers qui dominent Orduña, lorsque la première division de l'armée royale arrivait en vue de cette ville. Moreno, voyant l'inutilité de sa poursuite, rebroussa chemin et revint à Murguia.

Le 12, Eraso arrivait à Obanos, village situé à une demi-lieue de Puente la Reyna : là, il joignit sous son commandement le corps d'Elio, qui depuis plus d'un mois était chargé du blocus de la place. La construction des ouvrages d'atta-

que contre Puente la Reyna, ainsi que le commandement de l'artillerie, avaient été confiés au brave Vicente Reyna, qu'une fatale négligence devait bientôt enlever à l'armée. Le lendemain 13, vers midi, les batteries se trouvaient montées; les artilleurs et les chefs n'attendaient que d'avoir achevé leur repas pour ouvrir le feu contre la place, lorsque la garnison effectua une sortie à l'improviste, et parvint à notre batterie sans résistance: car on avait commis la faute de ne point placer des troupes d'infanterie pour en protéger les approches. Nos artilleurs furent donc surpris au milieu de leur repas. Le brave Reyna, cherchant en vain à défendre ses canons, fut grièvement blessé: les peceteros se précipitèrent sur lui et le massacrèrent ainsi que tous ceux qui tombèrent entre leurs mains, au mépris du traité Eliot, publié avec tant de solennité quelques mois auparavant. L'alarme ayant été donnée à Obanos, nos soldats coururent aux armes et, sans attendre les ordres, se portèrent au pas de course sur le lieu du combat. L'ennemi ne put se maintenir dans notre batterie, et se vit contraint de rentrer dans la place. Un petit nombre des siens, tant

officiers que soldats, qui tombèrent entre nos mains, furent tués dans la batterie, les nôtres ne se possédant plus à la vue des cadavres de l'infortuné Reyna et de ses compagnons d'armes, gisants devant eux. En s'emparant de la batterie, le premier soin de l'ennemi avait été d'enclouer nos pièces; mais quelques instants après elles étaient remises en état de service, et le feu commençait contre Puente la Reyna.

La mort de Reyna plongea nos troupes dans la consternation : on lui devait l'organisation de l'artillerie, et lui seul alors était capable de la commander. Fatale destinée de l'armée royale! en peu de mois elle s'était vu enlever, avec l'immortel Zumalacarregui, O'Donnel et Reyna : pertes irréparables!

Le coup de main tenté contre Puente la Reyna manqua, et, sur le faux avis que les colonnes ennemies s'avançaient par Larraga, Eraso jugea prudent de retirer son artillerie de devant la place : pendant la nuit il la fit rétrograder dans la direction de Pampelune.

Cependant, informé de l'attaque dirigée contre Puente la Reyna, Cordova s'avançait à marches forcées pour secourir cette place. Le 12 il arrivait à Logroño, le 13 à Lérin, et le 14 il occu-

pait le pont de Larraga, menaçant ainsi nos troupes sur les deux rives de l'Arga.

De son côté Moreno, qui avait suivi parallèlement les mouvements de l'armée ennemie, arrivait le 14 à Mañeru, et le 15 il occupait Mendigorria, ainsi que le pont de cette ville. Les deux armées restèrent en présence toute la journée du 15, s'observant mutuellement.

Ce même jour notre artillerie était rappelée sous les murs de Puente la Reyna, et Eraso recevait l'ordre du général en chef de presser le siége. Mais toutes ces hésitations, et la lenteur mise dans le transport de l'artillerie qu'il fallait amener sur des chariots à bœufs, avaient fait perdre un temps précieux. Désormais le siége devenait impossible, hors le cas où Cordova aurait été battu. Eraso le comprit, et dès le lendemain il envoya un contre-ordre à l'artillerie; parce qu'il ne fallait pas s'exposer à voir le seul matériel qui fût en notre possession devenir la proie de l'ennemi.

Dans la matinée du 16, Cordova, campé à Larraga où il avait concentré toutes ses forces au nombre de plus de seize mille hommes, détacha une forte division de son armée pour

aller occuper Artajona. A ce mouvement du général de Christine, Moreno vit bien qu'il allait être attaqué : prévenant son adversaire, il marcha à sa rencontre, appuyant sa réserve au pont de Mendigorria qui devait assurer une retraite à l'armée royale, en cas d'échec. L'action s'engagea ; le feu devint général sur toute la ligne. Plusieurs fois les Christinos vinrent à la charge pour envelopper notre aile droite ; mais ils furent toujours repoussés, malgré leur supériorité numérique tant en infanterie qu'en cavalerie, et malgré l'avantage de leur artillerie de campagne, dont nous manquions absolument. Le capitaine Miguel Lordan, à la tête d'une compagnie de lanciers navarrais, chargea les guérillas de Cordova, les mit en complète déroute, et fit bon nombre de prisonniers ; mais cet avantage momentané et partiel ne devait point intimider l'ennemi : celui-ci redoubla d'efforts, et, la victoire se déclarant enfin pour lui, il demeura maître d'un champ de bataille chèrement acheté. Nos soldats qui avaient épuisé leurs cartouches, ne pouvant plus tenir, se replièrent, non sans quelque désordre, sur le pont de Mendigorria. Pendant le combat,

Charles V qui occupait la ville dut alors songer à la retraite, qu'il effectua, après le passage de son armée, avec un sang-froid et un courage remarquables, au milieu des balles et d'une canonnade incessante de l'ennemi.

Dans ce premier instant de désordre qu'entraîne la perte d'une bataille, le cinquième bataillon de Castille se vit un moment enveloppé par la cavalerie des Christinos : il allait être obligé de mettre bas les armes, lorsque le vaillant Thomas Reyna, animé par le ressentiment du meurtre de son frère, et brûlant du désir de le venger, se jeta tête baissée, suivi de son escadron, au milieu de la cavalerie ennemie où, en un clin d'œil, il répandit la mort et l'effroi. Cet acte d'intrépidité sauva le bataillon de Castille. Encouragé par un premier succès, Cordova voulait à tout prix se rendre maître du pont de Mendigorria ; mais là s'engagea un combat acharné, sans que les efforts de l'ennemi eussent aucun résultat. Dans cette affaire, le brave Sagastibelza, chargé de la défense du pont, fut grièvement blessé d'un coup de feu, ainsi que le brigadier Perez de Las-Vacas.

Pendant ces combats à outrance, Eraso restait

les bras croisés dans ses positions d'Obanos. Comme excuse de son inaction, il allégua qu'il n'avait point reçu d'ordre pour attaquer : Moreno affirmait le contraire. Quoi qu'il en soit, et que l'ordre ait été donné ou non, on ne saurait s'empêcher de blâmer ici la conduite d'Eraso, demeuré spectateur impassible d'une lutte sanglante, tandis que sa présence sur le champ de bataille, à la tête de cinq bataillons et d'un escadron, aurait bien certainement fait pencher en notre faveur une victoire qui fut pendant plusieurs heures indécise. L'opinion publique attribua l'inaction d'Eraso à des conseils perfides : on dit qu'il se laissa influencer par des hommes bassement jaloux, qui dans l'humiliation de nos armes entrevoyaient avec joie la chute du chef d'état-major. Déplorables intrigues ! d'autant plus criminelles, qu'une victoire dans les plaines de Mendigorria eût conduit Charles V aux portes de Madrid !

Le triomphe des armes de Christine, dans la journée de Mendigorria, eut pour résultat la levée du siége de Puente la Reyna, dont les royalistes durent renoncer à s'emparer ; la retraite de Moreno, qui ramena son armée à

Estella; et celle d'Eraso, qui se replia sur la vallée d'Echaurri. Là se trouvait déjà l'artillerie, qui avait pu y arriver heureusement, malgré une tentative que fit la garnison de Pampelune pour s'en emparer.

Cependant Cordova n'osa poursuivre ses succès. Il se contenta de faire le lendemain une reconnaissance sur Legarda et Cirauqui, et se porta le 18 sur Pampelune.

Le gouvernement de Madrid reçut la nouvelle de cette victoire le jour même qu'il désignait Saarsfield au commandement de l'armée du nord : aussitôt il s'empressa de révoquer ses ordres. Cordova, devenu un héros à ses yeux, se vit décoré du titre de général en chef de cette même armée, et la nomination de Saarsfield fut annulée.

Le 20 juillet Eraso se démit de son commandement de Navarre pour cause de santé, et fut remplacé par Iturralde. Quelques mois après Eraso mourut à Estella, à la suite d'une longue maladie.

Aussitôt après la levée du siége de Bilbao, une colonne de notre cavalerie sous les ordres du brigadier Villalobos vint s'incorporer à

l'armée. Cette troupe, remplie de bravoure, présentait l'aspect le plus frappant que l'on pût imaginer. Les hommes qui la composaient, habitués à une guerre aussi active que celle de partisans, et qu'ils soutenaient depuis le commencement de la lutte, ressemblaient plutôt à une bande de Tartares venus du fond de la Russie qu'à une troupe régulière. Presque tous avaient laissé croître leurs cheveux, et portaient une longue barbe qui leur tombait sur la poitrine : ils avaient dû renoncer à employer la main du barbier pour réparer le désordre de leur toilette, l'ennemi ne leur en ayant jamais laissé le loisir. Il n'existait dans ce petit corps aucune conformité de vêtements ; car l'on voyait autant d'uniformes différents qu'il y avait d'individus : la plupart de leurs habillements étaient ceux des ennemis qui avaient succombé sous leurs coups. L'un était revêtu d'un grand uniforme de chasseurs ou de grenadiers de la garde royale, et n'avait d'autre armure qu'une perche àlaquelle on avait fixé un long morceau de fer aiguisé. Un autre, revêtu de l'habillement d'un dragon ou du dolman d'un hussard, portait un énorme tromblon dont le canon était d'ordi-

naire chargé jusqu'à la bouche, et contenait pour le moins une douzaine de balles. Les autres avaient pour se défendre un sabre, une épée, un pistolet ou une carabine. Les chevaux présentaient une singularité aussi grande que leurs cavaliers: il y en avait parmi eux dont la beauté leur eût permis de figurer dans les écuries royales, tandis que d'autres ressemblaient à de véritables haridelles; ils avaient pour toute bride deux morceaux de corde passés dans la bouche; une couverture retenue par une sangle leur servait de selle; quant aux étriers, la plupart étaient de cordage. Villalobos, qui n'avait rien de recherché dans son costume et son attirail, paraissait avec fierté au milieu de son petit corps d'armée obéissant aveuglément à ses ordres. Nous ne pouvons raconter ici tous les traits de bravoure de ces soldats; s'ils ne se recommandaient point par leur tenue, du moins ils avaient su inspirer de la crainte aux Christinos par un courage à toute épreuve. Un trait de bravoure de la part de leur commandant ne sera point déplacé ici.

Dans une excursion dans la vallée de Losa, Villalobos, après avoir cantonné sa troupe et

croyant l'ennemi éloigné, se rendit à cheval, sans escorte, au village de Quincoces où il avait un parent à visiter. Il y avait à peine une demi-heure qu'il se trouvait dans cet endroit, lorsque des cris lui annoncèrent l'arrivée d'un escadron de Christinos. Avertie par un espion, cette troupe avait fait diligence pour s'emparer de sa personne. Dans un moment aussi critique, le courageux Villalobos, conservant sa présence d'esprit, s'empressa de fermer lui-même la porte de la maison dans laquelle il se trouvait. Les ennemis ne tardèrent point à la cerner pour en faire le sac; et déjà Villalobos entendait leurs vociférations et leurs cris menaçants contre lui, lorsqu'une résolution hardie le tira de ce mauvais pas. La maison ayant une issue sur une petite rue peu fréquentée, à l'opposé de la façade principale, il se disposa à sortir de ce côté en s'ouvrant de vive force un passage. Il monta donc à cheval dans l'intérieur de la maison, se fit ouvrir brusquement la porte de derrière, et s'élança dans la rue en passant sur le corps des soldats ennemis postés de ce côté, après avoir brûlé la cervelle à la première sentinelle qu'il rencontra sur le seuil même de la porte. Villalobos ayant

ainsi échappé à ce danger, rejoignit promptement sa troupe, la fit mettre à cheval, et vint attaquer aussitôt et poursuivre ceux-là mêmes qui s'étaient chargés de le prendre. Cette entreprise de l'ennemi, qu'il avait crue facile, lui coûta un bon nombre de morts et de prisonniers.

Les événements militaires ne présentent plus rien d'important pendant le reste du mois de juillet. L'intérêt se concentre sur les mouvements révolutionnaires, dont les principales villes de la Péninsule étaient le théâtre. Nous allons en donner un aperçu rapide.

Les exaltés d'Espagne, qui ne voulaient pas plus de la royauté d'Isabelle que de celle de Charles V, crurent le moment opportun pour mettre à exécution leurs projets de pillage et de massacres. A Sarragosse, une troupe de prolétaires, sans autre aveu que celui des clubs qui la soldaient, pillèrent et brûlèrent les couvents, massacrant tous les moines qui tombaient entre leurs mains; et, bien que l'autorité eût à sa disposition des forces considérables, elle ne prit aucune mesure pour prévenir ou mettre fin à ces atrocités, qui ne rappellent que

trop l'époque désastreuse de 1793 en France. Bientôt après, la Catalogne suivait l'exemple donné par Sarragosse. Les miliciens de Reus, pour se venger d'une défaite que venait de leur faire éprouver une colonne royaliste, se jetèrent sur les couvents, incendiant les uns et remplissant les autres de carnage. Les mêmes scènes d'horreur se répétèrent à Tarragone et à Barcelonne. Dans cette dernière ville, après huit jours d'une complète anarchie, le général Bassa entreprit de rétablir l'ordre et la tranquillité, mission difficile qu'il reçut de son chef Llauder, et dont celui-ci n'osait se charger lui-même. L'autorité de Bassa fut méconnue; il se vit assiégé dans sa propre maison, abandonné par ses soldats qui n'opposèrent aucune résistance à la fureur du peuple. Les forcenés ayant pénétré jusqu'à lui, le poignardèrent; et son corps, jeté d'un balcon dans la rue, fut insulté, puis brûlé, par une populace ivre de sang. Llauder n'eut point le courage de venger la mort de son lieutenant; il préféra aller chercher un refuge en France. Lui aussi, comme tant d'autres, devait faire une triste expérience de la mobilité du peuple souverain et de l'inconstance de ses fa-

veurs : il fuyait la rage de cette multitude qui peu de temps auparavant l'avait porté en triomphe, lors de sa nomination au commandement de la Catalogne.

A Valence, la populace demandait la mort des royalistes renfermés dans les prisons de cette ville ; les plus notables furent livrés au bourreau d'après les ordres d'Almodovar, que le peuple avait investi du commandement de la province.

Alicante proclamait la constitution de 1812, et envoyait une colonne de patriotes pour propager l'insurrection à Grenade. Ici le capitaine général n'échappa à la mort que par une prompte fuite. Une tentative d'émeute eut lieu à Madrid, mais elle fut réprimée par l'autorité militaire.

Cadix et Malaga se soulevaient. Toutes ces grandes cités nommaient des juntes qui, à peine installées, proclamaient leur indépendance et demandaient à grands cris l'ancienne constitution. La junte d'Andalousie, ne gardant aucune mesure, poussa l'audace jusqu'à déclarer la guerre au gouvernement. Elle fit marcher un corps de volontaires sous les ordres du comte

de Las-Navas, pour occuper le défilé de Despeñaperros, et pour s'opposer à toutes les mesures du ministère, à la tête duquel se trouvait alors Toreno.

D'après cet exposé l'on voit combien était chancelante alors la couronne sur la tête de la jeune Isabelle, réduite à se défendre à la fois contre l'anarchie et contre la royauté légitime. Jamais occasion plus favorable ne devait se présenter au parti de Charles V pour porter le dernier coup à un gouvernement expirant. Moreno sembla le comprendre et vouloir en profiter : en effet, pendant que par son ordre Guergué s'ébranlait, le 4 août, à la tête d'une division et marchait sur la Catalogne par le haut Aragon afin d'obliger l'ennemi à diviser ses forces, lui-même, à la tête de l'armée, se portait rapidement d'Estella sur la ligne de l'Ebre et faisait son entrée à Puente-Larra, dont la garnison avait pris la fuite à notre approche, laissant en notre pouvoir une grande quantité de provisions de toute espèce. Le lendemain notre avant-garde, poursuivant sa marche, entra à Pancorvo, une des principales clefs de la Castille. Une division de l'armée de Christine stationnée dans la ville

se retira en désordre sur Burgos, où elle annonça l'arrivée prochaine de l'armée royale. Cette nouvelle répandit la consternation jusqu'à Madrid, et fut l'occasion d'un mouvement populaire. Burgos, quoique défendu par une garnison nombreuse, se vit un moment ébranlé; le commandant de la place ordonna d'en retirer l'artillerie, que l'on dirigea sur Valladolid.

Le général Moreno aurait dû profiter de succès aussi brillants que décisifs; mais un léger accident qui lui arriva à Pancorvo priva l'armée de pousser en avant. Au moment où ce général traversait la ville, un soldat de cavalerie ennemi resté en arrière, cherchant en désespéré à se frayer un chemin, lança son cheval au galop à travers nos rangs. Effrayé par le bruit qu'occasionna cet incident, le cheval de Moreno s'emporta et jeta à terre ce général, qui reçut une contusion assez forte pour le décider à battre en retraite, au moment où la victoire était à nous. Ce fut là une triste et fatale détermination. Le maréchal de Saxe se faisait porter en litière sur le champ de bataille de Fontenoy : en imitant cet exemple, Moreno eût assuré nos succès et servi dignement son roi.

Cette pointe dans l'intérieur de la Castille n'eut, en dernière analyse, d'autre résultat que celui d'ouvrir les yeux à nos ennemis : ils connurent tout le danger qu'il y avait pour eux à être divisés. Mendizabal remplaça Toreno au ministère, le comte de Las-Navas cessa de menacer la capitale, et les juntes insurrectionnelles firent successivement leur paix avec le nouveau ministère.

A cette époque, le roi mettait ses troupes sous la protection de la Vierge des Douleurs. Il y eut à cette occasion une fête solennelle à Estella ; le grand étendard de l'armée fut béni en présence de Charles V et d'un détachement tiré des divers corps de l'armée. Cet étendard, dû à la piété du roi, et brodé par la princesse de Beyra, fut confié à la garde du brave régiment des lanciers de Navarre, commandé par le brigadier Pascual Réal.

## CHAPITRE IV.

Auxiliaires anglais. — Evans. — Légion étrangère. — Combat devant St-Sébastien. — Essai d'un blocus général par Cordova. — Combat de Los-Arcos. — Trait d'un soldat navarrais. — Maroto devant Bilbao. — Affaire d'Arrigoriaga. — Espartero poursuivi jusqu'à Medina de Pomar. — Pont de Béhobie. — Tentative sur Vittoria. — Moreno remplacé dans le commandement de l'armée.

Après la signature du traité Eliot, le gouvernement anglais, qui jusqu'alors n'avait appuyé que de ses conseils celui de Christine, suspendit la loi contre les enrôlements, et autorisa le colonel Lang-Evans à recruter dans

Londres et dans toute l'étendue du royaume tous les volontaires qui se présenteraient pour défendre la cause d'Isabelle. Ce nouveau chef ne tarda pas à réunir sous sa bannière un grand nombre de volontaires, que l'espoir d'un avenir prospère entraîna vers l'Espagne.

Le premier corps de l'expédition anglaise, embarqué sur le *Royal-Tar* et sur plusieurs bateaux à vapeur, arrivait le 27 juillet à St-Sébastien. Il consistait en trois bataillons ; le reste débarqua successivement à St-Sébastien et à Bilbao. Enfin le colonel Evans lui-même prit terre, le 22 août, dans la première de ces villes pour aller se mettre à la tête des auxiliaires anglais, dont la force était de douze bataillons évalués à dix mille hommes, plus trois cents chevaux et une brigage d'artillerie.

Le gouvernement de Madrid ne s'était pas contenté des auxiliaires anglais, il avait encore mendié des secours à la France et au Portugal. Le ministère français n'avait garde de laisser échapper une si bonne occasion de se débarrasser de la légion étrangère : il la céda à Marie-Christine, sans même avoir consulté la volonté des officiers, français pour la plupart. Cette lé-

gion, forte de quatre mille hommes, débarqua à Tarragone le 19 août : de là elle devait venir, par Sarragosse, s'incorporer à l'armée de Cordova ; mais l'arrivée en Catalogne de notre expédition, sous les ordres de Guergué, retarda son départ. En même temps le gouvernement français autorisait le colonel Suarce à recruter dans Paris un corps de volontaires, à qui la même destination était réservée. Ce corps se composait en grande partie de soldats de juillet dont on balaya la capitale, pour les envoyer à la boucherie : digne récompense des services qu'ils avaient rendus à la révolution ! Remarquons, à cette occasion, la mauvaise foi des hommes qui n'ont cessé de reprocher à la branche aînée des Bourbons d'avoir été replacée sur le trône de ses ancêtres par la force des baïonnettes étrangères, alors même qu'on les voyait soutenir de leur or et de leur épée la prétendue légitimité d'Isabelle.

Arrivés à St-Sébastien, Evans et Alava firent aussitôt leurs préparatifs pour attaquer, simultanément et de concert avec les troupes de Jauregui (dit *le Pastor*), la division de Guipuzcoa commandée par Gomez. Ce chef royaliste se

trouvait à Hernani, occupé à se retrancher et à se fortifier dans sa position, jugeant bien qu'il serait le premier attaqué.

Effectivement, le 30 août, les chapelgorris de Jauregui, soutenus par les auxiliaires anglais, s'avancèrent les premiers sur les avant-postes de Gomez, qui n'avait là pour toute force que trois bataillons. A la vue de la grande supériorité numérique de l'ennemi, Gomez découragé envoya l'ordre aux chefs de corps de battre en retraite sur Tolosa. Mais deux d'entre eux, Iturriaga et Iturriza, n'en tinrent pas compte; convaincus des graves conséquences d'un premier succès remporté par les nouveaux venus, ces intrépides chefs se donnent la main, se jurent l'un à l'autre de ne pas faire si bon marché de la victoire, mais de mourir plutôt que de céder leurs positions d'Hernani et de Santa-Barbara. Ils exhortent leurs soldats : ceux-ci font volte-face, et fondent sur les agresseurs au pas de course et la baïonnette à la main. Cette charge vigoureuse suffit pour décider le succès de la journée, et pour enlever à l'ennemi un triomphe dont il se tenait assuré. Les colonnes d'Evans furent culbutées et refoulées

jusque sous les murs de St-Sébastien, où elles furent trop heureuses d'arriver à temps. Dans ce premier échec, la légion anglaise eut de grandes pertes à supporter pendant le combat, par l'exaltation de nos soldats qu'on ne put empêcher de ne faire aucun quartier.

Pendant ces événements, Moreno était en présence de Cordova qui mettait à exécution un plan de campagne médité depuis longtemps en France, et à lui dicté par le général Harispe. L'ennemi s'était enfin convaincu qu'il lui était impossible de rien entreprendre contre nous dans un pays de montagnes; partant, il se décida à attendre nos attaques dans la plaine, où il avait sur nous l'avantage d'une nombreuse cavalerie. Cordova entreprit le projet de cerner notre armée et de nous réduire par la famine, en nous resserrant dans nos montagnes. Dans ce dessein, il eut soin d'abord d'assurer ses communications de Pampelune à l'Ebre, en s'emparant du cours de l'Arga. Il en fit donc sauter tous les ponts, à la réserve de celui de Larraga qu'il fit fortifier, le destinant à lui faciliter le passage de l'une à l'autre rive; après quoi il alla s'établir à Logroño, comme

point central de sa nouvelle ligne d'opérations, ou plutôt d'observation. Son armée, cantonnée aux environs de cette ville, se reposait et se réorganisait, pendant que sa cavalerie, appuyée par une forte division d'infanterie, parcourait le plat pays, afin d'observer les mouvements de l'armée royale.

Le 1^er^ septembre, une colonne détachée de l'armée de Cordova, sous les ordres d'Aldama, pénétrait dans Los-Arcos, à l'effet d'en enlever tous les grains, au moyen de bêtes de somme dont elle se faisait suivre. Moreno, qui se trouvait alors à Estella, se mit en devoir d'empêcher l'exécution d'un projet qui aurait privé notre armée d'une partie de ses ressources. Le lendemain, dix de nos bataillons couronnaient les hauteurs de la Lomba, qui dominent Los-Arcos du côté du nord. A notre approche, l'ennemi prit position en dehors de Los-Arcos, appuyant son aile gauche à la ville même. Après une attente de plusieurs heures, Moreno, voyant que l'ennemi ne voulait point engager l'affaire dans des positions avantageuses pour l'armée royale, se décida à l'attaquer dans les siennes. Le général Simon Latorre fut détaché avec deux ba-

taillons et toute notre cavalerie, pour entamer s'il était possible l'aile droite ennemie, pendant qu'Iturralde, à la tête de six bataillons, menaçait son centre, et que de nombreux tirailleurs entretenaient un feu bien nourri contre l'aile gauche. Un combat sanglant et acharné s'engagea du côté où commandait Simon Latorre, et la victoire semblait se décider en notre faveur, lorsque la cavalerie ennemie, chargeant avec décision deux de nos escadrons qui repoussaient leurs tirailleurs, vint changer la face des affaires. Les deux escadrons, mis en déroute, se replièrent en désordre sur le reste de notre cavalerie et l'entraînèrent dans leur course. Le succès que venait d'obtenir Aldama contre notre aile gauche ne le décida pourtant point à attaquer le restant de nos forces, et sa cavalerie reçut l'ordre de rentrer dans Los-Arcos, où elle fut reçue aux acclamations de l'infanterie. La nuit étant venue, Moreno se retira vers San-Gregorio, où le roi se trouvait pendant le combat. Aldama, de son côté, partit pour Viana avec le convoi de grains enlevés de Los-Arcos. Cette journée se réduisit, on peut le dire, à un combat de cavalerie, et cependant les

conséquences en furent bien fatales ; car nos lanciers, jusque-là réputés invincibles, perdirent leur prestige en se laissant battre par une cavalerie engagée en nombre inférieur sur ce point : ce ne fut que deux ans après qu'ils purent rétablir leur réputation.

La malheureuse issue de cette affaire doit être attribuée aux rivalités des chefs d'escadron du régiment de Navarre, qui ne voulurent point se prêter un mutuel secours pendant le combat. Notre perte ne fut pas aussi grande qu'elle aurait dû l'être. Un épais nuage de poussière, soulevé par les pieds des chevaux, favorisa l'évasion d'un grand nombre des nôtres, qui, sans cet heureux incident, seraient restés au pouvoir de l'ennemi.

On admira le sang-froid d'un brave soldat navarrais, nommé Jean Garcia, qui, au combat de Los-Arcos, eut le bras fracassé par une balle. Se retirant à l'ambulance et marchant d'un pas tranquille comme s'il n'avait eu aucun mal, il fut aperçu par le roi qui lui fit signe de venir à lui. Après l'avoir beaucoup questionné sur sa blessure, le monarque, touché des réponses naturelles et fermes de ce brave, lui dit : « *De-*

*mande-moi ce qui te fera plaisir, je te l'accorderai.—Sire*, répondit le soldat, *un verre de vin pour me donner la force d'arriver à l'ambulance.* » Cette réponse plut au roi; le verre de vin ne se fit pas attendre, accompagné de quelque argent. Si, au lieu de ce modeste désir, le pauvre blessé eût exprimé celui d'être élevé au grade d'officier, la parole royale, à laquelle Charles V ne manqua jamais, valait pour lui un brevet.

Depuis la levée du siége de Bilbao, Maroto, à qui l'on avait confié le commandement de la Biscaye, tenait cette ville étroitement bloquée; il avait même réussi à lui couper ses communications avec la mer. Dans ses rapports au chef d'état-major, il ne cessait, mais toujours en vain, de solliciter quelques mortiers pour réduire la place. Moreno s'y refusa constamment, dans la crainte que Maroto n'eût la gloire de prendre Bilbao.

Bloqué depuis la fin de juin, Bilbao se trouvait réduit à la dernière extrémité par la famine qui commençait à se faire sentir vivement. Il devenait urgent de faire cesser une situation aussi critique: Cordova s'y décida. Espartero reçut l'ordre de marcher au secours de la ville

par la route d'Orduña, tandis que la légion anglaise que l'on embarquait à St-Sébastien arrivait à Portugalette, ville située à l'embouchure du Nervion. Par le mouvement combiné de ces deux colonnes, qui s'effectua le 8 septembre, Maroto se vit obligé d'abandonner ses positions. Ce même jour Espartero et Evans entrèrent dans Bilbao, qui fut ainsi sauvé pour la seconde fois.

Informé un peu tard de ce mouvement de l'ennemi, Moreno se dirigea à marches forcées sur la Biscaye, pour s'opposer à l'occupation de cette province que pouvaient facilement effectuer des forces aussi considérables réunies sur un même point. Le 8 il partait, avec l'armée royale, des environs de Los-Arcos, et arrivait le 9 dans la nuit à Durango, qu'occupait Maroto avec six bataillons de Biscaye, depuis l'entrée d'Espartero à Bilbao. Moreno, persuadé que l'ennemi ne pouvait être informé de sa marche rapide (car dans moins de deux journées nos soldats avaient parcouru une étendue de plus de vingt-deux lieues de pays), cantonna le lendemain toutes les troupes réunies en Biscaye sur deux lignes parallèles, barrant

ainsi les grandes routes de Bilbao à Durango et à Orduña, pour en défendre le passage.

Le 11, Espartero, qui ne se doutait pas de l'approche de l'armée royale, sortit de Bilbao par la route d'Orduña, croyant n'avoir affaire qu'à la division de Maroto. Il tomba à l'improviste, et avant la pointe du jour, sur deux bataillons biscayens qui occupaient le village de San-Miguel. Ces corps, surpris par une attaque aussi brusque, se débandèrent et passèrent en désordre le pont d'Arrigoriaga. Le cinquième bataillon de Castille occupait, dès la veille, ce point important; il contint l'ennemi, qui ne put en forcer le passage. Cette vigoureuse résistance donna le temps aux troupes d'arriver sur le lieu du combat. Maroto s'y portait après avoir rallié sa division; Moreno s'y rendait également de son quartier général de Galdacano, et bientôt le feu devint général sur les deux rives de l'Artundiaga.

L'ennemi, quoique renforcé par la légion anglaise sortie de Bilbao, échoua dans toutes ses attaques simultanées, et fut constamment repoussé des abords du pont. L'affaire durait depuis la pointe du jour, et le soleil était à son déclin, lorsque la nouvelle qu'une de nos divi-

sions, sortie d'Orduña, s'approchait sous les ordres de Cuebillas pour prendre l'ennemi en flanc, décida Espartero à battre en retraite sur Bilbao. Pendant la journée, les efforts soutenus de Villaréal, de Pablo Sanz et de Simon Latorre avaient beaucoup contribué à la défense du pont d'Arrigoriaga. Ces généraux, voulant mettre à profit cet élan que donne à une armée le mouvement rétrograde de celle qu'elle a en face, franchissent le pont à travers une grêle de balles : quelques bataillons animés par leur exemple les suivent et portent le désordre dans l'arrière-garde ennemie, chargée de protéger la retraite. Le général Villaréal, suivi de son escorte de lanciers d'Alava, atteint les derrières de la légion anglaise, y porte le désordre et l'oblige à gagner en toute hâte le pont neuf de Bilbao. Dans cette déroute, qui devint bientôt générale, Espartero fut blessé par un de nos lanciers, et il allait être obligé de se rendre, si les hussards de la princesse, qui l'accompagnaient toujours, n'avaient sauvé leur général par une charge vigoureuse. On poursuivit l'ennemi sans relâche jusqu'aux environs de Bilbao. Le passage du Nervion devint fatal à leurs

soldats : un grand nombre d'entre eux ayant voulu passer cette rivière à la nage, trouvèrent la mort dans ses eaux. Les Christinos eurent quatre cents hommes tués ou noyés, cinq cents prisonniers, et un grand nombre de blessés qui encombrèrent les hôpitaux et les maisons particulières de Bilbao. Le succès de ce combat eût été plus complet, si, au moment de la déroute, on avait pu disposer d'un bataillon et d'un escadron qui à ce moment se trouvaient détachés à Galdacano. Ces troupes auraient pu facilement couper à l'ennemi la retraite du pont neuf, ou du moins la rendre difficile et meurtrière.

A la suite de cette affaire, Maroto fut destitué de son commandement de Biscaye, pour avoir insulté publiquement le général Moreno, qu'il traita de lâche à la face des troupes. C'était le cas qu'on se défît pour toujours de ce traître.

Après cette glorieuse journée, l'armée royale resta cantonnée aux environs de Bilbao, épiant la sortie d'Espartero qui ne pouvait, avec des forces aussi considérables que les siennes, séjourner longtemps dans une place dépourvue de vivres. Ce ne fut que le 18 qu'Espartero prit

le chemin de Balmaseda, laissant Evans avec sa légion à Bilbao. Le général christino se proposait d'aller rejoindre le gros des troupes de Cordova en passant par Villarcayo, faisant ainsi un détour de plus de quarante lieues, dans la crainte d'éprouver un nouvel échec s'il prenait le chemin le plus court, celui d'Orduña. Moreno suivit l'ennemi à la piste, prenant avec le roi le chemin de la vallée de Losa : il était le 18 à Osma, le 19 à Quincoces; et le 20, à la chute du jour, il campait sur les hauteurs de Ruzales, à la vue de Medina de Pomar, où Espartero venait d'entrer quelques instants auparavant.

Le lendemain, Moreno descendit dans la plaine et vint offrir la bataille à l'ennemi, qui la refusa. Malgré la supériorité de ses forces, le chef d'état-major ne s'aventura point à l'attaquer dans sa position de Medina de Pomar; parce qu'il aurait fallu préalablement emporter le pont de cette ville, et que, pour déloger les Christinos des maisons qui en défendaient les approches, l'artillerie lui manquait, comme aussi cette audace guerrière qui supplée à tout, par la stupeur où elle jette l'ennemi. Dans cette circonstance, comme en tant d'autres, l'occasion avait

été manquée ; il aurait fallu attaquer Espartero avant qu'il eût mis la rivière entre son armée et la nôtre. La faute en fut à Moreno, qui aurait pu facilement atteindre son adversaire entre Villarcayo et Medina de Pomar, s'il eût mis plus de rapidité dans sa marche. Pendant la nuit il reçut une dépêche qui l'instruisait du mouvement de l'ennemi ; il la mit sous son oreiller, en disant : *Je la lirai demain.*

L'armée royale, après avoir éprouvé pendant plusieurs jours toutes sortes de privations dans un pays sans ressources, se porta du côté de Puentelarra, où était Cordova, qui s'était avancé jusque-là pour faciliter à Espartero la jonction de sa colonne avec le gros de l'armée, jonction qui s'opéra presque aussitôt. Cordova ayant pris la direction de Logroño, Moreno se porta vers la Navarre.

Avant de reprendre le fil des opérations militaires du corps principal de l'armée royale, nous avons à citer quelques engagements partiels, où les nôtres eurent tantôt l'avantage, tantôt le dessous, pendant que Moreno avait le commandement.

Le 3 juillet, une compagnie du 9me bataillon de Navarre se laissait surprendre à Iso par la garnison de Lumbier, qui lui fit trente-cinq prisonniers. Le 4 du même mois, le brigadier Zubiri attaquait à Tabar le chef de bandes Iriarte (dit *Zarandaja*), et, après l'avoir battu, l'obligeait à chercher un refuge dans Lumbier, laissant sur le champ de bataille vingt morts et dix prisonniers. Le 6 septembre, le brave et infatigable Lucus (dit *Maniolin*), s'étant embusqué avec vingt lanciers près du couvent de Santa-Clara d'Olite, surprit un courrier escorté par un piquet de cavalerie. Il s'empara de toute la correspondance de l'ennemi, prit dix-huit chevaux, et fit dix-sept prisonniers.

Depuis que l'ennemi avait été chassé du Guipuzcoa, il n'occupait plus dans cette province que les places de St-Sébastien et de Guétaria, et, sur la Bidassoa, le pont de Béhobie qui sert de communication entre la France et les provinces basques. Les abords du pont n'étaient défendus que par une maison qu'on avait crénelée et fortifiée comme on avait pu. Le commandant royaliste Otamendi était chargé d'avoir l'œil sur ce petit fortin, et d'en tenir la garnison en res-

pect. Dans ce but, Otamendi occupait avec deux compagnies quelques maisons situées à une portée de fusil du pont. Le 13 août, la garnison ennemie fit une sortie pour chasser Otamendi de ses positions : il s'ensuivit un engagement auquel les troupes françaises, placées de l'autre côté de la Bidassoa, prirent part en dirigeant contre nos soldats un feu bien nourri d'artillerie et d'infanterie. Après ce combat, qui n'eut point le résultat qu'en attendaient les Christinos, Otamendi écrivit au commandant français résidant à Béhobie, pour savoir les motifs qui avaient pu le déterminer à cette agression. Il reçut la réponse suivante, dont nous reproduisons ici le texte littéral :

« En réponse à la lettre de Monsieur Joachim « Otamendi du 13 du courant, je le préviens « que toutes les fois que des balles tirées de la « rive gauche de la Bidassoa arriveront sur l'au- « tre rive et toucheront les soldats, les habitants, « ou seulement les maisons ou le territoire fran- « çais, il y sera riposté par le canon. De plus « il le prévient que, le pont de Béhobie étant « commun aux deux nations, toute tentative

« de destruction sur ce pont sera repoussée « par la force. Tels sont les ordres du lieutenant-« général comte Harispe, commandant la divi-« sion des Pyrénées-Occidentales. —Béhobie, 14 « août 1835.

« Le capitaine de carabiniers du 4e léger, « commandant à Béhobie. »

*Signé :* « V. Troul. »

« Monsieur Otamendi, à Irun. »

Ainsi, on le voit, il était permis aux Christinos établis au pont de Béhobie de tirer, suivant leur bon plaisir, sur les nôtres, sans qu'il leur fût possible de riposter, sous peine d'être mitraillés par des soldats français. Le général Harispe, dès le principe de la guerre civile dans les provinces basques, s'était déclaré l'ennemi juré de Charles V. Pendant son séjour à Andaye dans la maison Erandaiz, il joignit à ces dispositions hostiles la menace d'entrer à main armée sur le territoire espagnol, à la première tentative contre le pont, dont l'occupation eût été de la plus haute importance pour nos armes. L'opinion publique en France blâma hautement

le langage et la conduite d'Harispe, qui cependant devait la juger très naturelle ; car les gouvernements révolutionnaires sont frères, et font toujours cause commune. Plût à Dieu qu'il en fût de même des gouvernements légitimes, et qu'ils comprissent aussi bien leurs intérêts !

En présence des forces imposantes de l'ennemi, Moreno étant comme paralysé en Navarre, voulut tenter quelque entreprise ailleurs. Villaréal, commandant général d'Alava, reçut l'ordre de bloquer avec sa division la Puebla d'Arganson. L'occupation de ce point devait nécessairement entraîner la chute de Vittoria. En même temps que Villaréal obéissait aux ordres de Moreno, celui-ci se rapprochait de Vittoria avec l'artillerie de siége nouvellement organisée. Mais ces mouvements n'avaient pu s'opérer à l'insu de Cordova, dont l'arrivée à Miranda de l'Ebre ne permit plus d'entreprendre le siége de la Puebla. Moreno, forcé d'ajourner ses projets sur Vittoria, fit sauter le pont d'Armiñon et résolut de se porter avec ses troupes sur la rive gauche de la Zadorra, pour arrêter Cordova dans sa marche et l'empêcher de pénétrer dans Vittoria, si ce général en avait fait la tentative ;

mais il n'eut pas le temps de mettre son projet à exécution : le 22 octobre il fut remplacé, dans le commandement de l'armée, par le comte de Casa-Eguia.

## CHAPITRE V.

### 1835.

Eguia général en chef. — Combats dans les plaines d'Alava. — S. A. R. l'infant D. Sébastien. — Sagastibelza devant St-Sébastien. — Tentative sur le pont de Béhobie. — Bombardement de St-Sébastien. — Siége et prise de Guétaria. — Arrivée de la légion étrangère. — Château-fort de Guébara. — Déserteurs ennemis. — Attaque d'Arlaban et de Salinas.

En ôtant le commandement de l'armée à Moreno, Charles V avait compris le danger dans lequel l'avaient mis de mauvais conseillers. Depuis la mort de Zumalacarregui, on semblait avoir oublié les anciens défenseurs de la légiti-

mité, pour placer les derniers venus. Plusieurs amis et compagnons d'armes de Zumalacarregui se trouvaient en disgrâce : l'armée entière, jusqu'aux simples soldats, en murmurait hautement. Cet état de choses, s'il eût duré plus longtemps, aurait pu amener une catastrophe que des symptômes d'insubordination semblaient présager; aussi, dans la nouvelle organisation de l'armée, on chercha à réparer ces fautes, en confiant les principaux emplois à des chefs appartenant pour la plupart à la Navarre et aux provinces basques, et ayant la confiance du soldat.

Un décret du 21 octobre portait les nominations suivantes : général en chef de l'armée, le comte de Casa-Eguia; chef d'état-major, D. José de Mazarrasa; généraux de divisions, Iturralde, Villaréal et Gomez; commandants de brigades, les brigadiers Goñi, Tarragual, Sanz, Guibelalde, Simon Latorre, Sopelana, Perez de Las-Vacas, Beamurguia et Arroyo. Les commandements des provinces étaient ainsi répartis : la Navarre fut confiée à Francisco Garcia; le Guipuzcoa, à Sagastibelza; l'Alava, à Verastegui; et la Biscaye, à Sarasa.

Le comte de Casa-Eguia, natif de Durango, était connu de toute l'Espagne par ses talents militaires, dont il avait donné des preuves au temps de la guerre de l'indépendance. Il avait toujours servi dans l'arme du génie, et s'y était avancé jusqu'au grade de maréchal de camp. Son attachement à la monarchie lui avait mérité la haine des révolutionnaires, dont l'ingénieuse malice inventa un moyen horrible de se défaire de lui. C'était en 1829 : Casa-Eguia remplissait les fonctions de capitaine général de la Galice, quand il reçut une lettre chargée de poudre fulminante. L'explosion lui eût coûté la vie, si heureusement il n'avait eu l'habitude de passer les mains sous la table pour ouvrir ses dépêches. Cet accident le priva de sa main droite et de quelques doigts de la main gauche. Peu avant la mort de Ferdinand, la reine Christine, qui venait de saisir les rênes du gouvernement, révoqua Casa-Eguia de son commandement de la Galice. Lorsque l'étendard royal fut levé dans les provinces basques, Casa-Eguia se retira en France, ses infirmités ne lui permettant point de prendre une part active à une guerre telle qu'était celle de la Navarre dans les commence-

ments. Mais de là il correspondait avec Zumalacarregui, qui le consultait souvent sur des opérations importantes.

Le nouveau général en chef était d'un caractère ferme jusqu'à la brusquerie, mais naturellement bon. Juste appréciateur du mérite, il savait le récompenser. Une fois son parti pris, il ne reculait devant aucun obstacle. C'est à cette constance dans ses entreprises et à son inflexibilité dans le commandement, non moins qu'à ses talents, qu'il fut redevable des nombreux et brillants succès qui ont signalé sa carrière militaire.

En prenant le commandement de l'armée, Eguia jugea expédient d'abandonner les positions qu'occupait son prédécesseur. Il comprit qu'il n'était point prudent de lutter dans un pays de plaine contre les forces nombreuses de l'ennemi concentrées à Miranda, évaluées à trente bataillons, six cents chevaux et trois batteries d'artillerie. L'armée royale se trouvait exposée à essuyer un revers qui aurait eu des conséquences bien autrement funestes que celui de Mendigorria ; car, depuis, l'armée de Christine avait beaucoup gagné sous le double

rapport de l'organisation et de la discipline militaire. Par conséquent elle était devenue plus maniable, et, dans l'hypothèse d'un succès, il n'aurait tenu qu'à son général de la conduire au cœur des montagnes du Guipuzcoa et de la Biscaye, d'où elle aurait donné la main aux troupes anglaises et aux corps christinos renfermés dans Bilbao et dans St-Sébastien.

La ligne du Zadorra ne fut pas plus tôt abandonnée par les nôtres, que Cordova se porta avec toutes ses forces sur Vittoria, où il fit son entrée le 24. Eguia, soupçonnant à son adversaire le dessein de s'ouvrir un passage de Vittoria à Pampelune, occupait Salvatierra le 25 et s'y retranchait. Mais le mouvement de Cordova n'avait d'autre objet que de faciliter à la légion anglaise sa jonction avec lui, dans les plaines d'Alava. Evans, qui aurait dû se mettre en marche le 21, ne sortit que le 26 de Bilbao; il s'avança jusqu'à Zornoza, non sans avoir éprouvé quelque résistance de la part des troupes sous les ordres de Sarasa, commandant général de la Biscaye : ensuite, craignant de s'engager dans les défilés, il revint sur ses pas et rentra à Bilbao. Cependant Cordova,

ne voyant point arriver la légion anglaise, envoya Espartero à sa recherche, avec quatre mille hommes, dans la direction de Bilbao. En même temps, et pour dérober ce mouvement à nos troupes, il s'avançait en personne du côté d'Arlaban, feignant de vouloir faire irruption dans la province de Guipuzcoa. Eguia, laissant Iturralde à Salvatierra avec une division, se porta à sa rencontre; il s'ensuivit, le 27, un engagement pendant lequel l'ennemi occupa momentanément la position de Guébara, formidable depuis, mais qui alors n'était ni fortifiée ni au pouvoir de personne. Il en fut bientôt délogé par la division de Villaréal, survenue à propos sur le lieu du combat. Cordova se retira dans la direction de Salvatierra, vivement poursuivi par l'armée royale, qui le voyait avec joie effectuer sa retraite de ce côté-là, persuadé qu'on était qu'il allait s'abattre sur les baïonnettes d'Iturralde. Il n'en fut point ainsi : Iturralde n'était plus à son poste; un ordre du ministère l'en avait arraché peu d'heures auparavant, à l'insu d'Eguia, pour l'envoyer prendre position à Alsasua, où se trouvait le roi. Ainsi échappa à une défaite certaine Cordova, qui al-

lait être pris entre deux feux et obligé de bivouaquer la nuit, au milieu d'ennemis aguerris et ayant une parfaite connaissance des lieux.

Le général en chef des rebelles, ayant calculé qu'Espartero devait avoir rempli sa mission, se mit en marche pour Vittoria. Avant de partir il livra Salvatierra au pillage, emmenant avec lui tous les blessés royalistes qui se trouvèrent dans cette ville; et cela, contre la lettre et l'esprit du traité Eliot. Eguia poursuivit et harcela sans relâche l'armée ennemie jusqu'aux portes de Vittoria, et la division d'Iturralde arriva lorsque son concours devenait inutile.

De son côté Espartero pénétrait à Bilbao sans rencontrer d'obstacles de la part des troupes sous les ordres de Gomez et de Sarasa, bien qu'il eût été au pouvoir de ces deux chefs de lui disputer le chemin. Malgré le renfort de la colonne d'Espartero, qui portait à plus de quatorze mille hommes les troupes réunies à Bilbao, Evans ne put se décider à se rendre directement à Vittoria. Faisant un long détour, il prit le chemin de Balmaseda, après avoir embarqué pour Santander son artillerie et sa cavalerie qui le rejoignirent plus tard, à son passage à Burgos.

Cordova, qui depuis plusieurs jours attendait inutilement l'arrivée d'Evans, n'eut pas plus tôt appris sa marche sur la Castille qu'il se mit en route pour Logroño, témoignant un vif mécontentement de la prudence du chef anglais.

Le 2 novembre de cette année nous vîmes arriver au quartier royal d'Echarri-Aranaz S. A. R. l'infant D. Sébastien, venant d'Italie pour rejoindre le roi son oncle et combattre sous ses drapeaux. Immédiatement après son arrivée parut le manifeste plein de franchise et de loyauté, par lequel ce jeune prince abjura l'erreur qui, du temps et par les ordres de Ferdinand VII, l'avait lié à la prétendue légitimité d'Isabelle (1).

Sagastibelza, dans son commandement de Guipuzcoa, déployait une activité extraordinaire. Il resserrait de plus en plus le blocus de St-Sébastien, celui de Guétaria et du pont de Béhobie. Les garnisons de ces places ne pouvaient plus se hasarder hors des murs, pas même à une portée de fusil, sans être attaquées par ses détachements. Sagastibelza avait établi son

(1) Pièces justificatives, n° III.

quartier général à Hernani, d'où il observait la première de ces trois places. Le 5 novembre, s'étant mis à la tête de quelques bataillons, il coupait les eaux à St-Sébastien. Les 11, 12 et 13, la garnison de cette place fit plusieurs sorties pour en rétablir le cours ; mais ces tentatives inutiles n'aboutirent qu'à la perte de quelques centaines d'hommes.

Le 13 Cordova se portait de Logroño sur la ligne de l'Arga pour examiner les travaux que les siens poursuivaient avec activité, principalement à Larraga et à Puente la Reyna. Arrivé dans cette dernière ville, et s'étant assuré qu'Eguia manœuvrait toujours du côté de Bilbao, Cordova voulut profiter de son éloignement pour tenter un coup de main sur Estella qu'il avait le projet de fortifier. Son but, en l'occupant militairement, était de nous priver des ressources considérables que nous tirions de cette partie de la Navarre. L'attaque eut lieu le 15 ; la faible division sous les ordres de Garcia, postée à Mañeru et à Ciranqui pour défendre les approches de la ville, ne put tenir contre des forces trois fois plus nombreuses, et le chemin d'Estella fut ouvert à Cordova. Mais le général Eguia,

instruit du mouvement de ce dernier, s'avançait à marches forcées au secours de la Navarre. De Zudaire, d'où il entendait déjà le bruit de la fusillade du côté de la ville menacée, il envoyait l'ordre à ses troupes qu'il avait laissées en arrière de se porter en avant, tandis que lui-même, à la tête de son état-major et de quelques cavaliers, arrivait à Estella peu d'instants avant l'ennemi. En entrant dans la ville, Eguia fut témoin de la désolation de ses habitants, qui fuyaient à l'approche des Christinos, emportant dans les montagnes ce qu'ils avaient de plus précieux. Il ne put détourner le malheur qui allait fondre sur eux; n'ayant pas de troupes avec lui, et la division de Garcia, au lieu de se replier sur Estella, s'étant dispersée dans les montagnes environnantes. Eguia ne quitta la ville que lorsque les éclaireurs ennemis étaient déjà aux portes. A l'entrée de la nuit ce général concentrait, les troupes qui arrivaient successivement, dans les villages de Larrion et d'Eulz, pendant que Garcia ralliait ses bataillons épars; et les ordres et les instructions nécessaires étaient donnés en même temps aux généraux de division, pour se disposer au combat le lendemain matin.

L'apparition soudaine à Estella de notre général en chef, que Cordova croyait toujours en Biscaye, éclaira ce dernier sur la position critique où il allait se trouver; et se voyant entouré d'un ennemi nombreux, il songea sérieusement à la retraite. La nuit se passa en préparatifs de départ du côté des Christinos. Le 16, avant le jour, Cordova commença son mouvement rétrograde dans la direction de Lérin. Ses derniers bataillons sortaient à peine d'Estella, qu'il se vit attaqué sur plusieurs points à la fois; mais il opéra habilement sa retraite, dans le plus grand ordre, quoique inquiété dans sa marche par les généraux Villaréal, Simon Latorre et Garcia, qui le chargèrent plusieurs fois et ne cessèrent de le harceler jusqu'à Allo, ville distante d'une lieue seulement de Lérin. Cette affaire de peu d'importance ne laissa pas de donner de la confiance à nos troupes, en les confirmant dans la persuasion que l'ennemi ne pouvait s'aventurer sans danger et sans crainte dans le pays que nous occupions.

Pendant qu'Eguia observait en Navarre l'armée des Christinos, Sagastibelza recevait l'ordre de pousser avec activité l'investissement de St-

Sébastien, quoiqu'il n'entrât pas dans la pensée d'Eguia de s'emparer d'une place de premier ordre, puisque nous n'avions pas le matériel d'artillerie nécessaire pour un siége; il voulait seulement la réduire aux abois, pour obliger les Christinos à venir en force la dégager, et les attirer dans un pays montagneux où nous pouvions les combattre avec plus d'avantage.

Sur la grande route d'Hernani à St-Sébastien étaient deux maisons dites d'Arrambari et de Lazcano, du nom des propriétaires. L'ennemi les avait fait créneler et fortifier. Trois pièces de gros calibre y furent amenées, et les maisons ayant été battues en brèche, les Christinos n'attendirent point qu'on donnât l'assaut et s'enfuirent à St-Sébastien dont la garnison se contenta de lancer quelques boulets dans la direction qu'occupaient nos troupes.

Après ce premier succès, Sagastibelza voulut profiter de l'artillerie qu'il avait à ses ordres pour enlever la garnison du pont de Béhobie. Du consentement du roi, il se mit en marche pour Irun. Le 26 novembre il achevait une batterie contre le pont; et le feu allait s'ouvrir, lorsque le gouvernement français vint à la tra-

verse de ce projet. Le général Harispe fit réunir la plus grande partie de ses troupes sur la rive droite de la Bidassoa, menaçant de pénétrer sur le territoire espagnol au premier coup de canon tiré contre les Christinos. Alors on entra en pourparlers, bien à contre-cœur de la part de Sagastibelza qui aurait voulu avec raison brusquer l'attaque. On fit de cette affaire une négociation entre le quartier royal et les autorités françaises, et elle échoua comme toutes les opérations de guerre traitées diplomatiquement. De retour devant St-Sébastien, l'infatigable Sagastibelza dirigea une batterie contre le couvent de San-Bartolomé, dernier point fortifié, encore occupé par l'ennemi en dehors de St-Sébastien. La brèche une fois ouverte, les volontaires guipuzcoans s'y précipitèrent et s'emparèrent du couvent. La place se trouvant ainsi entièrement environnée, Sagastibelza voulut profiter de la consternation des habitants pour la bombarder. Le général Uranga, aide-de-camp du roi, arriva tout exprès pour présider à cette opération, qui le 6 décembre eut un commencement d'exécution. Le consul français à St-Sébastien, agissant à l'ins-

tigation des autorités rebelles qui voulaient gagner du temps, sollicita du général Uranga une suspension d'armes de huit jours, pour donner, disait-il, à ceux de sa nation établis dans la ville la faculté d'en sortir. On accéda à sa demande, en apparence par égard pour la France; mais en réalité parce que le feu ne pouvait plus continuer, par la raison que, les mortiers ayant été placés à une trop grande distance, il avait fallu en forcer la charge, ce qui les mit en peu d'heures hors de service.

Maître des dehors de St-Sébastien, Sagastibelza s'occupa avec activité d'élever une ligne de retranchements parallèles à son enceinte, qui devaient lui faciliter les moyens de contenir par la suite les forces des Christinos, quelque nombreuses qu'elles fussent.

A cette époque, le curé Mérino, traqué par de nombreux détachements ennemis, était obligé d'abandonner la Castille pour se réfugier dans les provinces. On le vit arriver à Estella avec cent vingt chevaux et soixante fantassins.

Le 6 décembre le capitaine de cavalerie Osma, renommé par sa bravoure, surprenait, à la tête de vingt cavaliers et de trente fantas-

sins, une partie de la garnison de Viana qui se dirigeait sur Logroño. Dans cette rencontre on fit vingt-huit prisonniers et l'ennemi laissa en outre vingt morts sur le champ de bataille, entre autres l'alcade de Viana et un chef d'urbains surnommé le Sacristain, fameux par ses forfaits. De notre côté, il n'y eut qu'un seul homme blessé.

Cependant, à la nouvelle du danger de St-Sébastien, Cordova accourut à Vittoria pour aviser de là aux moyens de secourir la place. La réunion de toutes ses troupes dans les plaines d'Alava annonçait clairement l'intention de forcer l'entrée du Guipuzcoa. C'était justement ce qu'avait prévu Eguia. Aussi, pendant que les rebelles opéraient leur mouvement sur Vittoria par derrière la ligne de l'Ebre, l'armée royale vint occuper le 11 les défilés et les principaux passages du Guipuzcoa. Eguia ne manqua point de s'aider des avantages que lui donnait la nature du terrain, pour tenir tête à un ennemi formidable: par son ordre, des retranchements destinés à mettre ses troupes à couvert furent promptement élevés dans les positions de Villaréal, d'Arlaban, de Salinas et d'Elguea. Dès le 17 les li-

gnes de défense occupées par l'armée royale se trouvant dans un état satisfaisant, le général en chef ne voulut point rester dans l'inaction, et alla faire le siége de Guétaria. C'était un point important pour nous, à cause de sa position sur l'Océan : sa prise aurait rendu à notre armée d'opérations toutes les troupes employées au blocus de ce petit port.

Après avoir laissé ses instructions aux généraux de division dans le cas où ils seraient attaqués dans leurs positions, Eguia se porta à Guétaria où il avait fait venir son artillerie. Le 19, le feu fut ouvert contre la ville par trois de nos batteries qui eurent à lutter non-seulement contre l'artillerie de la place et celle d'un fort situé sur le sommet d'une haute montagne hérissée de rochers, mais encore contre les batteries des bâtiments à vapeur anglais et christinos. Une neige abondante vint compliquer les embarras. L'attaque dura toute la journée, sans résultat. S. A. R. l'infant D. Sébastien arriva le 20 pour suivre les opérations du siége: les difficultés presque insurmontables que rencontraient les nôtres faisaient présager qu'il traînerait en longueur; et cela, joint aux avis

donnés à Eguia que l'ennemi se préparait à l'attaquer, détermina le général en chef à rejoindre le gros de son armée campée à Salinas. En partant, il confia le commandement du siége et le soin d'en poursuivre les travaux au général Montenegro, et il lui dit en propres termes, *que l'honneur des armes royales ne permettait pas de renoncer à cette entreprise.*

Ce ne fut que le 1er janvier 1836 que les troupes royales s'emparèrent de Guétaria : inutilement on avait employé le canon et la mine pour ouvrir une brèche; et l'on dut ce succès presque inespéré à la bravoure du capitaine Egaña qui, à la tête de cinquante hommes déterminés, escalada de nuit les remparts, profitant du peu de garde que faisait l'ennemi, trop confiant dans le bon état de la place. La La garnison, en grande partie, périt par le fer ou par le feu dans l'embrasement des maisons où elle s'obstina à se défendre ; le reste chercha un refuge dans le fort dont nous avons parlé plus haut, laissant en notre pouvoir l'artillerie, les munitions et les vivres que renfermait la ville. Là se borna le siége de Guétaria : quant au fort, on le jugea imprenable, tant par

son assiette que parce qu'il pouvait se ravitailler par mer.

Les deux armées restèrent dans l'inaction une partie du mois de décembre 1835 et de janvier 1836, gardant leurs positions respectives. Eguia pressait avec activité ses travaux de défense, pendant que Cordova approvisionnait ses magasins de vivres et recevait de nombreux renforts. La légion étrangère venant de Catalogne arrivait à Vittoria, où se trouvaient déjà les auxiliaires anglais, ce qui portait l'effectif de l'armée ennemie cantonnée aux environs de cette ville à plus de vingt-cinq mille combattants.

Sur ces entrefaites, Villaréal protégeait avec sa division les travaux du château-fort de Guébara, que l'on mettait en état de défense comme le point le plus culminant de la plaine d'Alava. Cordova ne fit aucune tentative pour empêcher ces travaux qui s'exécutaient sous ses yeux. Le château de Guébara se trouva en état de défense dans les premiers jours du mois de janvier; plus tard il devint le plus formidable boulevard de l'armée royale.

C'est à partir de cette époque que la désertion

commença à éclaircir les rangs des Christinos. La principale cause de cette désertion était le dénûment complet dans lequel, faute d'argent, se trouvait leur armée. Les Anglais mêmes abandonnaient leurs drapeaux et venaient grossir les rangs de l'armée de Charles V, pour toucher la gratification accordée aux déserteurs. Soit dit en passant, nos soldats murmuraient de voir prodiguer si mal à propos un argent qui aurait pu être plus convenablement employé à leur procurer les objets de première nécessité : le bon sens leur disait qu'on faisait un mauvais marché, et ils ne se trompaient pas. Dans une guerre de principes comme celle de l'Espagne, la qualité du soldat est tout, le nombre rien. Et quand notre armée se serait grossie de milliers d'hommes comme ceux que la faim, la cupidité ou l'insubordination nous amenaient du camp ennemi, nous n'eussions jamais recruté que des hommes sans foi et sans honneur, et non des soldats dévoués et fidèles.

Plus tard, de son côté, le gouvernement révolutionnaire tenta d'acheter nos soldats. A cet effet il mit à la disposition de Gamboa, son consul à Bayonne, quelques sommes d'argent,

Mais les soldats de Charles V n'étaient pas des mercenaires : un sentiment plus puissant que l'intérêt, ce même sentiment du devoir qui leur avait fait prendre les armes pour défendre ce que l'homme a de plus cher, sa religion et la souveraineté, les retint sous leurs drapeaux. Rien ne put alors ébranler leur fidélité, ni l'appât de l'or, ni celui des offres les plus séduisantes.

Après plus d'un mois d'hésitation et de préparatifs, Cordova se décida enfin à effectuer son plan d'attaque. Dans l'après-midi du 16 janvier il s'avança contre nos lignes, ayant partagé ses troupes en trois colonnes. La plus forte, celle du centre, se portait sur Arlaban et Salinas, celle de droite sur Elguea, et la troisième sur Villaréal d'Alava. Eguia, averti du projet de l'ennemi, s'était mis en mesure et l'attendait de pied ferme. La première colonne, commandée par Cordova en personne, vint attaquer la position d'Arlaban qui n'était défendue que par deux bataillons navarrais. Ceux-ci, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu, se retirèrent pas à pas sans cesser de combattre, en s'échelonnant vers la sommité de la montagne de Salinas, position qu'Eguia avait choisie comme la plus favorable

pour tenir tête à l'ennemi. Malgré tous ses efforts, Cordova ne put parvenir à en déloger nos troupes, et la nuit étant venue, au lieu de la passer à Salinas, comme il se l'était promis, il alla camper avec sa colonne dans les positions d'Arlaban. La colonne de droite, dont faisait partie la légion anglaise, ne fut pas plus heureuse du côté d'Elguea : repoussée par la division du général Villaréal, elle fut forcée de se replier sur Marieta. Celle de gauche, commandée par Espartero, eut plus de succès et entra dans Villaréal d'Alava, n'ayant eu à vaincre qu'une faible résistance que purent lui opposer deux bataillons castillans sous les ordres du brigadier Beamurguia.

Pendant la nuit Villaréal recevait l'ordre de venir renforcer, avec une partie de sa division, la position de Salinas. Le camp ennemi se trouvant sur sa route, il voulut tenter les chances d'une surprise : d'abord il causa quelque désordre parmi la légion étrangère commandée par le colonel français Bernelle ; mais elle se remit bientôt de son premier étonnement, et repoussa avec vigueur cette attaque nocturne.

Le lendemain matin Eguia prévint Cordova,

et l'attaqua à son tour. Cette seconde journée ne fut pas plus favorable à l'ennemi que la précédente : repoussé sur tous les points, il se vit obligé de reprendre le chemin de Vittoria. En se retirant, ce qu'ils ne firent point sans désordre, les Christinos laissèrent sur le champ de bataille une grande quantité de fusils et autres effets militaires qui furent recueillis par les nôtres. La légion anglaise, attaquée sur ses derrières, perdit une partie de ses bagages et onze hommes : un officier et dix soldats, qui furent faits prisonniers et fusillés le lendemain.

C'est une déplorable et inévitable chance de cette guerre, dont le roi gémissait plus que personne. Mais la lutte était purement nationale : c'était l'usurpation aux prises avec la légitimité, et toute intervention étrangère en faveur de la révolution paraissait si injuste au parti royal, qu'elle exaspérait au plus haut point nos soldats. C'est pourquoi Charles V fut dans la cruelle nécessité de déclarer, par son décret de Durango, que les légions étrangères au service de Christine n'étaient point comprises dans les clauses du traité Eliot, puisque ce traité ayant eu lieu avant l'intervention de ces corps ne pou-

vait concerner, au moment de sa signature, que les troupes de l'un et de l'autre parti ayant alors les armes à la main.

La gloire de ces deux journées est due en entier aux habiles dispositions du général en chef royaliste. Il tint en respect des forces trois fois supérieures aux siennes, et il préserva la province de Guipuzcoa d'une invasion qui aurait été bien funeste à ses habitants. Notre perte, peu importante pour le nombre, nous fut sensible par la mort des colonels Aguirre et Taus, qui succombèrent à Bergara des suites de leurs blessures : ces deux colonels étaient beaux-frères. Il y a cela de remarquable dans leur destinée, qu'ils furent tous deux blessés à la tête de leurs bataillons, transportés l'un et l'autre dans la même maison, et que la tombe les réunit au même jour.

Le 24 Cordova opéra un mouvement sur Alegria, à dessein d'attirer Eguia dans la plaine; mais celui-ci ne donna point dans le piége et garda ses positions, en sorte que Cordova, forcé de terminer son expédition en Guipuzcoa, rentra aussitôt à Vittoria.

## CHAPITRE VI.

### 1836.

Ligne de Zubiri. — Prises de Balmaseda, de Mercadillo, et de Plencia. — Embauchage d'un bataillon. — Combat d'Orduña. — Siége et prise de Lequeitio. — Affaire du pont de Velascoain. — Tentative infructueuse des Christinos sur le Passage. — Erro ministre universel. — Combats d'Orrantia et du Berron. — Mort de Sagastibelza. — Echange de prisonniers. — Sortie de la garnison de Bilbao. — Combats d'Oñate, de Salinas et de Villaréal d'Alava. — Occupation du Passage par les Anglais. — Maroto nommé au commandement de la Catalogne. — Remplacement du général Eguia.

Les Christinos reprenaient l'exécution du plan de blocus dicté par le général Harispe. De Pampelune à la frontière de France la ligne se trouvait naturellement tracée, et il ne restait plus qu'à en fortifier les points intermédiaires.

Les travaux commencèrent en février; et pour être à même de les inspecter et de les protéger à la fois, Cordova vint camper dans la vallée d'Ulzama. Les villages de Villalba, Larrasoaña, Zubiri, Biscaret, Roncevaux, Valcarlos, ainsi que la position dite Iñigo, mis en état de défense, devaient assurer à l'ennemi une communication libre avec la France. Cette ligne, que nous appellerons dorénavant ligne de Zubiri, avait pour double but de nous tenir bloqués dans nos positions et de nous couper toute communication avec les vallées de Salazar, de Roncal et de l'Ahescoa. Les habitants de ces contrées, de tout temps hostiles à notre cause, avaient été organisés en bataillons prêts à se réunir au premier signal pour repousser nos agressions.

Eguia vit, sans s'y opposer, la formation de cette ligne. On lui en fit un crime, et ses ennemis en prirent occasion de le décrier dans l'opinion publique. Mais dépendait-il de lui d'empêcher l'exécution de ces travaux ? c'est ce qui paraît au moins douteux eu égard aux circonstances de temps et de lieux, ainsi qu'aux forces dont il pouvait disposer. On était à l'époque la

plus rude de l'année : l'hiver rendait les chemins impraticables dans cette partie montagneuse de la Navarre, surtout aux bêtes de somme, dont nous avions besoin pour assurer nos subsistances; car il ne fallait compter que sur les vivres qu'on transporterait avec soi. L'armée royale comptait alors trente-six bataillons, mais forcément disséminés, étant répartis ainsi qu'il suit : cinq employés au blocus de St-Sébastien; six, à celui de Bilbao; sept, couvraient Estella et les lignes de l'Arga et de l'Ebre; plus, deux bataillons divisés en détachements, pour contenir les garnisons des Christinos dans les petites villes fortifiées qu'elles occupaient, les empêcher de courir le pays, et protéger les travaux d'agriculture des villages environnants. En somme, Eguia n'avait que seize bataillons (dix à douze mille hommes) à opposer à des forces plus que doubles en nombre. Pour empêcher l'établissement de la ligne de Zubiri, il fallait à la fois lutter contre les éléments et se mesurer avec un ennemi formidable qui s'appuyait à une grande place forte, celle de Pampelune : il y aurait eu sans doute quelque témérité de la part du chef royaliste à le tenter.

Disons-le encore, depuis l'origine de la guerre, jamais général en chef de Charles V n'avait eu autant d'ennemis sur les bras. La division portugaise sous les ordres du baron Das-Antas venait d'arriver; jointe aux Anglais et à la légion étrangère, elle portait les forces auxiliaires à plus de vingt mille hommes.

Eguia, jugeant impossible de rien entreprendre contre ces travaux, porta tous ses efforts sur la gauche de l'ennemi, dégarnie de troupes. Il commença par le siége de Balmaseda. Cette ville est la clef de la partie de la Biscaye dite *Encartaciones*, et sa prise devait nous faciliter l'accès de la province de Santander, qu'on avait le projet d'occuper militairement comme pays montagneux et adhérent à notre base d'opérations. Le 8 février Eguia se présentait devant les murs de Balmaseda; quelques coups de canon suffirent pour intimider les assiégés, qui demandèrent à capituler. On avait pris des mesures pour empêcher la colonne d'Ezpeléta, campée dans la vallée de Mena, de venir au secours de la place. Nos troupes y firent leur entrée le même jour. La garnison, qui comptait quatre cents hommes, deux officiers supérieurs et dix-

sept officiers subalternes, fut faite prisonnière de guerre. On y trouva cinq canons, soixante mille cartouches, et une grande quantité de vivres.

Après ce premier succès, la vallée de Mena devenait naturellement notre premier point d'attaque. Cette vallée, distante de deux lieues de Balmaseda, fait partie de la Castille et confine avec les provinces d'Alava et de Biscaye. Ses habitants, dès le commencement de la guerre, s'étaient montrés chauds partisans de la reine et avaient mis sur pied une garde urbaine. Toutes les fois qu'ils étaient menacés d'une invasion, les villages fortifiés de Mercadillo et de Villanueva leur servaient de refuge: c'est là qu'ils se retiraient avec leurs familles et leurs bestiaux. Mercadillo fut attaqué le 11: après une résistance héroïque, le commandant christino voyant la brèche ouverte et ses soldats sacrifiés en pure perte, se rendit avec sa petite garnison qui n'était que de cent vingt hommes.

La présence d'Ezpeléta avec sa colonne ne permit point d'attaquer Villanueva, dont la position militaire devait offrir de plus grandes difficultés que Mercadillo. Le général en chef

renonça à toute tentative sur ce village, et porta ses vues du côté de la mer.

Eguia se trouvait le 23 février devant Plencia, petit port de mer situé au nord de Bilbao : le même jour la ville fut investie. Le surlendemain le fort d'Isabelle II, principal boulevard de la place, tombait en notre pouvoir, emporté d'assaut par nos soldats castillans qui passèrent au fil de l'épée presque tous les soldats qui le défendaient : l'artillerie que l'on trouva dans ce fort fut immédiatement pointée contre la ville. Aussitôt après ce premier avantage, Eguia prenait ses dispositions pour accélérer la reddition de la place. En conséquence, mettant pied à terre, il dirigeait lui-même la construction d'une batterie au milieu d'un feu incessant et meurtrier, donnant ainsi, au risque de sa vie, le premier l'exemple à ses soldats. Le colonel Zubiri, son aide-de-camp, ainsi que plusieurs autres officiers, furent blessés à ses côtés. Eguia montrait ainsi ce qu'il eût pu faire sur un champ de bataille, si ses infirmités ne l'eussent empêché de manier un cheval avec dextérité. Plusieurs officiers généraux l'engageant à ne point s'exposer de la sorte, Eguia leur répon-

dit : *Que ceux qui ont peur se retirent !* Foudroyé par l'artillerie du fort d'Isabelle, et voyant que les nouvelles batteries allaient commencer à jouer, Plencia demanda à capituler. A cet effet, le commandant de la troupe de ligne et celui de la garde urbaine furent députés auprès du général en chef. En vain ils demandèrent pour la garnison les honneurs de la guerre, avec permission de se retirer à Bilbao avec armes et bagages ; Eguia ne voulut leur accorder que la vie sauve. Toute dure qu'était cette condition, il fallut en passer par là.

Nos troupes prirent possession de la ville le 25 février ; la garnison, forte de six cents hommes, fut faite prisonnière de guerre. Parmi les défenseurs de Plencia se trouvait une compagnie, non pas d'urbains, mais d'urbaines ; car c'étaient des femmes, rebut de la population de cette ville. On leur imposa une forte amende. La reddition de Plencia nous valut douze pièces d'artillerie de différents calibres, une grande quantité de munitions et de provisions de toute espèce. Quoique aux termes de la capitulation les propriétés des habitants dussent être respectées, la ville n'en fut pas

moins livrée au plus affreux pillage : conduite qu'on ne saurait assez blâmer. Comme nous avions de notre côté le bon droit, il fallait y mettre également la justice et la loyauté.

Maître de Plencia, Eguia voulait incontinent marcher sur Lequeitio, mais des circonstances impérieuses l'obligèrent d'ajourner son projet.

Espartero débouchait dans la vallée de Losa à la tête d'une forte colonne, non pour porter des secours à Plencia dont il ignorait la reddition, mais pour nous combattre avec ses armes ordinaires, la félonie et la corruption. Les lauriers conquis par la sueur et le sang ne sont point le fait de ce général, il n'en veut qu'à ceux qu'on achète au prix de la conscience et de l'honneur. Il avait de secrètes pratiques dans le premier bataillon des tirailleurs de l'armée, alors en cantonnement à Ordoña. Ce corps, nouvellement formé, était composé en grande partie de soldats faits prisonniers à l'ennemi. Au temps de Zumalacarregui, quand les prisonniers christinos voulaient entrer au service du roi, on avait soin de les disséminer dans différents bataillons : ce général ne commit jamais

la faute de les réunir en corps, sachant bien que de leur contact devait naître la fermentation. La conspiration une fois ourdie, et certain de son succès, Espartero s'avança vers Orduña. A son approche les tirailleurs s'insurgèrent contre leurs officiers, qui prirent la fuite avec un petit nombre de soldats demeurés fidèles. Les autres se rangèrent sous les drapeaux de l'usurpation. Cette défection exposa aux plus grands dangers la cavalerie du brigadier Villalobos, cantonnée aussi à Orduña. Espartero apprenant que ce chef commençait à opérer sa retraite dans la direction d'Amurrio, donna l'ordre au régiment des hussards de la princesse de se mettre à sa poursuite. Deux braves soldats royalistes voyant le danger qu'allaient courir leurs compagnons d'armes, ne balancèrent point à faire le sacrifice de leur vie pour les sauver. A cet effet ils occupèrent à cheval, et armés de leurs tromblons, l'endroit le plus étroit d'une rue par où devait passer la cavalerie ennemie. Ces deux braves, à l'approche des Christinos, dirigent leurs armes redoutables contre la tête de la colonne; ils font feu et laissent étendus morts sur la place plusieurs cavaliers parmi lesquels

se trouvait leur colonel Elio, parent du général royaliste du même nom. Le désordre qu'entraîna ce coup hardi, et l'embarras occasionné par la chute de plusieurs chevaux, donnèrent le temps à ces deux guerriers de rejoindre le gros de la cavalerie de Villalobos, qui put ainsi, sans être inquiétée, se retirer en toute sûreté. Espartero ayant atteint le but qu'il s'était proposé, évacua aussitôt Orduña, où il ne jugea point prudent d'attendre Eguia qui pénétrait dans la ville au moment où les derniers soldats ennemis franchissaient la Peña. A son arrivée, Eguia fit arrêter plusieurs habitants de la ville qui avaient secondé Espartero dans cette trahison.

Tous les préparatifs étaient faits pour le siége de Lequeitio, mais pour la deuxième fois cette entreprise dut être renvoyée à un autre temps; car, au bruit des succès d'Eguia, Cordova, laissant une forte division à la défense de la ligne de Zubiri, accourait à Vittoria avec le gros de son armée. Sa présence nous obligea à quitter l'offensive; nous rentrâmes dans les lignes d'Arlaban, et Eguia établit son quartier général à Ochandiano d'où il lui était plus facile de se

porter au secours des provinces de Biscaye et du Guipuzcoa, nouvellement menacées d'une invasion.

Il y avait quelques jours que les deux armées étaient en présence, lorsque le 16 mars Cordova marcha sur Murguia, et de là détacha Espartero à la tête d'une colonne, en lui enjoignant de pénétrer par Amurrio dans Balmaseda. Mais Eguia averti se trouvait le lendemain sur la grande route d'Orduña à Bilbao, pour disputer le passage à Espartero. Celui-ci se replia sur Orduña et, sans vouloir accepter le combat qui lui fut offert, il prit position sur les hauteurs qui dominent la ville. Nous ne pûmes l'en déloger. A l'exception d'une légère perte que nous fîmes éprouver à l'arrière-garde d'Espartero, cette journée se borna de part et d'autre à quelques escarmouches insignifiantes. L'avantage demeura cependant de notre côté, puisque nous forçâmes l'ennemi à renoncer à son projet. Après cette affaire, les deux généraux en chef se retirèrent l'un à Arlaban, et l'autre à Vittoria.

Dans toutes les guerres civiles il se rencontre des hommes à qui l'ambition ou une sotte va-

nité persuadent qu'ils sont appelés à de grandes choses : le chanoine Batanero était de ce nombre. A l'entendre, il ne lui fallait qu'une faible colonne pour opérer un soulèvement général en notre faveur dans la province de Cuenca, et il ne cessait d'insister pour qu'on en fît l'essai. Fatigué de ses importunités, le roi lui accorda ce qu'il désirait, laissant toutefois le soin au général en chef de fixer le choix de la troupe à mettre à la disposition de Batanero. Eguia avait trop d'expérience dans le métier des armes et trop peu de foi aux promesses du chanoine, pour n'être pas avare de ses hommes en cette occasion : il ne donna à Batanero que soixante chevaux et cent vingt fantassins. Le chanoine franchit l'Ebre à la fin de janvier : d'abord il obtint quelques succès partiels, ayant battu des détachements isolés que le hasard lui fit rencontrer ; mais sa présence dans la province de Cuenca n'y produisit aucune sensation, et après deux mois de courses sans but, sans résultat, traqué de toutes parts, il n'échappa qu'à grand' peine et revint dans les provinces basques après avoir perdu presque tout son monde.

Sagastibelza tenait toujours l'ennemi resserré

dans St-Sébastien. Le 4 avril les assiégés tentèrent une sortie pour détruire les batteries que l'on avait élevées dans le voisinage du couvent de San-Bartolomé, mais ils furent repoussés avec perte.

Enfin le moment propice était venu pour entreprendre le siége de Lequeitio. Eguia se mit en marche, après avoir pourvu à la défense de nos lignes en cas d'attaque. Lequeitio, un des principaux ports de mer de la Biscaye, outre son enceinte, avait pour défense un fort construit sur le sommet d'une haute montagne hérissée de rochers, et de plus une île où les Christinos avaient établi quelques batteries : vu sa position, Lequeitio pouvait être secouru par mer. Toutes ces circonstances faisaient présager un long siége ; il n'en fut pas ainsi : des batteries ayant été construites par les soins et l'activité du général du génie D. Melchior Silvestre, on battit aussitôt en brèche le fort ; les soldats se frayèrent un chemin à travers les rochers, en se hissant avec ardeur et s'aidant de leurs baïonnettes pour s'en faire des échelles. Parvenus au haut, ils emportèrent le fort d'assaut. Ce succès devint décisif. La garnison de l'île arbora

le drapeau blanc, en signe de capitulation. Dans la ville grande confusion et grande épouvante : la garnison se précipita sur le port ; on se disputait les chaloupes pour gagner le large ; mais Eguia, qui avait l'œil à tout, fit tourner ses batteries du côté du port, elles jouèrent incontinent et coulèrent à fond quelques embarcations. Cependant nos soldats, profitant de la terreur panique des ennemis, avaient pénétré dans la place, et le sang coulait déjà. Eguia en arrêta l'effusion, et voulut que la garnison fût traitée comme prisonnière de guerre. Ainsi que Plencia, Lequeitio se vit livré au pillage. Quoiqu'on y fût autorisé par les lois de la guerre, il semble cependant qu'on aurait pu faire une exception en faveur d'une ville affectionnée à la cause royale et dont les habitants n'avaient point pris part à la résistance de la garnison. Huit cents prisonniers et dix-neuf canons furent le résultat de la prise de Lequeitio, qui eut lieu le 12 avril 1836. Le comte de Boos-Waldeck, qui jouissait de l'estime de l'armée, accompagnait depuis quelque temps le général Eguia en qualité de simple volontaire. Il se fit remarquer au siége de Lequeitio comme à celui de Plencia par sa

bravoure, qui lui valut la croix de Saint-Ferdinand.

Il devenait urgent pour l'ennemi de secourir St-Sébastien, dont la situation était de plus en plus critique : Cordova y envoya la légion anglaise et les chapelgorris de Jauregui. A l'annonce de ces renforts, Sagastibelza fit promptement fortifier Hernani pour se réserver une seconde ligne de défense, prévoyant le cas où, pressé par des forces de beaucoup supérieures aux siennes, il ne pourrait se maintenir dans la ligne retranchée de circonvallation dont il avait enfermé la ville.

Nous passons rapidement sur quelques faits qu'il suffit d'indiquer.

Le général Mazarrasa, chef de l'état-major, qui depuis sa nomination avait eu de fréquents démêlés avec Eguia, au sujet de leurs attributions respectives, donna sa démission. Il fut remplacé par le brigadier Joaquin Elio, officier distingué et d'un mérite reconnu.

Le pont de Velascoain, que Garcia avait rétabli, afin de s'en servir pour passer sur la rive gauche de l'Arga et faire des incursions dans le pays occupé par l'ennemi, retomba le 20 avril au

pouvoir des Christinos qui le firent sauter de nouveau.

Le même jour la garnison de St-Sébastien tentait de s'emparer du Passage, au moyen de chaloupes canonnières et de bâtiments légers sur lesquels on avait embarqué un corps expéditionnaire. Les assaillants furent repoussés, malgré l'appui de la marine anglaise. Or, laisser tomber ce port entre les mains des Christinos, c'était le mettre à la disposition du gouvernement britannique.

C'est à cette époque que survint un changement total dans le gouvernement du roi. Le 20 avril Charles V plaça Don Juan Bautista Erro à la tête du ministère; D. José Morejon fut chargé de la secrétairerie de la guerre; D. José Arias Teijeiro fut nommé à la justice, et D. Wenceslao de Sierra à l'intérieur.

Jamais ministre n'arriva au pouvoir avec une réputation mieux établie que celle d'Erro : on ne doutait point généralement que la guerre ne se terminât à notre avantage dans le cours de cette année. Au dire de bien des gens, Erro apportait ou devait procurer à Charles V des sommes immenses. Mais le contraire arriva, et nous pou-

vons ajouter que jamais les caisses du trésor royal ne furent aussi mal garnies que sous son ministère. Son prédécesseur Cruz-Mayor n'avait jamais souffert dans ses bureaux que le nombre de personnes de service nécessaires à l'expédition des affaires. Erro, à peine arrivé, suivit une marche tout opposée : il profita de son autorité comme ministre universel pour placer dans les différentes branches de l'administration des provinces ses parents et ses amis. Le peuple et l'armée virent de mauvais œil cet accroissement insolite d'employés civils, qu'on aurait pu facilement mettre sous les armes. De là ce mécontentement général contre les hommes qui s'abstenaient avec soin de faire la guerre, de là le sobriquet d'*Ojalateros* sous lequel ils furent désignés depuis. Ce mécontentement, du reste, était juste et raisonnable de la part des habitants, qui, ayant sacrifié enfants, biens et fortune à défendre notre parti, se voyaient encore forcés de pourvoir à l'entretien d'une foule d'employés. Le quartier royal étant naturellement leur rendez-vous, les populations en redoutaient l'approche, de crainte d'être affamées par cette nuée de gens inutiles. Il était

inouï d'ailleurs de voir les bureaux des finances encombrés par une foule de commis, tandis que le trésor manquait d'argent et que les troupes ne recevaient pas leur solde. Les prétentions des solliciteurs furent également poussées à l'extrême, et on eut la faiblesse de satisfaire à des exigences d'autant plus ridicules qu'il s'agissait d'emplois dont la prise de possession dépendait nécessairement des éventualités de la guerre. L'un se faisait nommer gouverneur de Santander, l'autre de la Corogne; un troisième, de Cadix; d'autres furent nantis en même temps de charges importantes dans la magistrature, et dans l'administration de villes et de places que nous avions encore à conquérir. La seule mesure du ministre universel généralement approuvée, fut le décret qui nomma feu Zumalacarregui duc de la Victoire et grand d'Espagne de première classe (1). C'était enfin rendre justice aux services et à la mémoire de ce héros, à sa veuve et à ses enfants, au grand applaudissement de l'armée et des provinces.

Cordova, dans une apparente inaction à

(1) Pièces justificatives, n° IV.

Vittoria, ne s'en occupait pas moins sans relâche à conduire à terme son système de blocus, en faisant fortifier Treviño et Peñacerrada, pendant qu'Ezpeléta qui avait reçu des renforts remettait en état de défense Balmaseda, dont nous avions précédemment rasé les fortifications.

Eguia, ne se sentant pas en mesure d'aller défier Cordova dans les plaines d'Alava, préféra se jeter sur la colonne d'Ezpeléta, cantonnée dans les villages d'Orrantia et du Berron. Le 25, notre avant-garde engagea le combat inconsidérément et sans attendre le reste des troupes. Elle fut repoussée et dispersée par la cavalerie d'Ezpeléta, que commandait Albuin dit *le Manco*. Eguia survint dans le moment du désordre, et manqua d'être pris avec tout son état-major; il ne dut son salut qu'à l'intrépidité d'un bataillon de Biscaye, commandé par Larroscain, qui, formant le carré et croisant la baïonnette, fit reculer la cavalerie ennemie dont le chef Albuin venait d'être blessé. Nos bataillons étant arrivés successivement, l'ordre se rétablit bientôt, le soldat reprit confiance, et nous revînmes à la charge. Le combat durait depuis plusieurs heures sans que la victoire se fût encore dé-

clarée, lorsque Castor Andechaga, débouchant avec sa division sur le flanc gauche des Christinos, en força les rangs et les mit en déroute. L'approche de la nuit ne permit pas de poursuivre l'ennemi au-delà de Nava ; dans sa fuite, il abandonna le Berron où se trouvaient toutes ses provisions. Le lendemain Eguia recommença l'attaque, mais ce ne fut qu'une escarmouche. Le mauvais temps, et plus encore la nouvelle de l'approche de Cordova qui manœuvrait sur nos derrières, nous forcèrent à la retraite. L'armée royale se replia sur Arciniega et Llodio.

Le 5 mai une tentative contre Villalba de Losa eut lieu, mais sans succès. L'assaut ayant été ordonné avant que la brèche fût praticable, nous fûmes repoussés avec perte.

Les renforts considérables qu'avait reçus St-Sébastien faisaient présumer que l'ennemi voulait tenter un coup important de ce côté. Sagastibelza n'avait que vingt-quatre compagnies d'infanterie à présenter en ligne aux Christinos; car malheureusement peu de jours auparavant Eguia lui avait retiré quelques forces, qui lui eussent été d'un grand secours. Evans

le sut, et saisit ce moment favorable pour attaquer les retranchements de circonvallation occupés par les guerriers guipuzcoans. Jamais, depuis que la guerre civile était allumée en Espagne, on n'avait vu encore une affaire aussi acharnée, aussi sanglante.

Les Anglais s'avancèrent à plusieurs reprises, avec un courage remarquable, jusqu'au pied des retranchements. Toujours repoussés, ils n'en persistaient pas moins à renouveler sans cesse l'attaque, et leur audace fut portée à un tel point que, chose inouïe, ils priaient ironiquement les nôtres de les aider à monter sur la crête des retranchements. Les Guipuzcoans les prenaient au mot, et leur tendant la main, que beaucoup d'Anglais saisissaient comme pour ne pas manquer à leur défi, ils les élevaient ainsi au haut des remparts, d'où ils les précipitaient à coups de baïonnettes dans les fossés. Pendant que les soldats de Sagastibelza répandaient la mort parmi les ennemis dont les rangs commençaient à s'éclaircir, leur chef était présent sur tous les points de la ligne, soutenant le courage des siens par son exemple et ses exhortations. Cette résistance héroïque durait depuis plu-

sieurs heures, lorsque Sagastibelza fut atteint d'une balle qui le laissa sans vie. La funeste nouvelle s'en répandit aussitôt, et porta la consternation dans nos rangs. Cependant la défense des retranchements dura encore quelque temps, et même avec vigueur. Mais les blessés qu'il fallait emporter à chaque instant étaient nombreux, et laissaient des vides qu'on ne pouvait remplir, faute de réserve. Aussi, l'ennemi ayant pénétré sur plusieurs points à la fois, les troupes royales durent se retirer à Hernani où elles s'établirent dans la seconde ligne. Cette journée fut des plus glorieuses pour les volontaires guipuzcoans, puisque seize cents hommes soutinrent pendant plus de dix heures les efforts de seize bataillons. Les femmes mêmes se signalèrent par leur courage : au plus fort de la mêlée, on les voyait secourir les blessés et porter des rafraîchissements aux soldats. Jamais on ne vit une résistance plus héroïque, et qui prouve mieux combien un peuple est fort lorsqu'il combat pour sa foi et son indépendance nationale. On évalua la perte des Anglo-Christinos à plus de trois mille hommes; il y eut des régiments qui restèrent à peu près sans officiers.

Eguia, sentant qu'il fallait réparer ce désastre, marcha en toute hâte sur St-Sébastien, déterminé à reprendre le terrain que l'ennemi venait d'acheter si chèrement, et le 9 il se trouvait à Hernani avec une partie de son artillerie. Sur la route, les habitants se portaient en masse au-devant de nos soldats et les recevaient comme des libérateurs. Mais, au moment où l'on s'attendait à voir Eguia refouler de nouveau les Anglais dans St-Sébastien, il rebrousse chemin et fait une contre-marche sur Salinas, après avoir laissé des renforts dans les lignes d'Hernani dont le commandement fut confié à Iturriza. La retraite du général en chef plongea les habitants du Guipuzcoa dans la tristesse et le découragement. Par quelles raisons, disait-on, ce général abandonne-t-il la partie quand l'occasion de battre l'ennemi paraît si favorable ? Le voici : ce fut l'annonce positive, de la part de Gomez, chargé de la défense des lignes d'Arlaban, que Cordova venait l'attaquer avec des forces très supérieures. Cet avis se trouva faux, et la victoire qu'Eguia aurait pu saisir lui échappa sans retour.

Un décret royal du 18 mai ordonna l'arme-

ment général de la Navarre et des provinces basques. Cette mesure d'Erro n'était qu'une vaine démonstration, puisqu'elle ne pouvait recevoir son exécution, n'ayant pas un seul fusil à donner aux habitants.

Sous prétexte de fournir une escorte de sûreté à quelques-uns de nos prisonniers qu'on venait d'échanger, Cordova les faisait accompagner du colonel du génie Campuzano, officier de son état-major. Nos postes avancés commirent l'imprudence de laisser Campuzano pénétrer jusqu'à Mondragon, où se trouvait le quartier général: il eut ainsi le loisir d'examiner en détail le terrain et les positions qu'occupaient nos troupes. Eguia lui reprocha cette supercherie, de laquelle, au surplus, son chef Cordova était plus coupable que lui, et sur-le-champ il le fit reconduire à Vittoria. Nous citons ce fait comme preuve du peu de confiance de Cordova en la supériorité de ses forces.

Le 25 mai la garnison de Bilbao, sous les ordres de San-Miguel son gouverneur, fit une sortie et poussa jusqu'à Galdacano sans rencontrer d'obstacles. Mais là le général christino fut arrêté devant le palais d'Urgoiti, que nous

avions crénelé : la résistance qu'il y trouva donna le temps aux troupes de notre ligne devant Bilbao d'arriver sur les lieux. San-Miguel se replia en désordre sur cette place, laissant trente-un morts sur le champ de bataille, vingt prisonniers en notre pouvoir, ainsi qu'un grand nombre de fusils que les Christinos jetaient pour accélérer leur fuite.

Enhardi par nos revers devant St-Sébastien, Cordova crut le moment opportun pour tenter de nouveau l'invasion du Guipuzcoa, et il se concerta avec Evans qui devait en même temps entreprendre de forcer les lignes d'Hernani. En cas de réussite, Tolosa était le rendez-vous général des forces de la reine. Cordova ne voulut point attaquer de front nos positions d'Arlaban, et chercha à les tourner. A cet effet, s'étant muni de vivres pour quatre jours, il défilait avec son armée dans la direction de Salvatierra, où il passa la nuit du 21 mai ; le lendemain il prit la direction des hautes montagnes qui séparent le Guipuzcoa de l'Alava, pour descendre de là sur Oñate. Villaréal défendit ce passage avec bravoure, et soutint les efforts de l'ennemi jusqu'à l'arrivée d'Eguia, qui s'avançait sur le

point menacé. Cordova, repoussé de ce côté, tenta de forcer la position de San-Adrian, ce qui lui aurait facilité sa marche sur Segura; mais là se trouvait la division du général Goñi, qu'il ne put entamer. La nuit vint sur ces entrefaites: Eguia, laissant un bataillon en présence du camp ennemi, concentrait son armée sur Oñate où il faisait ses préparatifs de défense, dans le cas où Cordova attaquerait de ce côté le lendemain. Dans cette première journée l'ennemi éprouva de grandes pertes: le fils du général Oraa fut tué d'un coup de feu, et Léopold O'Donnell grièvement blessé; de notre côté, le général Simon Latorre fut aussi blessé.

Le 23, Cordova craignant de s'aventurer dans les gorges des montagnes qui avoisinent Oñate, où nous l'attendions de pied ferme, marchait, en suivant la crête des montagnes, sur Arlaban qu'il occupait avant la nuit. On s'en tint ce jour-là à quelques coups de fusil échangés entre le bataillon qu'avait laissé Eguia sur le champ de bataille de la veille, et les tirailleurs ennemis que le général christino avait détachés sur son flanc droit pour éclairer sa marche. Gomez ayant abandonné pendant la

nuit Salinas, l'armée ennemie y fit son entrée. Le 24 au matin Eguia reprenait de vive force ce village, où les Christinos venaient de commettre toute sorte d'excès. Cordova fut attaqué à plusieurs reprises sur les hauteurs qui dominent Salinas, sans qu'il fût possible de l'en déloger. Cependant le général de la reine n'avançait pas et ses soldats avaient épuisé leurs vivres, ce qui le décida à se retirer. Il se remit en marche le 25, et fut poursuivi jusque dans les plaines d'Alava, pendant qu'une chaude affaire s'engageait sur Villaréal d'Alava avec la division d'Espartero. Outré de dépit de voir l'entreprise manquée, Espartero livrait ce malheureux bourg au pillage, et ensuite aux flammes : ce même jour l'armée christine rentrait à Vittoria.

De son côté, Evans avait plus de succès. Il s'emparait, le 28 mai, du couvent de St-François, situé sur la rive droite de l'Urmea, ainsi que du village d'Alzaa et du port du Passage. Il fit également une tentative sur Renteria, mais sans résultat. Si jusqu'à ce jour les services d'Evans n'avaient pas été d'une grande utilité à la cause d'Isabelle, il chercha du moins dans cette occasion à rendre service à l'Angleterre,

en occupant le port du Passage qu'il livra aussitôt à sa marine royale, cette nation convoitant depuis longtemps ce point important, dont elle se proposait peut-être de faire un nouveau Gibraltar.

Les vivres commençaient à manquer dans les provinces basques, par suite de la mauvaise récolte autant que du blocus, et Cordova croyait déjà recueillir les fruits de son système, quand tout-à-coup le gouvernement français permit l'entrée des céréales en Espagne par la Bidassoa et Urdax. On n'a pu deviner les motifs secrets qui déterminèrent ce gouvernement à lever la prohibition jusqu'alors maintenue avec rigueur: c'est sans doute les plaintes du commerce français, l'inquiétude que donnait au ministère la prépondérance de l'influence anglaise dans la Péninsule, ou peut-être, comme on le disait, quelques vastes et ténébreuses spéculations.

Cette pénurie de vivres allait amener une nouvelle phase dans l'histoire de Charles V. Les Castillans s'agitaient au quartier royal pour déterminer le roi à faire marcher des expéditions dans l'intérieur du royaume, sous prétexte que les provinces épuisées ne pouvaient

nourrir plus longtemps une armée aussi considérable. L'âme et le chef de ce nouveau plan de campagne était le général Maroto, qui faisait agir ses créatures pour que le commandement des troupes royales lui fût confié; mais les principes ou les antécédents de ce général n'inspiraient aucune confiance au roi. A la première ouverture qu'on lui fit à ce sujet, voici la réponse de Charles V, dont nous garantissons l'exacte vérité : « *Non, jamais Maroto n'aura le commandement général de mes troupes, parce que, sous un tel chef, Dieu, j'en suis sûr, ne bénirait pas mes armes.* » Ce fait prouve ce que nous verrons encore mieux par la suite, que Maroto ne fut point l'homme de son choix, mais qu'il lui a été imposé par des intrigues que nous mettrons au jour quand il en sera temps.

Pour éloigner Maroto des provinces basques et faire cesser ses intrigues, on lui offrit le commandement de la Catalogne, qu'il accepta. A son passage à Bayonne, il subit de la part des autorités françaises un interrogatoire que nous reproduirons plus tard, et dont la teneur témoigne toute l'inimitié qu'il portait déjà à Charles V.

Mais revenons au système d'expédition que l'on réussit à faire adopter au roi. Eguia avait été appelé au quartier royal pour en dire son avis : ce général développa avec franchise tous les inconvénients qu'il y avait de vouloir lancer dans l'intérieur du royaume des divisions isolées et agissant sans base d'opérations ; il finit par déclarer qu'il était prêt à se démettre de son commandement, si l'opinion contraire venait à prévaloir. Il avait seul raison, et la suite de ce récit prouvera combien ces craintes étaient justes et fondées. Nous aurons occasion de faire ressortir le vice de ces expéditions, qui virent engloutir la fleur de notre armée. Eguia voulait bien une expédition, mais il la voulait décisive et seulement lorsque les forces royales auraient été augmentées par l'occupation d'une plus grande étendue de terrain, sur notre droite et sur notre gauche. Toutes puissantes qu'étaient ces objections, puisées dans la prudence et la grande expérience de ce général, on n'y eut aucun égard dans le conseil du roi ; on alla même jusqu'à accuser Eguia de vouloir éterniser la guerre, et sa démission fut acceptée. Cependant le roi ne voulut point lui donner de suc-

cesseur sans le consulter sur le choix qu'il était à propos de faire : Eguia jeta les yeux sur Villaréal, qui fut nommé général en chef le 14 juin 1836. Si la mort ne nous eût point enlevé Sagastibelza, c'est sur lui sans aucun doute que serait tombé le choix du roi ; et l'armée y aurait applaudi avec transport, en retrouvant dans ce chef la plupart des qualités éminentes de Zumalacarregui.

Le comte de Villemur fut nommé capitaine général d'Aragon ; il allait se mettre en route pour sa nouvelle destination, lorsqu'il mourut et termina une longue et glorieuse carrière d'honneur, de fidélité, de courage et de dévouement à toute épreuve.

## CHAPITRE VII.

Villaréal. — Départ de l'expédition de Gomez. — Affaire de Revilla. — Siége de Peñacerrada. — Indiscipline des troupes christines. — Evans attaque Fontarabie. — Expédition de Don Basilio Garcia. — Combat de la vallée de Mena. — Tentative infructueuse contre la ligne de Zubiri. — Vallée de Soba. — Constitution de 1812. — Evénements de la Granja. — Opinion sur Cordova. — Désastre de Sesma. — Retour de Don Basilio. — Espartero nommé général en chef de l'armée de la reine. — Expédition de Sanz. — Fuite de Maroto. — Siége de Bilbao et son blocus.

On a vu Villaréal toujours brave, toujours prêt à sacrifier sa vie dans les occasions difficiles, du reste bon général de division; mais avait-il toutes les qualités nécessaires pour être promu au commandement général de l'armée?

Lui-même en doutait et se défendit de tout son pouvoir de l'accepter, alléguant, entre autres excuses, le mauvais état de sa santé; mais il fallut céder à la volonté formelle de son souverain, qui vit dans ce choix l'avantage d'écarter des hommes médiocres.

Conformément à ce qui avait été résolu dans le conseil du roi, Villaréal à son début s'occupa d'organiser une division expéditionnaire, composée de cinq bataillons et de deux escadrons castillans : le commandement en fut confié à Gomez. Ce général partait le 25 juin d'Escoriaza, se dirigeant vers les sources de l'Ebre pour pénétrer dans les Asturies et la Galice. Ses instructions étaient précises : il devait organiser la guerre dans les deux provinces; chose d'autant plus facile en Galice, que des guérillas nombreuses de royalistes y tenaient en échec les troupes de la reine.

A cette époque, le commandant général de Navarre, écoutant plutôt sa bravoure que les conseils de la prudence, allait commencer contre la ligne de Zubiri une série de combats sans ensemble et sans résultat, où la fleur de nos soldats devait trouver la mort. Villaréal,

cédant à ses instances, lui envoya des renforts pour forcer cette ligne formidable. Garcia se dirigea contre le village de Larrasoaña, considéré comme le point le plus faible. Le 24 juin, le fort de Tirapegui qui en défendait les approches fut pris, et on allait agir contre Larrasoaña lorsque le baron de Meer se présenta avec sa colonne. La direction qu'avaient prise les renforts envoyés à Garcia faisant pressentir à l'ennemi le but qu'on se proposait, Cordova vola au secours de la ligne de Zubiri, laissant à Vittoria un corps d'observation sous les ordres d'Espartero. Ce dernier poussait, le 26, une reconnaissance sur Villaréal d'Alava, où accourait le général en chef royaliste. Une assez vive canonnade, dirigée contre les épaulements garnis par nos soldats, semblait être le prélude d'un engagement sérieux, lorsque tout-à-coup les Christinos, tournant le dos, se replièrent sur Vittoria. Espartero venait de recevoir l'avis de la marche de Gomez sur les Asturies, et, sans perdre de temps, il se mettait à la piste du corps expéditionnaire. A peine hors des provinces basques, Gomez taillait en pièces au village de Revilla la colonne de Tello, qui se présenta

pour défendre l'entrée des Asturies. Sept cents prisonniers, quinze cents fusils et une foule de morts furent les fruits de cette victoire. Laissons aller Gomez, et attendons qu'il soit de retour dans les provinces basques, pour rendre compte de son expédition.

Le séjour de Cordova en Navarre, le départ d'Espartero, et le peu de forces ennemies restées à Vittoria décidèrent Villaréal à mettre le siége devant Peñacerrada (28 juin). Quelques heures d'attaque suffirent pour réduire cette place aux abois. Elle était sur le point de se rendre, lorsqu'une partie de la garnison restée à Vittoria vint à son secours, et Villaréal s'éloigna à l'approche du baron Das-Antas; la retraite des troupes royales s'effectua en bon ordre, et sans qu'elles fussent inquiétées par l'ennemi.

Le 4 juillet, Garcia renouvelait ses attaques contre la ligne de Zubiri; il commença par la redoute d'Iñigo, dont il parvint à s'emparer. Dans la même journée il battait à Erro le régiment de Bourbon, et lui enlevait un bon nombre de prisonniers. Mais Cordova, accourant de Pampelune, reprit en peu d'instants tout le terrain que cette brusque attaque venait de faire perdre aux siens.

A cette époque, l'indiscipline et la désertion éclaircissaient les rangs des Christinos. La colonne sous les ordres de Ribero, envoyée à la poursuite de Gomez, faisait halte de son chef à Haro, refusant d'obéir à la voix de ses officiers. Le manque de vivres et les longues marches par une chaleur excessive étaient les motifs de cette insurrection militaire, que Cordova parvint bientôt à apaiser par sa seule présence. Cependant cette révolte amena dans nos rangs une foule de déserteurs.

Le 11 juillet, Evans tentait un coup de main sur Fontarabie. Cette place, attaquée par mer et par terre, se défendit avec vigueur. Le général anglais parvint à se rendre maître du couvent des Capucins, situé en dehors de la ville; mais bientôt, chassé de ce poste par les troupes du Guipuzcoa venues d'Irun, il était contraint de se retirer et de prendre position à l'ermitage de Guadalupe, petite chapelle qui s'élève sur la crête d'une haute montagne en vue de la mer. On ne l'y laissa pas en repos : le lendemain il fut attaqué, culbuté et refoulé dans le Passage. Dans la précipitation de sa fuite, Evans oublia sa bibliothèque de campagne, qui tomba entre les mains d'un officier français.

Villaréal lançait en Castille (13 juillet) une nouvelle colonne expéditionnaire, forte de deux bataillons et de quatre-vingts chevaux, sous les ordres de D. Basilio Garcia. Cette division passa l'Ebre au gué de Lodosa, à la vue de plusieurs colonnes ennemies qui ne tentèrent pas de lui disputer le passage.

Par une marche dérobée, le général en chef se portait sur la vallée de Mena (18 juillet) où il mettait en complète déroute la colonne du brigadier ennemi Claveria, à qui il enleva cinq cents prisonniers. Cette division était là même que Gomez avait battue quelques jours auparavant, et dont on avait ôté le commandement à Tello. Les brigadiers Sanz et Castor Andechaga contribuèrent beaucoup au succès de cette journée. Cet avantage valut à Villaréal le grade de lieutenant-général.

Vers cette époque, le curé de Dallo, connu par ses cruautés envers nos prisonniers et ses excès envers les habitants de la province d'Alava, entrait en négociation avec Villaréal pour lui livrer Peñacerrada dont il était gouverneur. Le général en chef s'approcha de la place le 27 juillet, jour fixé par le curé pour remplir

sa promesse; mais les officiers de la garnison ayant eu vent de ce qui se tramait, refusèrent d'effectuer une sortie au moyen de laquelle le gouverneur devait les faire tomber dans une embuscade. Celui-ci, se voyant découvert, s'évada de Peñacerrada et vint se présenter à nos avant-postes : plus tard il fut admis dans les rangs de l'armée.

Villaréal, réunissant ses troupes à celles de Garcia, échouait dans une nouvelle tentative contre la ligne de Zubiri. On combattit toute la journée du 1^er^ août sans pouvoir s'emparer de la position de Cilveti, défendue avec courage par le colonel Bernelle; outre sa légion, il avait sous ses ordres deux bataillons de Christinos.

Après ce revers, Villaréal se rendit à Cirauqui, bourg situé vers la rive droite de l'Arga. Dans cet endroit les généraux royalistes discutèrent plusieurs plans de campagne : les Navarrais voulaient qu'on assiégeât Puente la Reyna; on pouvait facilement s'emparer de cette place, qui était considérée comme la clef de l'Arga, vu la désorganisation de l'armée ennemie et le grand nombre de troupes lancées à la poursuite de Gomez et de D. Basilio. Mais on ne s'enten-

dit point, et Villaréal reprit le chemin des lignes d'Arlaban. A son arrivée à Guébara, il apprit que Cordova s'était porté sur Villarcayo au-devant de Gomez, qu'on disait se replier sur les provinces basques à la suite d'une affaire où il avait été battu par la colonne d'Espartero. Villaréal se mit aussitôt en marche dans la même direction, pour protéger Gomez; mais la nouvelle du retour de ce dernier se trouva fausse, et l'on sut bientôt qu'il venait de se jeter dans la Castille. Villaréal alors rebroussa chemin (11 août), et vint reprendre ses premières positions dans le voisinage de Vittoria.

Le même jour, les urbains de la vallée de Soba, qui touche à celle de Mena, déposaient leurs armes et rendaient le fort qui leur servait de refuge, à condition de ne point être inquiétés dans leurs propriétés. Ce traité fut religieusement observé par le chef royaliste Castor Andechaga, avec qui ils étaient entrés en pourparlers.

Les dissensions allaient toujours croissant dans l'armée de Christine. On comptait dans son sein deux partis bien distincts, les modérés et les exaltés. Les premiers voulaient l'Estatuto

Real, les autres la constitution de 1812. Les sociétés secrètes, qui travaillaient depuis longtemps l'armée, étaient parvenues à recruter dans ses rangs de nombreux adeptes. La colonne de cavalerie aux ordres d'Irribaren se soulevait à Lérin, et proclamait la constitution de 1812 : cet exemple fut bientôt suivi par la plupart des garnisons ennemies, sans qu'il fût possible à Cordova, qui avait perdu toute influence sur ses soldats, de réprimer les séditieux.

Les mouvements anarchiques dans le nord de l'Espagne servirent de prélude à beaucoup d'autres scènes du même genre dans le reste du royaume : les troupes de la garde royale elles-mêmes avaient été subornées. Le 12 août, le sergent Garcia, à la tête d'un groupe de séditieux, pénétrait pendant la nuit dans le palais de la Granja et forçait Marie-Christine à signer, à la vue des poignards, la constitution. Qu'on remarque ici le respect des libéraux pour les souverains de leur choix. Christine s'étant fait apporter une plume pour signer, on trouva la posture trop commode et presque irrévérencieuse envers la constitution, et on la força à sortir de son lit et à signer debout sans lui donner seulement le

temps de se vêtir. L'émeute ne tarda pas à gagner Madrid : le général Quésada ayant voulu s'opposer aux projets des exaltés, était obligé de se déguiser et de prendre la fuite ; mais, reconnu à son passage à Hortaleza, il fut assassiné, et son cadavre, traîné jusqu'à Madrid, servit de jouet à une populace féroce qui s'en disputa les lambeaux. Ainsi mourut Quésada, victime de sa lâche désertion du parti royaliste : juste punition de ce monstre, qui s'était souillé par toutes sortes de crimes pendant son commandement en Navarre.

Cordova, n'ayant point voulu reconnaître les conséquences de la révolution de la Granja, abandonna son armée et alla chercher un refuge en France. Un grand nombre d'officiers christinos, se refusant à prêter le nouveau serment qu'on voulut exiger d'eux, suivirent l'exemple de leur général. Malheureusement pour notre cause, plusieurs d'entre eux furent admis plus tard dans nos rangs, et ne servirent que trop bien les odieux projets de Maroto.

Au moment où Cordova disparaît de la scène, qu'il nous soit permis de dire notre opinion sur lui. Des généraux christinos, c'est celui à

qui la fortune a souri le plus souvent, et c'est aussi celui de tous qui s'est montré le moins indigne de ses faveurs. Naturellement brave, dans un âge où le sang bouillonne dans les veines, il se porta à des entreprises dont le succès seul peut justifier la témérité. Il y avait dans son langage une jactance qui en impose, et un esprit fanfaron qui fascine le soldat et l'entraîne. Pour s'en convaincre, il ne faut que lire les bulletins de ses faits d'armes : on dirait ceux de Bonaparte, lorsque ce conquérant était à l'apogée de sa gloire et de ses triomphes. Rendons justice à Cordova : il ne souilla point son nom par des actes de cruauté, malheureusement trop fréquents chez ses prédécesseurs. Mais on doit lui reprocher d'avoir fermé les yeux sur les excès de plusieurs chefs de bandes qui, agissant isolément, tuaient, pillaient et massacraient suivant leur bon plaisir. L'apparition soudaine de Gomez et de D. Basilio dans l'intérieur de l'Espagne, donna beau champ aux ennemis de Cordova pour critiquer son système de blocus général.

Cependant les événements de la Granja tour-

naient à notre avantage : les agents de plusieurs grandes puissances accrédités auprès de Christine demandèrent leurs passeports, et s'empressèrent de quitter l'Espagne. La France cessa de nous menacer d'une intervention armée, et les dix mille hommes réunis à Pau dans ce but étaient licenciés. La chute de M. Thiers qui voulait cette guerre, remplacé par M. Molé qui ne voulait que la paix, annonçait de la part du cabinet français des intentions moins hostiles à la cause de Charles V ; aussi devons-nous dire que le ministère Molé fut toujours en bonne odeur au quartier royal, et, à l'ombre de la sécurité qu'il sut inspirer, on fit néanmoins au roi d'Espagne une guerre secrète bien plus funeste que n'eût été une guerre ouverte.

A peine installé, le ministère de la reine entrait largement dans ce qu'on appelle la *voie du progrès* (langage ordinaire des libéraux), procédant systématiquement à la déprédation, au pillage, aux violences de toutes sortes envers les personnes, à la sécularisation des ordres religieux de l'un et de l'autre sexe. Il faisait enlever des églises les chefs-d'œuvre de l'art, et en ordonnait la vente, ainsi que la fonte des cloches

et de l'argenterie des autels, sous prétexte de subvenir aux frais de la guerre; tandis que Charles V la faisait sans avoir à sa disposition aucun des moyens ordinaires, sans places fortes, sans arsenaux, sans artillerie, sans argent. Mais tout prendre pour tout gaspiller, ôter tout pouvoir de faire le bien et donner toute latitude de faire le mal, mettre les honnêtes gens à la merci des assassins, couronner le vice et sévir contre la vertu, tel est partout et invariablement le développement pratique de la *théorie de la félicité des peuples*. Le nouveau gouvernement révolutionnaire décrétait en même temps la mobilisation de la garde nationale, une levée de cinquante mille hommes, un emprunt forcé de deux cent millions de réaux, et une réquisition générale de chevaux.

Dans le courant d'août, l'ennemi nous fit éprouver un échec bien sensible. Une de ses colonnes de cavalerie, celle de la Ribera, sous les ordres d'Irribaren, fondit à l'improviste sur Iturralde à son retour d'une excursion, lorsqu'il traversait les plaines de Sesma pour regagner Estella. Au lieu de former son infanterie en carré pour opérer sa retraite, Iturralde prit la

fuite avec son état-major et sa cavalerie composée de cent chevaux, abandonnant son infanterie. Celle-ci, entourée par de nombreux ennemis, mit bas les armes, avec un petit nombre d'officiers qui préférèrent partager le sort des soldats à une fuite honteuse : parmi eux nous devons citer le capitaine français Edouard de Montillé. Nous perdîmes dans cette malheureuse affaire cinq compagnies du quatrième bataillon de Navarre, et trois du premier. La Navarre fut plongée dans la consternation : elle voyait au pouvoir de l'ennemi un grand nombre de ses enfants, ceux de nos soldats dont les Christinos redoutaient le plus la valeur; aussi n'y eut-il pas moyen d'obtenir leur échange, et la plupart des prisonniers furent embarqués pour les îles Philippines. En punition de ce désastre, Iturralde perdit son commandement.

A son retour d'une excursion dans la vallée de Losa, Villaréal rencontra à Murguia la colonne d'Oraa, qu'il attaqua le 30 août, sans pouvoir l'entamer. Il n'y eut de remarquable dans cette escarmouche qu'une charge de cavalerie exécutée par un de nos escadrons, qui en battit complétement deux de l'ennemi.

Une troisième expédition venait d'être organisée sous les ordres de Pablo Sanz, à qui l'on donnait pour chef d'état-major le brigadier Elio. Elle se préparait à passer l'Ebre du côté de Lodosa pour manœuvrer en Castille, lorsque le retour inattendu de D. Basilio fit suspendre son départ. Quoique continuellement harcelé par plusieurs colonnes de Christinos depuis qu'il avait quitté les provinces, ce chef avait néanmoins obtenu partiellement quelques succès. L'occupation de Peñafiel et la déroute d'Aspiroz à Arauzo étaient de nouveaux faits d'armes ajoutés à notre gloire et dus à D. Basilio et à son second, le brave et intrépide Balmaseda. De toutes les expéditions envoyées dans l'intérieur du royaume, celle de D. Basilio fut la seule qui obtint des résultats positifs : il rapporta de fortes sommes d'argent, des draps, quelques chevaux, quatre cents prisonniers, et amena des recrues aragonaises qu'on forma plus tard en bataillons. Cependant, sans aucun doute, si D. Basilio fût resté plus longtemps en Castille, il eût fini par succomber.

Le nouvel emploi confié à Elio laissait vacant celui de chef d'état-major de l'armée ; on le donna au brigadier Urbistondo. Ce chef était

arrivé quelques jours auparavant au quartier général avec plusieurs officiers, parvenus à s'échapper comme lui de Puerto-Rico, où ils avaient été relégués au nombre de vingt-sept, après leur arrestation sur les côtes de la Biscaye.

Le départ de Cordova pour la France laissant vacant le commandement général de l'armée de Christine, elle rendit un décret qui le confiait à D. Baldomero Espartero (17 septembre).

A cette époque, les positions que nous occupions rendaient nécessaires la construction de plusieurs forts, destinés à protéger le pays contre les incursions de l'ennemi. En Navarre, les hauteurs de Monjardin et de San-Gregorio, qui divisent le pays plat d'avec la partie montagneuse de ce royaume, avaient été mises en état de défense. San-Gregorio fut attaqué par la colonne d'Oraa ; le mur d'enceinte n'était point encore achevé, et cependant la garnison fit si bien son devoir que Sanz arriva à temps pour la dégager et refouler Oraa dans Los-Arcos.

Après ce combat le général Sanz, ne pouvant passer l'Ebre dont tous les gués étaient observés par l'ennemi depuis le retour de l'expédition de D. Basilio, se mit en marche le 24 septembre

pour gagner les Asturies en passant par la vallée de Mena, ce qu'il effectua protégé par Villaréal.

Le 1^er^ octobre, Iturriza, commandant général du Guipuzcoa, voulut enlever à Evans la position d'Alzaa; mais il échoua dans cette entreprise, où il eut à lutter non-seulement contre la nombreuse artillerie de ce fort, mais encore contre les batteries des bateaux à vapeur et des chaloupes canonnières.

Le gouvernement de Madrid entrait en composition avec le cabinet de St-James au sujet de l'île de Cuba, dont la cession à l'Angleterre devait remplir les coffres toujours vides de Christine; mais le honteux marché fut repoussé par les Cortès, et le déshonneur en retomba sur le ministère de la reine.

C'est à cette époque qu'en Catalogne le baron d'Ortaffa et une foule de braves officiers trouvèrent à San-Quirce une mort glorieuse dans un combat désavantageux avec les Christinos. A la suite de ce désastre, Maroto, qui avait pris depuis peu le commandement de cette province, abandonna de son propre mouvement son armée et retourna en France. Sans entrer ici dans les motifs qui lui firent prendre cette détermina-

tion, on ne put s'empêcher de blâmer la conduite de ce général, agissant sans accomplir sa mission et abandonnant ses troupes au milieu du danger. Ne devait-il pas périr à son poste, au lieu de le quitter avec l'apparence de la lâcheté et de la trahison? Le vicomte de Rochemore, colonel de l'état-major de Maroto, ne voulut point suivre son perfide général; plus tard on lui confia le commandement de la cavalerie catalane. Vrai gentilhomme français, Rochemore est un de ces hommes de cœur et entreprenants qu'aucun danger, qu'aucune fatigue n'ont jamais fait reculer, et toujours jusqu'à la fin de son honorable carrière on le trouvera sous les drapeaux de la fidélité et de l'honneur.

Une fatalité inouïe allait nous ramener devant Bilbao. Le siége en fut résolu le 14 octobre, dans un conseil présidé par le roi en personne et auquel assistèrent S. A. R. l'infant Don Sébastien, les généraux Moreno, Eguia, Villaréal, Latorre, Urbistondo, Montenegro, et le premier ministre Erro. Villaréal se chargea lui-même de l'exécution de cette entreprise. Tous les approvisionnements nécessaires ayant été préparés à l'avance et dans le plus grand secret,

l'armée royale quitta les lignes d'Arlaban et déboucha, le 25 octobre, sur les hauteurs de Santo-Domingo qui dominent Bilbao. L'artillerie arrivait en même temps par la route de Munguia, et Charles V établissait son quartier royal à Durango. Depuis son premier siége, Bilbao avait été converti en une véritable forteresse. Outre son enceinte, cette ville était couverte au nord par le Cirque, dont la ligne de défense comprenait les forts de Mallona, de Solocoèche et de Larrinaga, tous pourvus d'une formidable artillerie; à l'ouest, les redoutes des Morros battaient les approches du pont neuf; au midi, s'élevaient celles de Maravilla et de la Conception. En outre, les forts de Banderas, de San-Mamès, de Burceña, de Luchana et du Désierto, construits sur les deux rives du Nervion, assuraient aux navires la libre circulation avec la mer par Portugalette. Bilbao avait pour gouverneur le général San-Miguel; la garnison se composait des régiments provinciaux de Trujillo, de Laredo, de Cuenca, de Compostelle, d'Alcazar de San-Juan et du 4$^{me}$ léger, à quoi il faut ajouter la garde urbaine et l'artillerie dont les soldats anglais faisaient presque exclusivement le service.

La nuit du 25 octobre fut employée à la construction des ouvrages d'attaque, dirigés par le général Silvestre et les officiers du génie prussien Strauss et Roth. Le lendemain les différentes batteries de brèche que l'on avait établies pour battre le Cirque de front et de flanc ouvrirent leurs feux à la pointe du jour, tandis que les mortiers et les obusiers placés du côté de l'église de Begoña bombardaient la ville. C'est là qu'on fit essai des bombes incendiaires du nommé Lizoire, qui ne produisirent aucun effet. Notre artillerie fit de grands ravages sur la ligne du Cirque ; les ouvrages en maçonnerie des forts de Mallona et de Solocoèche tombaient en ruine sous nos boulets, et à deux heures de l'après-midi la place ne répondait plus au feu toujours roulant de nos batteries. Le moment de l'assaut paraissait imminent, et Bilbao était plongé dans la consternation par suite d'une attaque aussi bien dirigée. Mais Villaréal, peu confiant dans le succès du siége, ou cédant peut-être aux conseils perfides des agents révolutionnaires qui l'entouraient à son insu, laissa échapper l'occasion favorable ; peut-être aussi se laissa-t-il arrêter par la crainte d'avoir trop

de monde à sacrifier. Mais, quand bien même l'assaut nous eût couté cher, qu'eût été cette perte comparativement à celle que nous éprouvâmes pendant deux mois de combats et la bataille désastreuse qui détermina la levée du siége? Après avoir hésité toute la journée, l'assaut fut résolu pour la nuit. Cette périlleuse entreprise fut confiée au baron de Los-Valles, aide-de-camp du roi, qui avait sollicité la permission de suivre les opérations du siége. Le bataillon de la légion étrangère fut désigné pour monter le premier à l'assaut, et devait être soutenu par deux autres bataillons. La tête de cette colonne d'attaque franchit le fossé, et s'établit dans le fort de Mallona; mais bientôt une vigoureuse sortie de la garnison, et le feu de nos batteries, qui pendant l'obscurité se trouva directement dirigé sur nos soldats, portèrent le désordre dans leurs rangs et les obligèrent à rétrograder. Les tristes résultats de cette tentative d'escalade nocturne ne doivent pas étonner; la réussite de ces sortes d'attaques est peu fréquente à la guerre, à cause de l'incertitude et des sanglantes méprises que l'obscurité occasionne. Le 27 le feu continua contre Bilbao, et les Christinos

élevèrent de nouvelles batteries en arrière de leur première ligne complétement détruite. Mais dans cette journée la nouvelle de l'approche d'Espartero, qui s'avançait à marches forcées au secours de Bilbao, détermina Villaréal à lever le siége et à le convertir en un blocus dont il donna le commandement à Saraza. Dans cette première tentative contre Bilbao, l'armée eut à déplorer la perte de deux de ses meilleurs officiers : le brigadier portugais Cuello, qu'un boulet de canon enleva dans la batterie des mortiers; et le capitaine de Larochefoucauld, jeune officier de grande espérance, atteint au moment où il vérifiait le pointage d'une pièce. En outre, l'intrépide brigadier Juan Montenegro fut grièvement blessé.

Le 2 novembre Villaréal campait à Sodupe, d'où il observait l'armée d'Espartero qui occupait la vallée de Mena.

La garnison de Bilbao fit, le 3, une sortie par la porte de Santo-Domingo, et fut repoussée par Saraza ; mais, pendant que les royalistes étaient occupés de ce côté, un renfort de six cents hommes et de quelques artilleurs pénétrait dans la place.

## CHAPITRE VIII.

Eguia prend le commandement devant Bilbao. — Prise de Banderas, de San-Mamès, de Burceña et de Luchana. — Opérations contre Bilbao. — Combat de Castrejana. — Assaut de St-Augustin. — Affaire d'Erandio. — Combat de Luchana. — Levée du siége de Bilbao. — Aperçu rapide sur les expéditions de Pablo Sanz et de Gomez.

Tant de pertes, si peu de chances de succès, les nouveaux travaux de l'ennemi et la saison avancée, ne purent faire renoncer au siége de Bilbao : Eguia fut chargé de le reprendre. Si dès les premiers jours on eût jeté les yeux sur ce général actif et entendu dans cette partie de l'art militaire, tout porte

à croire que la place eût été enlevée dans la journée du 26 octobre.

Eguia se rendit le 8 novembre devant Bilbao, dont les moyens de défense avaient été considérablement augmentés par suite d'une inaction de huit jours. L'ennemi avait réparé ses ouvrages endommagés, fortifié les points faibles par une triple enceinte, et élevé des barricades dans les rues de la ville. Eguia ne voulut rien entreprendre contre le corps de la place avant d'avoir assuré ses communications entre les deux rives du Nervion, et d'avoir coupé en même temps celles de Bilbao avec la mer. Il commença donc son attaque par le fort de Banderas construit sur la rive droite du Nervion, et s'en empara le 9 novembre. Le couvent des Capucins, renfermant une petite garnison, succombait également. La réduction de ces deux points coûta à l'ennemi deux cents prisonniers, un canon de 8, et permit à nos troupes de se loger dans les beaux villages d'Olaveaga et de Deusto, situés sur les bords de la rivière. Le lendemain, le fort de San-Mamès était enlevé d'assaut par un bataillon castillan. Parmi les nôtres, le comte de Boos-Waldeck, aide-de-camp

du prince de Nassau, et lord Ranelag, se distinguèrent en cette occasion par leur rare intrépidité. La prise de ce fort nous valut trois cents prisonniers et six canons. L'occupation de San-Mamès permit au général Eguia d'établir sur le Nervion deux ponts, qui devaient assurer à son armée et à son artillerie le passage de l'une à l'autre rive.

Le 11, le capitaine Mariano Sanz, aide-de-camp du général Eguia, se présenta en parlementaire devant Bilbao : accueilli à coups de fusil au moment où il paraissait à l'entrée de cette ville, il fut dangereusement blessé. Cet acte de perfidie entraîna la mort de cet officier, et répondit mal à la générosité de nos soldats qui la veille avaient épargné la garnison de San-Mamès qu'ils auraient pu passer au fil de l'épée, d'après les lois de la guerre.

Le fort de Burceña, défendu par deux pièces d'artillerie et cent soixante hommes, capitula le 12 novembre. Nous fîmes sauter le pont établi sur la rivière Salcedon, qui se jette dans le Nervion et sépare les villages de Zorroza et de Burceña. Par cette opération, le seul chemin de communication entre Portugalette et Bilbao sur la rive gauche du Nervion était intercepté. Le

même jour le fort de Luchana, abandonné par sa garnison qui s'enfuyait à Portugalette, était brûlé, et le pont de ce village coupé.

On croyait généralement qu'après tous ces succès Eguia se serait porté sur Portugalette, mais des obstacles insurmontables s'opposaient à la prise de cette place : il aurait fallu auparavant s'emparer du fort du Désert que les Anglais avaient fortifié, et pendant toute la durée du siége essuyer le feu des bâtiments britanniques. Ces obstacles auraient occasionné bien des lenteurs et donné le loisir à Espartero, qui se trouvait à Balmaseda, de se porter au secours de la place par Castro. Le général en chef ennemi était maître d'effectuer ce trajet dans une journée, sans qu'il fût possible à Villaréal de l'en empêcher avec son corps d'armée. Tels sont les puissants motifs qui durent déterminer Eguia à renoncer à cette entreprise. Cependant l'occupation de Portugalette eût été pour notre armée de la plus haute importance, puisque Espartero se serait trouvé sans communication avec la mer, et dans l'impossibilité de secourir Bilbao de ce côté.

Aussitôt après la prise de Burceña et de Lu-

chana, on commença les ouvrages contre la place, mais le mauvais temps fit suspendre les opérations jusqu'au 17. Dans cette journée, quatre batteries qui comptaient quatorze pièces d'artillerie ouvrirent leur feu contre le couvent de St-Augustin et le fort de Mallona; mais les pluies vinrent encore nous arrêter pendant trois jours consécutifs. Le 21 novembre fut employé à réparer nos batteries endommagées, ainsi qu'à rétablir un des deux ponts du Nervion que la crue des eaux avait emporté. Le lendemain les assiégés effectuèrent une sortie du côté de nos retranchements, et furent repoussés avec perte.

Espartero s'ébranlait le 25 avec toutes ses troupes pour se rapprocher de Bilbao, et arriva par Castro à Portugalette. Villaréal, de son côté, se rapprochait de l'armée de siége et se portait à Abando. Le même jour, foudroyé par l'artillerie, le couvent de St-Augustin n'offrait plus qu'un monceau de ruines où l'ennemi se maintenait avec une ténacité dont on voit peu d'exemples. Le 27 novembre Espartero fit une tentative pour secourir la place : sortant de Portugalette avec son armée, il vint occuper les villages de Baracaldo et de Burceña. La ligne tracée par le

cours du Salcedon séparait les deux armées, et tous les gués de cette rivière étaient occupés d'avance par les troupes royales. Le général Sopelana, chargé de la défense du pont de Castrejana, repoussa toutes les attaques de l'ennemi sur ce point. Plus tard Villaréal, faisant passer la rivière à une partie de son armée, chargea brusquement les Christinos, les délogea successivement des maisons, des hauteurs et de l'ermitage de Santa-Agueda, et les refoula sur Baracaldo. Dans sa fuite précipitée, Espartero abandonna ses munitions, ses affûts, ses équipages et quelques prisonniers.

Pendant que Villaréal remportait cet avantage, Eguia redoublait ses efforts contre Bilbao : le couvent de St-Augustin était enlevé d'assaut après une résistance opiniâtre et digne d'une meilleure cause. A l'ouverture de la brèche les Christinos avaient placé un écriteau sur lequel on lisait ces mots remarquables par leur sombre laconisme : *transito de la muerte* (passage de la mort).

Deux succès importants, obtenus dans la même journée, firent juger à Eguia que Bilbao serait moins éloigné de capituler. Il somma la

ville de se rendre (1), mais on ne daigna pas lui répondre.

Le 28 Villaréal détachait Castor Andechaga avec une division pour déloger l'ennemi des villages de Baracaldo et de Burceña, ce qui fut exécuté avec vigueur. Dans sa retraite sur Portugalette, Espartero, suivant son système favori de dévastation, livra aux flammes le premier de ces villages.

Une batterie élevée contre le couvent de la Conception, sur la rive gauche du Nervion, nous livra ce fortin, dont l'occupation permit aux troupes royales d'étendre leur ligne et de prendre à revers les défenses des assiégés.

Le 30 novembre, Espartero, jetant un pont de bateaux sur le Nervion, entre le fort du Désert et Portugalette, passait sur la rive droite, pour tenter fortune de ce côté. Villaréal, suivant le mouvement de son adversaire, traversa la rivière et prit position sur les hauteurs de Banderas, où Eguia fit placer quelques pièces d'artillerie. Nos canons couronnaient également la position de San-Roque, propre à balayer les

(1) Pièces justificatives, n° V.

approches de Bilbao du côté de Santo-Domingo. Les généraux royalistes avaient compris que la reddition de la place dépendait de la défaite de l'armée d'Espartero.

Le général christino opérait le 1er décembre une reconnaissance sur nos lignes, pendant que la garnison de Bilbao effectuait une sortie du côté de Santo-Domingo; mais ces deux démonstrations hostiles furent également repoussées. On voyait qu'Espartero hésitait à nous attaquer, et, son pont de bateaux s'étant détruit instantanément, les généraux royalistes voulurent profiter d'une circonstance qui leur était favorable pour prendre l'initiative. En effet, privée de toute retraite par cet incident, l'armée d'Espartero, si elle avait eu le dessous, était perdue sans ressource. On en vint aux mains au village d'Erandio, et le combat dura toute la journée, mais sans aucun résultat décisif. Le 7 Espartero, ayant rétabli son pont de bateaux, retourna à Portugalette pour faciliter l'arrivée d'un renfort de quatre mille hommes. Il fit le 12 une nouvelle tentative pour secourir la place, réduite aux abois par le manque de vivres ; mais ses efforts du côté de Castrejana échouèrent comme

les précédents. Entièrement découragé, Espartero se replia pour la deuxième fois sur Portugalette, abandonnant Bilbao à son malheureux sort ; cependant les remontrances du colonel anglais Wilde, et l'assurance qu'il lui donna du concours de la marine anglaise, le ramenèrent sur la rive droite du Nervion pour y tenter un nouvel effort. Il prit de nouveau position à Erandio, où il établit une formidable artillerie. Les journées des 20, 21 et 22 se réduisirent à une vive canonnade, soutenue avec une égale vigueur de part et d'autre. Le 24, les généraux royalistes se décidèrent à forcer l'ennemi dans sa position d'Erandio. A la pointe du jour, le feu était engagé lorsqu'un épouvantable ouragan survint et nous obligea à faire halte : le terrain, fortement détrempé par la neige, devint impraticable pour les hommes comme pour les chevaux. Le feu de l'artillerie ennemie n'en continua pas moins jusque vers les quatre heures du soir, qu'il s'éteignit par l'effet de la neige et d'un épais brouillard. Espartero se hâte de tirer parti de cette dernière circonstance : par son ordre des chaloupes canonnières garnies de soldats anglais remontent, à la faveur de l'obs-

curité, jusqu'au pont de Luchana ; les soldats mettent pied à terre, et s'emparent de notre batterie. Profitant de ce premier succès, le général christino fait rétablir le pont de Luchana, et en même temps il ordonne à quelques bataillons de passer la rivière d'Azua. Le danger devenait de plus en plus imminent pour nous. Epars dans les villages, nos bataillons reçurent l'ordre de se porter immédiatement sur Luchana ; mais l'obscurité de la nuit et le mauvais état des chemins ralentirent leur marche et éclaircirent leurs rangs. Les soldats, arrivant par pelotons sur le lieu du combat, attaquaient mollement et sans ensemble : repoussés, ils plièrent et battirent en retraite. En ce moment de fortes colonnes ennemies, débouchant par le pont de Luchana, fondirent sur ces troupes débandées ; et alors ce ne fut plus une simple déroute, mais un *sauve qui peut* général. Dans cette nuit désastreuse, l'autorité des officiers, celle même des généraux, fut méconnue. Ce désastre d'une armée débandée était accru par la grêle, la neige, la fusillade, les coups de canon qui se succédaient contre elle sans interruption, par l'obscurité, la fatigue, le froid et le manque de

nourriture. Au point du jour, Espartero, maître de Banderas, faisait son entrée dans Bilbao, traînant à sa suite une centaine de prisonniers. L'armée royale perdit dans cette déroute la plus grande partie de ses canons.

Bilbao, prêt à succomber, ne dut son salut qu'à un de ces coups heureux assez fréquents à la guerre; et, comme il arrive encore souvent, la conscience d'avoir été vaincus acheva notre défaite. Nous disons plus : malgré l'occupation de Luchana, le succès d'Espartero fût demeuré douteux si les forts de Banderas, de San-Mamès et d'autres positions encore, eussent été défendus comme ils auraient dû l'être.

Arrivé à Galdacano avec une poignée de soldats, le général Villaréal ne pensa qu'à rallier promptement son armée. Après le ravitaillement de Bilbao, auquel les Anglais avaient tant contribué, Espartero aurait pu profiter de la démoralisation de notre armée pour nous écraser; mais, suivant sa coutume, il s'endormit sur ses lauriers, et huit jours d'inaction de sa part suffirent aux troupes royales pour reprendre cœur et pour se mettre en mesure de faire face à l'ennemi. On ne saurait s'empêcher

de déplorer ici l'aveuglement des puissances, qui, tout en refusant de reconnaître le gouvernement de la reine, permirent néanmoins à l'Angleterre d'intervenir d'une manière aussi directe dans les affaires de la Péninsule : ses auxiliaires étaient renfermés dans St-Sébastien, pendant que ses marins marchaient contre Charles V, enseignes déployées, avec leur canon et leur cocarde nationale.

Nous allons indiquer ici quelques événements qui se passèrent sur d'autres points pendant les opérations du siége de Bilbao.

Le général Iturralde, qui depuis la malheureuse affaire de Sesma vivait retiré avec sa famille dans le village de Zalduendo, y fut surpris de nuit par un parti de Christinos. Conduit à Vittoria et de là au fond de l'Estramadure, cet infortuné général mourut à Valence d'Alcantara, et le bruit courut que ce ne fut pas de mort naturelle.

Le 8 novembre, Garcia fut attaqué aux environs d'Estella et refoulé dans cette ville par les colonnes combinées de Lebeau et d'Irribaren. Ceux-ci, maîtres des hauteurs environnantes, avaient déjà pointé leurs canons contre

la ville, lorsque Garcia reçut des renforts qui le mirent à même de les déloger de leurs positions et de les poursuivre l'épée dans les reins jusqu'à Oteiza.

Dans ce même mois Pablo Sanz, de retour des Asturies, arrivait dans les provinces basques avec les débris de sa colonne. Voici un aperçu rapide des opérations de ce général, ainsi que des vicissitudes qui marquèrent son expédition. S'étant mis en marche le 24 septembre, il eut des difficultés inouïes à surmonter pour se frayer un chemin à travers les montagnes. Une fois dans les Asturies, son premier soin fut de tâcher de se concilier l'esprit des habitants pour les décider à prendre les armes en notre faveur. Mais il ne put rien obtenir d'eux ; bien au contraire on fuyait à son approche : les autorités civiles et religieuses, donnant les premières l'exemple, entraînaient à leur suite les paysans et les troupeaux. Partout où elle se présentait, la colonne expéditionnaire trouvait les villages déserts et tous les vivres soigneusement enlevés. Ainsi l'avait ordonné le gouverneur de la principauté, et peine de mort était décernée contre quiconque ne se conformerait pas aux

dispositions de son décret, que du reste un certain Fanosa, chef de guérillas, la terreur du pays par son caractère féroce, s'était chargé de faire respecter. A grand'peine nos soldats pouvaient-ils se procurer de quoi fournir à leur subsistance journalière. Tant de privations décidèrent Sanz à quitter un pays où il lui était matériellement impossible de se soutenir : il se porta sur le royaume de Léon, par le col de Laitariego. Les troupes royales se reposaient depuis quelques jours dans les belles vallées de Torio et de Boñar, lorsque l'approche d'une colonne ennemie de beaucoup supérieure en nombre obligea Sanz à rétrograder; ce qu'il fit en rentrant précipitamment dans les Asturies par le col de San-Isidro. Mais dans ce trajet pénible la cavalerie perdit la plupart de ses chevaux, qui étaient déferrés à cause du manque de forges, et les soldats eurent encore plus à souffrir que dans les marches précédentes. Une si triste situation décida le général royaliste à tenter un coup de main sur Oviedo, où ses soldats devaient trouver d'abondantes provisions. La garnison forte de deux mille hommes, attaquée avec vigueur, fut contrainte d'abandonner la ville et

de se retirer dans les forts construits depuis le passage de Gomez. Là se bornèrent les succès de Sanz ; car, n'ayant point de canons, il ne fallait pas songer à déloger les Christinos de leurs retranchements. Son séjour à Oviedo ne fut pas de longue durée ; menacé bientôt par un ennemi supérieur en nombre, il se vit obligé d'évacuer la ville. Sanz dirigea ses pas sur Gijon et Aviles, les deux points les plus importants des Asturies après Oviedo. Cette excursion fut sans résultat comme les précédentes, et n'améliora point le sort de nos soldats. Les urbains, qui avaient une parfaite connaissance du pays, ne cessaient de harceler l'arrière-garde de l'expédition, laquelle, manquant de vivres et de chaussures, laissait derrière elle une foule de traînards qui devenaient la proie de l'ennemi. Peu après, le général royaliste chercha à pénétrer dans la province de Burgos : il eut dans cette marche deux escarmouches de peu d'importance. A Tineo, le commandant Bucelli donna dans une embuscade que lui avaient préparée les habitants de cette ville : elle fut livrée aux flammes, pour venger la mort de cet officier.

Au moment où l'expédition allait pénétrer en Castille, la légion portugaise lui ferma le passage et ne lui laissa d'autre parti à prendre que de battre de nouveau en retraite sur les Asturies par le col de San-Troilan. Une neige abondante survenue dans cette marche obligea nos soldats à se frayer un chemin à travers des rochers et des précipices ; plusieurs, exténués de fatigue, restèrent ensevelis sous les neiges. L'expédition revint dans les provinces, réduite à la moitié plutôt par les privations et par la fatigue des marches que par les combats. On doit ici un tribut d'admiration au général Sanz et à son chef d'état-major, le brigadier Elio : l'un et l'autre bravèrent tous les périls de cette expédition difficile, et donnèrent constamment aux soldats l'exemple de la résignation et du courage.

Gomez arrivait dans le même temps à Orduña. Notre but se limitant à écrire l'histoire de la guerre dans les provinces basques, nous ne donnerons qu'un récit succinct des manœuvres extraordinaires de ce général ; car, si on voulait entrer dans tous les détails de son expédition, il faudrait y consacrer un volume entier.

Après la déroute de Tello aux environs de Villarcayo, Gomez entra le 6 juillet à Oviedo, aux acclamations d'un peuple ivre de joie, qui regardait nos soldats comme des libérateurs; et quatre cents jeunes gens s'enrôlèrent spontanément sous les bannières de la légitimité. Le lendemain Pardiñas, qui avait abandonné Oviedo à l'approche de Gomez, était attaqué et battu à Soto par une division détachée sous les ordres du marquis de Boveda. Dans cette rencontre, l'ennemi laissa en notre pouvoir quatre cents prisonniers.

Bientôt après, Gomez abandonne les Asturies et se dirige le 8 vers la Galice. N'était-il pas en mesure d'attendre de pied ferme les colonnes des Christinos? On pense que oui généralement; même, s'il faut en croire plusieurs personnes faisant partie de son expédition, Gomez après ses deux victoires n'aurait pas profité de l'enthousiasme de ses troupes pour tomber sur Espartero dont on aurait eu bon marché, puisque ce général n'avait pas encore été rejoint par les autres divisions de son armée. Sa défaite nous eût assuré la conquête des Asturies.

Le 16 juillet, Gomez laissa échapper l'occa-

sion de s'emparer d'un riche convoi dirigé sur la Corogne. Deux jours après il faisait son entrée à Santiago, où quelque temps auparavant l'infortuné Lopez, commandant les royalistes de la province de Galice, avait été fusillé avec plusieurs autres officiers, par ordre des autorités révolutionnaires. On rendit les derniers devoirs au cadavre mutilé de ce chef, dont on avait cloué les membres épars à l'entrée des principales rues de la ville. La réception de Gomez à Santiago ne le céda en rien à celle d'Oviedo.

Le général expéditionnaire abandonna bientôt la Galice pour se jeter dans le royaume de Léon, et le 2 août il traversait la capitale de cette province, où un grand nombre de jeunes gens s'enrôlèrent volontairement. Le 9 août, Gomez fut battu à Buron par Espartero : celui-ci ne sut pas profiter de la déroute de nos troupes, et cependant il en eut tout le loisir; car ce ne fut que huit jours après que le général royaliste vint à bout de rallier à Perrozo les corps épars de sa division. Le 21, Gomez voulant attaquer la colonne de Puig-Samper, forte de 1,500 hommes, celui-ci refusa un combat

disproportionné et évacua Bertadillo. Le 29 le brigadier Lopez surprenait, à Bezalaro, un de nos bataillons qui parvint à se replier sur le gros des troupes expéditionnaires. Le lendemain Lopez, attaqué par Gomez à Matilla, fut fait prisonnier ainsi que toute sa colonne composée de deux mille fantassins, trente-cinq cavaliers et une pièce de campagne. Lopez aurait voulu opérer sa retraite, mais ses propres soldats le forcèrent à accepter ce combat désavantageux.

Le 7 septembre, Gomez arrivait à Utiel dans le bas Aragon; il y fut rejoint par Quilez et Le Serrador, qui saisirent cette occasion de se soustraire à l'autorité de Cabrera, qui pourtant les suivait de près, accompagné de quelques cavaliers. Vainement il se plaignit de la désertion de ses deux lieutenants; Gomez ne fit point droit à ses justes remontrances, et Cabrera, abandonné de ses plus belles divisions, se décida à se ranger à la suite de l'expédition.

Gomez, après avoir paisiblement séjourné à Utiel jusqu'au 15 septembre, envoya à Cantavieja les prisonniers faits à Matilla, et s'avança jusqu'à Casas de Ibañez qu'il incendia, à cause du mauvais esprit des habitants de ce bourg, et

pour venger la mort de plusieurs de nos prisonniers lâchement assassinés par eux.

Le 21, le général royaliste était surpris à la pointe du jour dans Villarobledo par la division d'Alaix, forte de quatre mille hommes et de trois cent cinquante chevaux. Gomez fut battu, et perdit dans cette journée douze cents hommes. Diégo Léon, colonel du régiment des hussards de la princesse, compléta le succès de cette affaire, d'autant plus malheureuse pour nos armes, que notre cavalerie était de beaucoup supérieure à celle de l'ennemi.

Le 30 Gomez faisait son entrée à Cordoue, dont les habitants lui ouvrirent les portes, malgré l'opposition d'une nombreuse garnison. Deux mille cinq cents urbains, renfermés dans les édifices publics, capitulèrent le lendemain. Plus tard, un grand nombre de ces prisonniers étaient relâchés moyennant de fortes rançons. L'armée eut à déplorer, à Cordoue, la mort du brave brigadier Villalobos.

La colonne ennemie d'Escalante battue à Baena perdit quatre cents hommes, tant tués que prisonniers. Le 24 octobre, Almaden, défendu par le brigadier Flinter, capitula. L'ennemi

y perdit quinze cents hommes, et l'occupation des mines de cette ville fut le fruit de cette victoire. Cabrera, qui jusqu'alors avait accompagné Gomez dans toutes ses courses depuis son départ d'Aragon, ayant appris que les Christinos se disposaient à attaquer avec vigueur Cantavieja, se décida à se séparer de ce général pour voler au secours de cette place (1). Le 25 novembre la colonne de Narvaez, postée au village d'Arcos, tenta de disputer le passage à Gomez à son retour d'Algésiras; mais mollement attaqué, ce dernier n'en parvint pas moins à Villacastin. Le 29 novembre Gomez fut de nouveau surpris à Alcaudete, où il perdit mille hommes. Enfin, on le vit arriver le 19 décembre dans les provinces basques, toujours poursuivi par les généraux ennemis. S'ils eussent été d'accord, c'en était fait de lui : leur désunion le sauva. Quelques jours après, la division de Gomez était envoyée au siége de Bilbao, où elle arriva pour être témoin du désastre de la nuit du 24 décembre.

Après avoir rapporté les faits principaux de l'expédition de Gomez et mis le lecteur à même

(1) Pièces justificatives, n° VI.

d'apprécier les chances de succès qu'elle présentait, examinons les résultats des courses de ce général dans l'intérieur de la Péninsule, qu'il traversa dans sa presque totalité, parcourant dans son trajet un espace de huit cents lieues.

Cette expédition aventureuse a paru aux yeux de beaucoup de monde l'une des plus brillantes de cette guerre, sans considérer que son résultat a été plus fatal qu'avantageux à notre cause. Gomez dut presque toujours ses succès à sa bonne fortune, à la rapidité de ses courses, aux jalousies des chefs christinos chargés de le poursuivre, et en particulier au bon esprit du peuple espagnol, qu'il finit par s'aliéner en fermant les yeux sur les maraudeurs et les déprédations qui se commettaient. La nature même de son expédition devait lui aliéner les esprits, puisqu'il ne pouvait faire vivre ses troupes qu'en frappant de fortes contributions, ou en prenant de vive force ce qui lui était nécessaire. C'est ainsi que se refroidit peu à peu le zèle de nos partisans les plus dévoués. Gomez ne faisait qu'apparaître en traversant rapidement l'intérieur de l'Espagne, sans pouvoir séjourner dans les différentes villes qu'il n'occu-

pait que momentanément : aussi l'élan des habitants leur devenait funeste après son départ, et les plus fidèles royalistes se trouvaient inutilement compromis par les marques de dévouement qu'ils avaient données avec enthousiasme. Bientôt, comme nous l'avons vu, Pablo Sanz venant à la suite de Gomez recueillait les fruits amers de l'impression fâcheuse qu'avait produite le passage de son devancier, et au lieu de l'enthousiasme qu'avait d'abord excité celui-ci, Sanz n'inspira plus que la terreur et la défiance. Gomez, dans ses courses rapides, sans plan bien arrêté, ignorait la veille où il irait le lendemain. De tous les prisonniers qui tombaient entre ses mains, il ne pouvait sans compromettre sa troupe en garder aucun. Les corps qui faisaient partie de son expédition revinrent dans les provinces, décimés par les marches, les fatigues, les maladies et les combats; il en fut à peu près de même des troupes de Quilez et du Serrador, restées jusqu'à la fin avec Gomez. Le bataillon des grenadiers, composé de vieux soldats de la garde royale, avait cessé d'exister. La cavalerie seule se recruta, pendant son séjour en Andalousie. Que pouvait-il faire de plus dans ses

marches ou plutôt dans ses courses continuelles, séparé du gros de l'armée et sans espérer jamais aucun secours ? Un murmure général s'éleva contre Gomez; plusieurs de ses officiers devinrent ses accusateurs. A son retour dans les provinces basques, il fut, par ordre du roi, mis en jugement avec plusieurs officiers supérieurs de sa division. De la procédure intentée contre lui il résulte que ce général fut accusé : 1° d'avoir évacué les Asturies et la Galice, au mépris des ordres du roi qui lui enjoignaient de s'y maintenir et d'y organiser la guerre; 2° d'avoir supposé, lors de son entrée en Aragon, un ordre de Charles V qui l'autorisait à morceler l'armée de cette province et à incorporer dans ses rangs deux divisions de Cabrera, laissant ainsi l'Aragon dégarni de troupes, ses campagnes ravagées, et Cantavieja tomber plus tard au pouvoir de l'ennemi (1); 3° d'avoir dépouillé l'intendant de l'armée expéditionnaire (Bocos), nommé par le roi, des attributions et des pouvoirs de sa charge, pour s'arroger à lui-même le maniement et l'emploi des fonds de la caisse militaire, qu'il

(1) Pièces justificatives, n° VI.

confia à la garde de son beau-frère, le commandant D. Diégo Parada; 4° d'avoir parcouru les provinces de l'intérieur du royaume, pour les rançonner à son profit; d'avoir trafiqué de la liberté des prisonniers, et poussé une reconnaissance sur Algésiras, pour mettre en sûreté derrière les murs de Gibraltar les sommes qu'il avait extorquées; 5° de s'être laissé surprendre par incurie ou négligence, et de n'avoir point profité des fautes de l'ennemi pour battre ses généraux et disperser leurs divisions.

Nous ne pouvons nous prononcer sur le plus ou le moins de créance que méritent ces divers chefs d'accusation; et puisque ce procès n'a pas été jugé, la modération et la justice exigent de suspendre toute opinion sur les fautes et la conduite de Gomez.

## CHAPITRE IX.

S. A. R. l'infant Don Sébastien prend le commandement de l'armée. — Préparatifs de l'ennemi. — Colonne mobile. — Prise d'Amezagaña par les Christinos. — Position critique de Saarsfield. — Bataille d'Oriamendi. — Espartero abandonne Durango. — Trois jours de combats dans la Ulzama. — Départ de l'expédition royale. — Uranga chargé du commandement de la Navarre et des provinces basques. — Observations sur la marche de l'expédition du roi. — Prise d'Hernani et d'Irun par les Christinos. — Prise de Lérin. — Espartero sort de St-Sébastien et marche sur Pampelune. — Bataille de Huesca. — Bataille de Barbastro. — Passage de la Cinca par l'expédition royale. — Entrée du roi en Catalogne. — Combat de Guisona. — Passage de l'Ebre, effectué par l'expédition royale. — Sa jonction avec Cabrera. — Tentative sur Valence. — Combat de Chiva. — Le roi cantonne son armée aux environs de Cantavieja.

Eguia et Villaréal s'accusaient réciproquement des désastres éprouvés devant Bilbao. Fatigué de leurs éternelles récriminations, Charles V mit à la tête de l'armée S. A. R. l'infant D. Sébas-

tien, lui donnant pour aides-de-camp les généraux Pablo Sanz, Villaréal et le comte de la Madeire; et Moreno pour chef d'état-major.

Le 30 décembre le prince généralissime fit part aux troupes de sa nomination (1), et porta son quartier général à Zornoza. Peu après Erro ayant reçu sa démission, le roi composa le ministère ainsi qu'il suit : le général Cabañas à la guerre, l'évêque de Léon à la justice, D. Pédro d'Alcantara Diaz de Labandero aux finances, et Wenceslao de Castro à la secrétairerie d'Etat.

La pénurie des subsistances et plus encore la mésintelligence qui régnait entre Evans et Espartero, leur ayant fait manquer plusieurs fois l'occasion favorable de prendre l'offensive, les mois de janvier et février 1837 se passèrent en simples préparatifs de leur part pour envahir le Guipuzcoa. Le gouvernement de la reine, pour mettre un terme aux rivalités et aux indécisions des généraux, dépêcha à l'armée du nord, en qualité de commissaires, plusieurs membres des Cortès.

S. A. R. l'infant se décida à se mettre en per-

(1) Pièces justificatives, n° VII.

sonne à la tête d'une colonne mobile composée de troupes d'élite, pour être prêt à courir partout où le danger paraîtrait imminent. Ce prince, laissant le général Goñi à la garde des lignes de Bilbao, prit le chemin de Tolosa, et de là se rendit en Navarre pour observer Saarsfield qui concentrait à Pampelune toutes les forces qu'il avait dans cette province.

Après bien des débats, les généraux ennemis avaient enfin résolu de nous attaquer le 10 mars. Evans devait emporter les lignes d'Hernani avec les quatorze mille hommes réunis à St-Sébastien, et Espartero devait aussi se porter rapidement sur Tolosa, pendant que Saarsfield, sortant de Pampelune à la tête de sept mille hommes, chercherait à pénétrer dans le Guipuzcoa par Lecumberri.

Au jour fixé Evans enlevait effectivement la position d'Amezagaña, vaillamment défendue par nos soldats. Non contents de ce premier succès, les Anglo-Christinos voulurent s'emparer d'Astigarraga pour couper nos communications entre Irun et Hernani. Déjà les soldats d'Evans commençaient à s'établir dans ce village, lorsque, chargés à l'improviste par les vo-

lontaires du deuxième bataillon de Guipuzcoa, ils tournèrent le dos et se replièrent sur le gros de leur armée. Pendant cette journée, moins favorable aux Anglo-Christinos qu'ils ne l'avaient d'abord espéré, le canon gronda sur toute la ligne et le feu ne cessa qu'à la nuit. Simultanément à l'attaque d'Evans, et pour nous affaiblir en nous obligeant à diviser nos forces, l'amiral anglais lord John Hay se présentait devant Fontarabie, et tout le jour il bombarda les remparts de cette ville.

Le 11 mars, Saarsfield, sorti de Pampelune, culbutait un de nos bataillons et le menait battant jusqu'à Irurzun, où il fut arrêté court par le fort des Deux-Hermanas, que nous avions construit sur la route de Lecumberri à Tolosa. S'étant décidé à tourner le lendemain cette position par le col de Madoz, il alla camper avec sa division au village d'Echavarri. Mais l'infant qui venait d'être informé du mouvement de l'ennemi, renonçant aussitôt à une attaque projetée contre Larraga, se porta rapidement par une marche de nuit à la rencontre du général christino. Son approche et un temps affreux déterminèrent Saarsfield à se replier sur Pampelune : il était

déjà en pleine retraite, lorsque le 12 au matin nos troupes parurent en vue d'Irurzun, et nos tirailleurs purent à peine échanger quelques coups de fusil avec son arrière-garde. Si ce n'avait été les chemins défoncés, qui nous retardèrent de quelques heures, les Christinos auraient été atteints et écrasés au milieu des défilés dans lesquels ils s'étaient aventurés fort imprudemment.

Le 15, Evans renouvelait son attaque contre les lignes d'Hernani, et nous enlevait la position d'Oriamendi. Dans cette occasion, comme en tant d'autres, la valeur dut céder au nombre. L'Anglais, voulant profiter de ce premier succès, vint le lendemain insulter Hernani, et déjà il se tenait sûr de la prise de cette ville comme de la victoire, lorsque l'apparition soudaine de l'infant à la tête de sa colonne d'élite changea la face des affaires. Ce prince, averti de l'occupation d'Oriamendi par les Christinos, avait fait la plus grande diligence pour se porter au secours de la ligne d'Hernani. Il s'était fait précéder du général Pablo Sanz qui venait en son nom exhorter les soldats à tenir bon, leur annonçant la prochaine arrivée de renforts considérables. Le

prince, s'étant aperçu que tous les efforts de l'ennemi se portaient sur le centre de notre ligne, défendu avec intrépidité par le général Sanz, prit les Anglo-Christinos à revers par un mouvement de flanc, tandis que Villaréal, selon l'ordre qu'il en avait reçu, les chargeait de front. Cette belle manœuvre fut couronnée d'un plein succès : les ennemis, enfoncés et culbutés, prirent la fuite dans la direction d'Oriamendi. Là, Evans, quoique protégé par une artillerie formidable, s'efforça vainement de rallier ses troupes pour les ramener au combat : il dut céder à l'élan victorieux de notre armée, et se vit contraint de rentrer avec la sienne battue et démoralisée dans St-Sébastien, après avoir perdu près de trois mille hommes. La bataille d'Oriamendi mérite d'être citée comme un des faits d'armes les plus brillants de cette guerre : elle prévint la prise d'Hernani, qui eût infailliblement entraîné la perte du Guipuzcoa; car Espartero, posté à Durango, n'attendait que la nouvelle des manœuvres d'Evans pour se porter sur Tolosa. En souvenir de cette éclatante victoire, Charles V accorda une médaille de distinction, dont furent décorés tous ceux qui

avaient pris part à la gloire de cette journée.

Après ce triomphe, l'infant fit volte-face avec sa colonne d'élite pour marcher contre Espartero ; mais ce général jugea prudent d'éviter le choc, décampa avec précipitation d'Elorrio et de Durango, et courut se réfugier sous le canon de Bilbao. Les généraux Guergué, Goñi et Urbistondo purent néanmoins se jeter sur l'arrière-garde ennemie, qu'ils culbutèrent au village de Zornoza.

Cependant la colonne de Saarsfield, alors sous les ordres d'Irribaren, ignorant encore la défaite d'Evans devant St-Sébastien, s'était engagée dans la vallée d'Ulzama, pour se frayer un passage jusqu'à Tolosa. Les habiles manœuvres de Zaratiegui déjouèrent la tentative d'Irribaren, et ce dernier fut obligé de rentrer honteusement dans Pampelune, après trois jours consécutifs de combats dans lesquels les nôtres eurent constamment l'avantage.

C'est ainsi que les Christinos virent échouer leur plan de campagne, malgré la grande supériorité numérique de leurs troupes et de leur artillerie : ils durent rendre forcément hommage à l'héroïsme et au dévouement des soldats royalistes.

C'est vers cette époque qu'un décret royal, signé le 8 avril, venait d'annuler l'emprunt conclu précédemment à Londres entre l'évêque de Léon et le ministre Erro d'une part, et le banquier Ouvrard de l'autre. Un second décret, promulgué le même jour, créa un capital nominal de vingt millions de piastres en bons sur le trésor royal (1).

Les Christinos, malgré leurs derniers revers, n'avaient point abandonné leurs projets sur Hernani. Evans ne cessait d'appeler Espartero à son secours. Ce dernier, cédant enfin à ses vives instances, commença dès le 25 avril à lui envoyer des renforts, et se rendit enfin lui-même à Saint-Sébastien le 10 mai avec le reste de son armée. La jonction des deux corps de troupes porta à trente mille hommes l'effectif des forces combinées de l'ennemi.

L'infant, voyant qu'il ne pouvait songer à se mesurer avec une armée aussi nombreuse, laissa Guibelalde dans les lignes d'Hernani, et gagna à marches forcées Estella où se trouvait alors Charles V en personne. A son arrivée, le roi réunit un conseil de guerre : il y fut décidé qu'on

(1) Pièces justificatives, n° VIII.

lancerait immédiatement un corps d'armée dans l'intérieur du royaume. Charles V voulut partager tous les périls de cette expédition, qui offrait d'autant plus de chances de succès que la ligne de l'Ebre se trouvait alors complétement dégarnie, et la majeure partie des forces christines concentrées dans St-Sébastien. Un corps mobile de seize bataillons et de douze cents chevaux, réuni dans la vallée d'Echaurri, franchit l'Arga le 17 mai à Vidaurreta et prit la route du haut Aragon sous les yeux d'Irribaren, qui, de sa position du Carrascal, vit défiler paisiblement ces troupes sans oser les inquiéter dans leur marche.

Avant le départ de cette expédition, Charles V avait confié au général Uranga, son aide-de-camp, le commandement de la Navarre et des provinces basques, en lui adjoignant Guergué pour le seconder dans ses opérations. Lors du passage de l'Arga, Elio, secrétaire de l'infant, que Moreno accusait de contrarier tous ses plans, fut remplacé dans son emploi par le colonel Antonio Arjona. Cette mesure, prise à l'égard d'un général justement estimé de toute l'armée, excita un vif mécontentement.

On eut lieu de s'étonner de la direction excentrique suivie par l'expédition royale, quand tout semblait indiquer qu'il fallait se porter directement sur Madrid, en culbutant les colonnes isolées qui tenteraient de s'opposer à son passage. Il serait trop long de faire ressortir ici les avantages d'une marche rapide sur la capitale : nous nous bornerons à remarquer que la division d'Irribaren (le seul parmi les généraux ennemis qui pouvait essayer de mettre obstacle à notre marche) aurait été défaite dans les plaines de la Castille avec la même facilité qu'elle le fut plus tard dans les campagnes de l'Aragon. Dans cette hypothèse, et en admettant la dispersion de la colonne d'Irribaren en Castille, le gouvernement de Madrid, sans appui de ce côté et livré à notre merci, se serait vu forcé d'évacuer la capitale et d'en laisser les portes ouvertes à Charles V. Ce prince aurait pu immédiatement grossir son armée des volontaires royalistes, qui de tous côtés seraient accourus sous ses drapeaux. Une bataille décisive entre l'armée royale et celle de Christine eût tranché la question pendante entre la royauté légitime et la souveraineté de fait. Mais un conseil fu-

neste entraina nos soldats vers la Catalogne. Charles V, sur la parole du commandant général de cette province, Blas-Maria Royo, se flattait de trouver une armée toute formée, tandis qu'il ne trouva que des bandes de guérillas indisciplinées et plus propres à piller qu'à faire la guerre.

Revenons aux opérations du Guipuzcoa et de la Navarre. Le 15 mai Espartero occupa la ligne d'Hernani, que Guibelalde avait abandonnée après en avoir fait désarmer les batteries et retirer les canons. Evans, manœuvrant avec un corps considérable sur Irun, s'empara de cette ville le 17, malgré l'héroïque défense des habitants et de la garnison. Un si bel exemple ne fut point imité de Fontarabie, qui capitula lâchement à la première sommation. Du reste, on ne s'explique pas comment Guibelalde, en abandonnant la ligne d'Hernani, n'avait pas simultanément ordonné l'évacuation d'Irun et de Fontarabie. C'était sacrifier leurs garnisons : car ces deux points peu fortifiés, demeurant isolés par la retraite de ce corps d'armée, étaient trop faibles pour se défendre par eux-mêmes, et devaient infailliblement tomber entre les mains de l'ennemi.

Le 28 mai, un habitant de Lérin ouvrit de nuit l'entrée de cette place au brigadier Tarragual. Le commandant fut surpris dans son logement avec une partie de la garnison, le reste se retira dans les forts et ne tint que jusqu'au 30. Nous saisîmes dans Lérin mille prisonniers, quatre-vingts chevaux, dix canons et une quantité considérable de munitions et de vivres. Cette place passait pour la plus forte de la Navarre après Pampelune; elle n'était qu'à une lieue des avant-postes du territoire que nous occupions depuis longtemps; de plus, son accès difficile en rendait la possession précieuse pour l'armée royale, qui pouvait en faire un de ses boulevards. Malgré tant de raisons de garder Lérin, le général Uranga en fit raser l'enceinte: ce fut une grande faute, car l'ennemi ne manqua pas de la relever bientôt à notre préjudice.

A la nouvelle du départ de l'expédition royale, Espartero sortit de ses cantonnements et se dirigea vers Pampelune par la route de Tolosa, laissant la ligne d'Hernani en bon état de défense. Au village d'Andoain il croisa la division de Guibelalde, qui l'attendait de pied ferme pour lui disputer le passage. Le général

christino, voyant sa bonne contenance et combien il aurait de difficultés de ce côté-là, tourna subitement à gauche et continua sa marche par Verastegui et Leiza ; Guibelalde parvint cependant à l'atteindre et à se mesurer avec lui dans une escarmouche où l'ennemi eut le dessous et laissa parmi les morts le général Gurrea. Après avoir traversé toute la partie montagneuse de la Navarre, ainsi que la vallée d'Ulzama, Espartero fit halte à Pampelune le 2 juin: il avait été continuellement harcelé dans sa marche par quelques bataillons sous les ordres de Zaratiegui. Uranga venait de son côté pour le prendre de front; il arriva trop tard et lorsque les Christinos étaient déjà sortis des défilés.

Le 4 juin, Espartero fit occuper Lérin par quatre bataillons chargés spécialement de protéger la reconstruction des ouvrages rasés quelques jours auparavant par nos soldats. Cette place n'eut pas plus tôt été mise en état de défense, qu'il passa l'Ebre avec son armée pour se porter en avant et observer les mouvements de l'expédition royale.

Nous avons laissé Charles V s'acheminant vers le haut Aragon, en côtoyant le territoire de

Pampelune. Le 20 mai le gros de la colonne expéditionnaire traversa la rivière d'Aragon sur le pont de Caseda, d'où le roi adressa une proclamation aux habitants de la Navarre et des provinces basques (1). Le 24, l'avant-garde atteignit Huesca; nos troupes allaient faire halte en cet endroit, lorsqu'Irribaren se présenta tout-à-coup aux portes de la ville avec sa division et engagea le combat : il fut acharné, et de part et d'autre on se disputa le terrain avec une égale opiniâtreté. Déjà le bataillon étranger qui soutenait l'aile gauche de notre ligne commençait à plier, ébranlé par le choc de la cavalerie ennemie, lorsque le colonel Incisa fit sonner la charge, et, se précipitant sur les cavaliers christinos, les força à tourner bride et sauva ainsi le bataillon étranger. Peu après, l'ennemi était culbuté et mis en déroute sur toute la ligne. Diégo Léon, qui commandait sa cavalerie, resta sur le champ de bataille. Nos soldats poursuivirent les Christinos pendant trois heures, et ramassèrent leurs traînards. Irribaren, qui avait reçu plusieurs coups de lance dans la mêlée,

(1) Pièces justificatives, n° IX.

mourut quelques jours après à Sarragosse, des suites de ses blessures. Cette ville fut plongée dans la stupeur par la victoire des royalistes devant Huesca : les débris de la division d'Irribaren rentrèrent dans ses murs dans le plus grand désordre ; mais nous ne tirâmes aucun parti de notre avantage. Au lieu de poursuivre les fuyards la baïonnette dans les reins, sans leur donner le temps de se reconnaître, le général Moreno donna l'ordre aux troupes de rentrer dans Huesca, et laissa échapper de ses mains les restes démoralisés de la colonne d'Irribaren.

Le 27 mai, l'armée royale entrait à Barbastro; elle y séjournait depuis plusieurs jours, lorsque Oraa vint l'y surprendre à la tête d'une colonne formidable. Instruit de la défaite d'Irribaren, ce général s'était porté à marches forcées du bas Aragon sur Mequinenza, où il appela à lui les fuyards de Huesca, dont le colonel Conrad avait pris le commandement. Aussi malheureux que son prédécesseur, Oraa fut vaincu après huit heures d'un combat sanglant, dans lequel la légion étrangère au service de Christine fut écrasée, et où le colonel Conrad perdit la vie (1). L'en-

(1) Quelques jours après la bataille de Barbastro, les

nemi avait seize pièces d'artillerie, qui ne cessèrent de jouer tant que dura l'action. Quant à nous, nous n'en avions pas une seule. Le lendemain de la bataille l'armée royale vint occuper la rive droite de la Cinca, où elle bivouaqua la nuit suivante, pendant que l'on dirigeait nos blessés sur la Catalogne. Des barques furent réunies à Estada et à Estadilla pour le transport des troupes, et le 6 juin le passage de la rivière commençait à s'effectuer lorsque l'ennemi parut pour s'y opposer. Notre cavalerie dut passer la rivière à gué, protégée par le feu du quatrième bataillon de Castille qui resta seul sur la rive droite pour couvrir le passage. Ce bataillon, bientôt enveloppé de toutes parts, se vit réduit à la dure nécessité de mettre bas les armes ou de traverser la rivière à la nage. Sans hésiter, les soldats se jetèrent à l'eau; plusieurs y trouvèrent la mort, et dans le nombre, les deux commandants de ce corps.

débris de la légion étrangère, évalués à 300 hommes, arrivèrent à Pampelune : on en forma un cadre de réserve qu'on envoya à Jaca : plus tard il rentra en France.

Guidée par des détachements catalans qui s'étaient portés en avant pour éclairer sa marche, l'expédition royale continua à s'avancer dans le cœur de la province, et traversa sans obstacle les eaux de la Nogueras et de la Segura. Charles V, qui désirait en venir aux mains avec l'ennemi, profita de l'approche du baron de Meer pour présenter la bataille aux Christinos dans les champs de la Catalogne. La fortune ne lui fut point favorable : le combat s'étant engagé le 12 juin, aux environs de Guisona, les volontaires catalans lâchèrent pied au premier choc et entraînèrent l'armée dans leur fuite. Elle se retira à Solsona, dont les troupes catalanes s'étaient emparées quelques jours auparavant. Le roi put juger alors du véritable état des choses en Catalogne : au lieu de cette armée qu'annonçait le général Royo dans ses rapports, nous vîmes arriver successivement au camp des bandes nombreuses et déguenillées, ayant moins l'air de soldats que de maraudeurs effrénés. Leurs chefs, parmi lesquels se faisait remarquer plus particulièrement le chanoine Tristany, étaient les premiers à donner l'exemple du pillage et de toutes sortes d'excès : on les voyait frapper

de fortes contributions sur leurs concitoyens, moins pour subvenir aux frais de la guerre et aux besoins des troupes, que pour satisfaire leur avarice et leurs passions (1). Le roi ne tarda pas à se convaincre qu'on ne pourrait rien faire avec de pareilles milices, et qu'il serait même imprudent de les amalgamer avec des troupes pliées au joug de la discipline. Le général Royo fut appelé à suivre les mouvements du quartier royal, et Urbistondo reçut le commandement de la Catalogne, avec ordre de remédier aux abus et de donner une nouvelle impulsion aux opérations militaires.

Cependant l'armée était cantonnée dans la partie la plus stérile et la plus pauvre de la Catalogne, et le manque de vivres de jour en jour plus sensible fit prendre au roi la résolution de se porter sur l'Ebre. Le passage de ce fleuve devait être protégé par le corps d'armée de Cabrera; mais, avant d'arriver sur ses bords, il y avait une marche longue et pé-

(1) Ces abus ne cessèrent en Catalogne qu'à l'époque où le comte d'Espagne fut nommé au commandement de cette province.

nible à faire, et il fallait se débarrasser de la colonne du baron de Meer qui observait tous nos mouvements. Pour écarter ce redoutable adversaire, on eut recours à la ruse : Tristany eut ordre de réunir sous lui la presque totalité des forces disponibles de la Catalogne, et de se porter du côté de Barcelonne pour y opérer une fausse attaque. Ce stratagème eut l'effet désiré : l'apparition soudaine des royalistes aux environs de cette ville y répandit l'effroi, et obligea le baron de Meer à quitter la trace du corps expéditionnaire pour s'opposer à Tristany. La colonne royale, alors dégagée, gagna l'Ebre à marches forcées. Le 27 elle arrivait en vue de ce fleuve, et prenait position à la hauteur de Flix et de Mora. Les journées des 28 et 29 juin furent employées au passage des troupes, qui s'effectua assez paisiblement sur des barques préparées à l'avance par Cabrera. Borso di Carminati tenta, à la vérité, d'inquiéter nos bataillons pendant leur traversée; mais il eut affaire aux Aragonais, qui les menèrent si rudement que lui-même dut songer à la retraite et à se replier sur Tarragone.

Les opérations ultérieures de l'armée dans les provinces d'Aragon et de Valence, après sa jonc-

tion avec les troupes de Cabrera, se bornèrent à quelques faits d'armes insignifiants. Une tentative que l'on fit contre les faubourgs de Valence, dans l'espoir qu'un mouvement populaire en faveur de Charles V nous ouvrirait l'entrée de cette ville, n'eut aucun résultat. Le 15 juillet la division navarraise, échelonnée à Chiva, fut inquiétée par la colonne d'Oraa qui lui fit éprouver quelque perte. Faute de munitions, S. A. R. ne put dans cette circonstance faire valoir la supériorité numérique de ses soldats. Par la même raison l'armée réduite à l'inaction resta cantonnée à Cantavieja et dans les environs, gardant la défensive, pendant que Cabrera activait les approvisionnements et hâtait la confection des cartouches et des munitions de guerre.

La Catalogne avait changé de face depuis qu'Urbistondo en avait pris le commandement; l'ennemi, battu en plusieurs rencontres, osait à peine se montrer, et les places de Berga, Ripoll et Gironella tombaient successivement en notre pouvoir.

## CHAPITRE X.

Expédition de Castille, aux ordres de Zaratiegui. — Combat de Cembrana. — Prise de Ségovie. — Zaratiegui occupe le séjour royal de Saint-Ildephonse. — Espartero marche au secours de Madrid. — Rencontre de Villacastin. — Bataille de Billar de Los-Navarros. — Révolte dans l'armée de la reine. — Prise de Peñacerrada. — Pointe de Guergué en Castille. — Combat d'Andoain. — Prise du Borgo d'Osma et de Lerma. — Défaite de Mendez-Vigo. — Le roi aux portes de Madrid. — Entrée d'Espartero dans cette capitale. — Retraite de l'expédition royale. — Cabrera retourne en Aragon. — Prise de Valladolid. — Lorenzo battu à Aranda de Duero. — Les expéditions royale et de Castille opèrent leur jonction dans cette ville. — Prise de Peralta. — Attaque contre Lodosa, et combat d'Ausejo. — Prise du Perdon. — Guergué s'empare de la ligne de Zubiri. — Nouveau plan de campagne adopté par Charles V. — Bataille de Retuerta. — Combat de Huerta del Rey. — Le corps d'armée aux ordres de S. A. R. l'infant Don Sébastien rentre dans les provinces basques. — Position critique du roi. — Son arrivée à Arciniega.

Charles V, pendant son séjour prolongé en Aragon, songeait sérieusement aux moyens de

se frayer le chemin de la capitale. Ce projet ne pouvant réussir qu'autant qu'on parviendrait à occuper Espartero contre des troupes détachées des provinces basques, le général Uranga reçut l'ordre de rassembler tous les corps disponibles de ces provinces pour pénétrer en Castille, à l'effet d'y opérer une diversion en notre faveur. Ce nouveau corps d'armée, composé de dix bataillons et de trois escadrons, devait agir sous les ordres de Zaratiegui, ayant pour second le brigadier Elio. Les ordres qu'avait reçus Uranga n'admettant aucun retard, Zaratiegui mobilisa sur-le-champ huit bataillons et deux cents chevaux. Il en prit le commandement et se dirigea aussitôt sur l'Ebre, tandis que Guergué se rendait en Biscaye pour accélérer le départ de la brigade de Goiri, désignée pour compléter les cadres de cette expédition.

Au moment où Zaratiegui se disposait à passer l'Ebre, le baron Das-Antas vint l'attaquer à Cembrana avec sept bataillons et trois escadrons. Zaratiegui reçut vigoureusement le choc de l'ennemi, prit son infanterie en flanc et la dispersa malgré les charges réitérées des cavaliers christinos, qui parvinrent pourtant à dégager deux

bataillons portugais sur le point de mettre bas les armes. Le lendemain de cette affaire (21 juillet), Zaratiegui effectua son passage au gué de Hircio et s'avança, sans être inquiété, dans l'intérieur de la Castille. Le 25, il fut rejoint à Bellorado par la brigade Goiri.

Immédiatement après le départ de cette nouvelle colonne expéditionnaire, Uranga alla mettre le siége devant Peñacerrada, pour attirer de ce côté l'attention de la division ennemie commandée par Escalera et l'éloigner du théâtre des opérations de Zaratiegui. Ce dernier, accélérant sa marche, ne tarda pas à se présenter sous les murs de Ségovie, dont la garnison comptait à peine 500 hommes. Il fit aussitôt investir la ville par ses troupes, et ordonna l'assaut sur plusieurs points à la fois. Les Biscayens appliquèrent leurs échelles contre la muraille de la courtine adjacente à la porte de Valence, escaladèrent l'escarpe en un clin d'œil et pénétrèrent les premiers dans le corps de la place. La garnison, hors d'état de se défendre dans les rues, se retira dans l'Alcazar. La ville fut livrée à la fureur du soldat, et le pillage dura malheureusement autant que l'occupation de nos troupes. Cette conduite fut

d'autant plus fatale, que les habitants de Ségovie étaient affectionnés à la cause du roi et n'avaient point pris part à la défense de la place. Pendant l'expédition de Castille les soldats navarrais et basques se livrèrent malheureusement au pillage, poussés par cet esprit d'animosité qui leur fit trop souvent traiter cette province en pays ennemi. Ces désordres firent grand tort à notre cause, en ranimant la haine des populations et en relâchant la discipline. Plus tard ce corps d'armée éprouva une dissolution presque complète ; car on vit partir de ses rangs une foule de maraudeurs qui, ne se souciant plus de commettre leur butin aux hasards de la guerre, couraient le mettre en sûreté dans leurs montagnes.

Les débris de la garnison renfermés dans l'Alcazar demandèrent à capituler : on leur permit de se retirer à Madrid, et nos soldats prirent possession de cet établissement qui servait de collége militaire à l'Espagne. On y trouva deux canons, un obusier, six cents fusils et un grand nombre d'effets en magasin. En occupant la ville on avait mis la main sur trois cent cinquante livres d'argent provenant de la dépouille des églises, et déposées par les Christinos dans

l'hôtel-de-ville de Ségovie. Zaratiegui ne jugea pas à propos de restituer cet argent au sanctuaire, dans l'idée qu'il pourrait devenir de nouveau la proie de l'ennemi : il donna l'ordre de le transporter dans les provinces basques.

Mendez-Vigo accourait au secours de Ségovie pour en délivrer la garnison (7 août); mais ayant appris dans sa route la reddition de l'Alcazar, il changea de direction et, tournant brusquement vers Madrid, vint camper avec sa division au village de Las-Rosas qui n'est qu'à deux lieues et demie de cette capitale. Le 8 août Zaratiegui marcha à la rencontre de Mendez-Vigo; dans ce trajet il s'arrêta à St-Ildephonse, où il incorpora dans sa division une partie de la garnison de cette résidence royale. Le 11, il y eut à Torrelodones un engagement insignifiant entre les troupes royales et le général christino.

La présence de Zaratiegui devant Madrid eut d'abord pour résultat d'y attirer Espartero. Le gouvernement révolutionnaire, dans sa frayeur, dépêchait courrier sur courrier à Espartero, pour le presser de secourir la capitale et de sauver la jeune reine. Ce général s'avançait effectivement en toute hâte et faisait le 12 août son

entrée dans les murs de Madrid, à la tête de treize mille hommes. Son arrivée donna aux modérés les moyens d'exécuter un projet depuis longtemps arrêté, celui de renverser le ministère Mendizabal, imposé à Marie-Christine par les menaces du sergent Garcia.

Le jour même de l'arrivée d'Espartero, Zaratiegui commença son mouvement de retraite sur Guadarrama, et en passant à Villacastin il enleva un détachement de cent vingt hommes et de quatre-vingts chevaux qui venaient de Valladolid. Espartero sortant de Madrid suivit ensuite, comme on l'avait prévu, les traces du général royaliste; mais désespérant bientôt de l'atteindre, il fit halte à Ségovie, évacuée depuis peu par notre arrière-garde. Il détacha, le 21, Mendez-Vigo avec cinq mille hommes contre l'expédition de Castille, et se rapprocha de Madrid pour s'opposer au corps d'armée du roi, qui avait profité de son éloignement pour s'ébranler de ses cantonnements de Cantavieja. Réunie aux troupes de Cabrera, l'expédition royale en venait aux mains avec Buerens entre Herrera et Billar de Los-Navarros, le même jour où Espartero abandonnait Ségovie. Cette journée

fut glorieuse pour nos armes : les Christinos, culbutés et enfoncés sur tous les points, laissèrent en notre pouvoir leurs munitions, leurs bagages, leurs canons et trois mille cinq cents prisonniers qui furent dirigés sur Cantavieja. Buerens s'échappa avec peine du champ de bataille ; il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval, et atteignit Cariñena avec un petit nombre de fuyards. Au milieu de ses trophées, l'armée eut à déplorer plus d'une perte sensible. Le brigadier Quilez fut traîtreusement assassiné par un soldat ennemi qui venait de se rendre prisonnier, et le brave Lucus, surnommé Maniolin, tomba atteint mortellement au moment même où, par une charge décisive et meurtrière, il faisait pencher la victoire en notre faveur. Elle nous demeura par les habiles dispositions de Moreno, qui reçut en récompense le grade de capitaine-général d'armée. Après cet avantage nos troupes marchèrent sur Madrid, dont le chemin était pour lors devenu libre.

Mais, avant de continuer le récit de nos opérations dans l'intérieur de la Péninsule, jetons un coup d'œil sur les événements qui se passaient dans les provinces basques.

Les sociétés secrètes, redoutant l'approche de Charles V, ne sachant par quel moyen réveiller l'énergie populaire, mais brûlant de venger leurs défaites dans le sang, dévouèrent à la mort et aux poignards les généraux de Christine, en leur attribuant les revers et les accusant de trahison. C'est ainsi qu'à Miranda, à Vittoria et à Pampelune on vit successivement égorger les généraux Ceballos Escalera, Saarsfield et Mendivil par leurs propres soldats, de même qu'une foule d'autres officiers supérieurs et d'employés civils.

Mettant à profit ces scènes de désordre, Uranga élevait ses batteries en face de Peñacerrada (25 août), et commençait à bombarder cette ville. La garnison ayant démonté nos pièces et brisé nos affûts, on était sur le point de lever le siége, lorsque Guergué vint s'y opposer de toutes ses forces. Il mit en réquisition tous les charpentiers des environs, et le 27 deux pièces furent remises en batterie et eurent bientôt ouvert une large brèche dans le rempart du nord. Déjà le curé de Dallo animait ses soldats pour monter à l'assaut, lorsque la garnison, composée du régiment provincial de Séville, arborant le drapeau blanc, demanda à capituler et remit la

ville en notre pouvoir. L'occupation de Peñacerrada nous donnant le moyen d'interrompre les communications de l'ennemi entre Vittoria et Logroño, Uranga se hâta d'y mettre une forte garnison, et ordonna en même temps de flanquer l'enceinte de la place par un saillant extérieur.

Guergué envahit ensuite la Rioja alavaise : à cette occasion il tenta vainement un coup de main sur un couvent fortifié, situé en dehors de la Bastide. Les urbains, qui s'étaient retranchés derrière les murs crénelés du monastère, ne voulurent point se rendre; et l'on ne put les y forcer, le tir de nos pièces étant trop faible pour ouvrir une brèche.

Peu de jours après, Guergué traversa l'Ebre au gué de Tronconegro, pénétra dans Fuenmayor, désarma les urbains, et intercepta à son passage le courrier de Logroño. Un bataillon ennemi, ignorant l'apparition de Guergué en Castille, se présenta devant Fuenmayor et fut mis en pleine déroute par nos soldats. Mais dans ce moment une colonne de Christinos, débouchant de Ceniseros, accourut au bruit de la fusillade, recueillit les fuyards et obligea Guergué à repasser l'Ebre; ce qu'il fit en bon ordre, emmenant avec lui

deux cents prisonniers et tout le bétail qu'il avait enlevé dans cette partie de la Castille.

La plupart des auxiliaires anglais qui avaient échappé au feu meurtrier de nos soldats, étant partis pour l'Angleterre avec leur général Evans, le gouvernement de la reine avait investi Léopold O'Donnell du commandement des troupes campées dans les lignes de St-Sébastien. Ce nouveau général, impatient d'établir sa réputation militaire, sortit le 8 d'Hernani et se porta brusquement sur Urnieta qu'il enleva sans coup férir, puis il fit incendier ce village. Le même jour il s'empara d'Andoain, qu'il se mit en devoir de fortifier. Ces hostilités inattendues répandirent la consternation parmi les habitants de Tolosa, qui prirent la fuite vers les montagnes. Cependant les troupes du Guipuzcoa se concentrèrent à Villabona, en attendant de nouveaux renforts qui ne tardèrent pas d'arriver ; car le général Uranga, à la nouvelle des désastres d'Urnieta et d'Andoain, accourait de la Navarre avec son chef d'état-major Guergué et deux bataillons. Il employa la nuit du 13 à faire ses préparatifs pour le combat qu'il avait résolu de livrer le lendemain, et à établir ses troupes dans les divers

postes qu'elles devaient occuper. Le jour étant venu, il fut obligé de différer l'attaque pour attendre la division du Guipuzcoa, dont la marche avait été retardée par le mauvais état des chemins. Seulement vers les dix heures du matin le camp ennemi fut investi, et en moins de quelques minutes nos soldats enlevèrent à la baïonnette les retranchements ainsi que le village d'Andoain : on égorgea sans pitié tout ce qui fit résistance. La déroute des Christinos s'étant étendue sur toute la ligne de bataille, leur défaite fut complète, et les nôtres les poursuivirent l'épée dans les reinsjusqu'aux portes d'Hernani. Les prisonniers envoyés sur les derrières de l'armée furent en grande partie massacrés par les habitants d'Urnieta, que le pillage et l'incendie de leurs maisons avaient rendus furieux; ils assommaient à coups de hache et de fourche tous les prisonniers qui tombaient sous leurs mains. Cent cinquante hommes seulement, criblés de blessures, furent soustraits à grand'peine à la vengeance des habitants, et conduits à Tolosa. Plus de mille cadavres gisaient étendus sur le champ de bataille. Dans cette occasion comme dans tant d'autres, on remarqua le courage, le sang-froid et

l'habileté du brigadier Vargas, chef d'état-major de la division du Guipuzcoa.

Après cette victoire meurtrière, les royalistes fortifièrent Andoain, couronnèrent les hauteurs environnantes de redoutes et les lièrent entre elles par des épaulements en terre, de manière à mettre la nouvelle ligne sur un pied respectable.

A l'aide de ces travaux exécutés sous la direction du colonel prussien Strauss, le Guipuzcoa demeura entièrement à l'abri des coups de main et des incursions de la garnison de St-Sébastien.

Le succès de notre second corps expéditionnaire était immense par ses résultats : les volontaires se recrutaient avec facilité dans la province de Burgos, et on en formait huit bataillons. Un grand convoi de munitions, envoyé par Uranga, mettait Zaratiegui à même de pousser avec vigueur ses opérations. Le 5 septembre Borgo d'Osma se rendit par capitulation, et le 12 Zaratiegui entra à Lerma. Mendez-Vigo quitta la ville à son approche, et se retira avec sa colonne mobile vers Aranda de Duero. Zaratiegui le suivit de près, et vint le provoquer au combat; il accepta le défi, mais la fortune lui fut contraire; sa colonne ne put tenir contre

l'impétuosité de nos troupes. Complétement battue, elle aurait dû être anéantie, si on ne l'avait laissée se disperser dans la Sierra. C'est là que Mendez-Vigo parvint à la rallier, mais seulement en partie, car un bon nombre de soldats profitèrent de l'occasion pour passer dans nos rangs et gagner leurs foyers.

Charles V, après la victoire de Billar de Los-Navarros, avait pris la route de Madrid par Fuenbuena, Laguezuela, Calamocha et Alva. L'armée expéditionnaire traversa rapidement Frias et la province de Cuenca. Enfin, le 12 septembre, elle fit halte à Arganda où l'attendait Cabrera venu par un autre chemin à la tête de sept mille fantassins et huit cents chevaux. Ce général s'étant avancé en vue de la capitale, deux escadrons de la garde vinrent reconnaître ses avant-postes; les cavaliers aragonais les chargèrent et leur donnèrent la chasse jusqu'aux portes de Madrid, où ils enlevèrent un colonel et quelques cavaliers.

Le 11, Espartero, que nous avions laissé derrière nous, rentrait à Madrid avec une armée délabrée par suite des fatigues et de la désertion, et comptant à peine quatre mille hommes vali-

des ; le reste suivait à la débandade dans les campagnes, de sorte que cette colonne ne présentait dans un espace de huit lieues qu'une longue file de maraudeurs et de traînards. On pouvait tomber dessus, et l'on n'aurait eu que la peine de les détruire ; mais, soit par apathie, soit par l'influence de quelques traîtres, on les laissa tranquillement gagner la capitale, où en peu de jours ils purent se refaire de leurs fatigues.

Cependant toute l'armée royale était réunie devant Madrid, à l'exception du corps de Zaratiegui manœuvrant du côté de Valladolid. En concentrant la majeure partie de ses troupes sous les murs de la capitale, l'intention de Charles V n'était point, comme on pourrait le croire, d'y entrer de force, mais il prenait cette attitude menaçante pour intimider les habitants et les décider à se jeter dans ses bras. On lui avait persuadé, et c'était un piége tendu à sa bonté, qu'il lui suffirait de se montrer pour qu'un mouvement populaire lui ouvrît les portes de la ville. Dans cet espoir qui flattait son cœur, s'abstenant de toute hostilité, il attendait l'événement. Plusieurs jours s'étant passés de la sorte,

et aucune démonstration favorable n'ayant eu lieu de la part de ceux de Madrid, il fallait ou donner l'assaut ou songer à la retraite. A cette occasion, il s'éleva une diversion d'opinions qui fit naître le trouble dans les esprits et démoralisa pour ainsi dire l'armée. Il fallait, disaient les uns, donner l'assaut sans hésiter, d'autres pensaient qu'il était plus pressant de songer à la retraite. Ceux qui étaient pour l'assaut, sans considérer qu'il était trop tard, que le temps opportun (celui où l'on marcha sur la Catalogne au lieu de passer l'Ebre et de pénétrer dans le cœur de l'Espagne) était passé, soutenaient que, Charles V dans ses manifestes ayant annoncé qu'il allait soumettre sa capitale, sa dignité autant que l'honneur de ses armes lui prescrivaient, à moins d'obstacles insurmontables, de ne point se désister d'une entreprise dont il avait pris l'engagement à la face de l'Europe. Madrid n'était, selon eux, ni fortifié ni pourvu d'artillerie ; et bien qu'on eût commis la faute d'y laisser pénétrer Espartero avec sa division, qu'était-ce, disaient-ils, qu'un corps de quinze mille hommes pour défendre une ville ouverte ?

Le parti de la retraite était soutenu par les hommes les plus prépondérants de l'armée de Charles V, et nous devons convenir que les raisons qu'ils opposaient contre l'entrée de vive force à Madrid étaient dictées par une sage prudence, de laquelle dépendait le salut de l'armée et de nos provinces. En effet, selon eux, un échec devant Madrid, à 150 lieues de nos forteresses, sans appui et sans pouvoir compter sur aucun secours, eût entraîné la ruine entière de notre cause. Aussi, c'est ce qui décida le conseil du roi en faveur de la retraite. Charles V s'était lui-même rangé à cet avis, parce qu'il s'était promis d'entrer dans la capitale de ses états sans effusion de sang, et qu'il lui répugnait de devoir à la force un triomphe dont il ne voulait être redevable qu'à l'amour de ses sujets. Certes, il avait tout lieu d'être satisfait des témoignages d'affection qu'il avait recueillis sur sa route : partout les populations des campagnes, avides de le voir, se précipitaient à sa rencontre et faisaient éclater leurs transports; les femmes, les enfants élevaient vers le ciel leurs vœux pour le triomphe de sa cause ; les jeunes gens se présentaient en foule pour s'enrôler

sous ses drapeaux, mais malheureusement on n'avait point d'armes à leur donner et le trésor royal se trouvait épuisé. Dans cette circonstance de la marche de Charles V sur Madrid, ses ennemis auraient dû se convaincre que les sympathies de la nation espagnole étaient plutôt pour le roi légitime que pour le gouvernement usurpateur; mais que sert-il de voir à ceux qui manquent de bonne foi? la vérité les irrite, au lieu de les éclairer.

La retraite commença le 15 septembre; le 17 l'armée s'arrêta devant Guadalaxara, où l'on était en mesure de défense. Averti de l'arrivée d'Espartero à Alcala, le commandant fit retirer la garnison dans les forts et nous abandonna la ville, que nous dûmes évacuer le lendemain à l'approche d'Espartero s'avançant au secours des assiégés. L'armée marcha sur Alcala où nos chefs pensaient ne plus retrouver les Christinos, mais Espartero avait eu soin de laisser une division à la garde du pont de la ville : il fallut donc rebrousser chemin, et le roi ordonna de prendre la direction d'Aranquèje. Espartero suivit ce mouvement avec sa cavalerie; et quand son artillerie légère, dont il s'était fait précéder, fut

à portée de notre arrière-garde; il chargea la division de Cabrera : les Aragonais, surpris de cette brusque attaque, plièrent un moment; mais l'ordre se rétablit bientôt parmi eux, et ils soutinrent le choc de l'ennemi, de manière à permettre au gros de l'armée de gagner Aranquèje où elle fit halte.

Le 19, Charles V congédia Cabrera qui reprit avec son corps la route de l'Aragon ; quant au roi, il résolut d'aller chercher la division de Zaratiegui. Ce général, après avoir défait la colonne de Mendez-Vigo à Aranda de Duero, comme nous l'avons dit, avait pris la direction de Valladolid où il était entré le 18 sans éprouver de résistance. A son approche, la garnison ennemie s'était retirée dans le fort de San-Benito; ensuite on convint de part et d'autre de s'abstenir de toute hostilité. Pendant cette suspension d'armes, le baron de Carondelet, qui commandait pour la reine en Castille, ne perdait point son temps : par son ordre se rassemblaient à Burgos toutes les garnisons des places environnantes, dont il forma une colonne mobile avec laquelle il se promettait de chasser Zaratiegui de Valladolid. En effet, Carondelet parut

le 21 devant cette ville. Le général royaliste quitta précipitamment Valladolid pour se porter à la rencontre du roi, laissant à son chef d'état-major Elio le soin hasardeux de soutenir avec peu de monde une retraite difficile, qu'il opéra en habile général, sans autre perte que celle de quatre cents hommes, morts dans divers combats ou restés en arrière. Plus tard, Zaratiegui prit la route d'Aranda de Duero; et comme il allait entrer dans cette ville, il se trouva face à face avec la colonne de Lorenzo, qu'Espartero avait détachée pour aller occuper le pont de Duero, à l'effet de couper la retraite au roi et d'empêcher sa jonction avec l'expédition de Castille. L'ennemi ayant voulu disputer le passage du pont à Zaratiegui, un combat meurtrier eut lieu, et les nôtres finirent par rester maîtres du terrain. Lorenzo, battu, fut poursuivi l'espace d'une lieue et demie. En revenant sur ses pas, Zaratiegui rencontra S. A. R. l'infant Don Sébastien qui arrivait à Aranda avec l'avant-garde de l'armée commandée par le roi en personne. Bientôt après l'armée déboucha en masse, et la jonction de toutes les forces expéditionnaires se fit dans la journée. Dix minutes plus

tard Zaratiegui trouvait le pont de Duero occupé par Lorenzo, et la jonction devenait impossible.

En Navarre et dans les provinces basques, Uranga et Guergué agissaient de concert et avec zèle pour la cause du roi. Ils obtinrent des résultats importants, dus principalement à l'accord parfait qui régna toujours entre eux ainsi qu'à un dévouement dépouillé de tout intérêt personnel. Nous allons donner un aperçu rapide de leurs opérations.

Uranga, profitant de la faiblesse de l'ennemi qu'il avait en tête, alla l'insulter plusieurs fois dans ses lignes de l'Ebre et de l'Arga. Par son ordre, le brigadier Tarragual traversa la ligne de Zubiri et parcourut les vallées de Roncal et de l'Ahescoa, dont il désarma les habitants. En même temps et par son ordre encore, Guergué mettait le siége devant Peralta, qui capitula le 29 septembre et reçut garnison. Cette ville ne nous resta pas longtemps : Ulibarri vint l'attaquer le 15 octobre; le commandant Thomas Plaza, chargé de la défense de ce point, préféra une capitulation honteuse à une résistance honorable. Il mit bas les armes, à condition de pouvoir se retirer à Estella avec sa garnison. Chemin faisant,

le régiment de Sarragosse, chargé d'escorter nos soldats, tourna ses armes contre eux, au mépris de la capitulation et par une violation inouïe des lois de la guerre. Ceux qui purent échapper à cette boucherie gagnèrent les champs, pour se soustraire à la rage de leurs assassins.

Lodosa sur l'Ebre avait un pont qui assurait aux Christinos la libre communication entre la Navarre et la Castille : Uranga entreprit de les en déloger ; l'affaire manqua, parce que son artillerie déjà en mauvais état fut bientôt hors de service. Du reste, les troupes se comportèrent valeureusement, et Guergué fit bravement son devoir; car Ulibarri et Martin Barea étant accourus au secours du pont et de la ville de Lodosa, il les avait chargés vigoureusement et refoulés dans Ausejo.

Bientôt après, Guergué, pénétrant dans la vallée d'Echaurri, vint menacer le fort du Perdon. La garnison, cédant à la peur, se retira à Puente la Reyna, laissant en notre pouvoir l'ermitage crénelé, sur le faîte duquel l'ennemi avait établi un télégraphe pour transmettre les nouvelles de Puente à Pampelune.

Guergué, intéressé à forcer la ligne de Zubiri

tandis qu'elle était dégarnie de troupes, se porta d'abord contre Larrasoaña qu'il prit malgré les efforts de Léon Iriarte pour dégager ce village; puis il attaqua successivement tous les points retranchés de la ligne, qui tombèrent l'un après l'autre en notre pouvoir, y compris la redoute d'Iñigo. Cette redoute étant le point central de la ligne de Zubiri, Guergué y mit garnison; et, comme sa position sur un lieu élevé en rendait la défense facile, il fit couvrir de retranchements ses abords.

Charles V, ne renonçant point à ses projets sur la capitale, avait résolu de ne pas rentrer dans les provinces. C'était dans la Castille qu'il voulait s'établir, pour en faire le centre de ses opérations ; en conséquence il donna une nouvelle organisation à son armée, qu'il partagea en deux corps : le premier, dont il retint le commandement en prenant pour second Moreno, était composé de bataillons castillans; le deuxième, formé en grande partie de l'infanterie basque et navarraise, fut mis sous les ordres de S. A. R. l'infant Don Sébastien, auquel on adjoignit Zaratiegui en qualité de chef d'état-major.

Ces deux corps d'opérations se trouvaient le 4 octobre à Santo-Domingo de Silos, et en même temps Espartero venait de rassembler toutes ses troupes à Cobarrubias et à Retuerta. Quoique bien inférieure à l'ennemi qu'elle avait en présence, l'armée royale sortit le 5 octobre de ses retranchements pour aller attaquer Espartero dans les siens; la fortune nous trahit : après un combat opiniâtre, il fallut se replier et rentrer dans les positions qu'on occupait la veille. Le brave comte de la Madeira fut grièvement blessé dans cette journée.

Bientôt après nous éprouvâmes un nouvel échec qui ne fut pas l'effet des caprices de la fortune, mais l'œuvre de l'impéritie, pour ne pas dire de la perfidie. A Huerta del Rey était stationné, avec huit cents chevaux, le brigadier Fernando Cabañas, commandant de la cavalerie. Il lui avait été enjoint, dans le cas où l'ennemi ferait mine de vouloir l'attaquer, de se retirer sur Ontoria del Pinar. Au lieu de se conformer à des instructions aussi précises, il attendit les Christinos, et, à leur approche, il rangea sa cavalerie en bataille sur un terrain resserré, n'offrant pour toute issue et pour toute retraite

qu'un étroit défilé d'une demi-lieue de longueur. Le général ennemi voit la faute, et fait ses dispositions : en conséquence il déploie ses escadrons à l'entrée du défilé, charge et culbute la cavalerie de Cabañas ; et comme celle-ci ne pouvait se retirer que lentement au milieu du désordre, vu la difficulté des lieux, il sabre à son aise nos cavaliers. Tous auraient péri, si le brigadier Iturbe n'eût envoyé à leur secours. A sa voix, quatre compagnies d'infanterie s'élancent au pas de charge sur les hauteurs qui couronnaient les gorges du défilé; embusquées derrière les rochers, elles dirigent un feu meurtrier sur les escadrons ennemis, et les forcent à tourner bride pour regagner la plaine. Pendant cette action ou plutôt ce carnage, l'armée royale s'ébranlait en toute sécurité vers Huerta del Rey, croyant que Cabañas lui avait frayé la route et couvrait sa marche. A peu de distance du village, le général Pablo Sanz, qui commandait l'avant-garde, rencontre des fuyards et apprend d'eux que les Christinos sont maîtres du défilé et viennent de tailler en pièces notre cavalerie. Il tourne bride aussitôt, et mettant son cheval au galop, il court au roi pour lui faire rebrousser

chemin : l'armée et le souverain lui durent d'échapper à un danger d'autant plus grand qu'on s'y attendait moins. Loyal et infortuné Pablo Sanz! son zèle, son dévouement ne se démentirent jamais, pas même à ce moment suprême où l'infâme Maroto lui arracha la vie et priva le roi des services de ce brave et fidèle serviteur.

Plus tard, le brigadier Cabañas fut mis en jugement : alors on soupçonnait déjà qu'il avait eu l'intention de livrer à l'ennemi notre cavalerie. La conduite de cet officier, que nous verrons plus tard trahir son roi de concert avec Maroto, a prouvé que ce soupçon n'était pas dénué de fondement.

Le 16 octobre, les deux corps de l'armée royale se séparèrent; le premier se porta sur Pinal : il devait être suivi du second. Mais aussitôt que les soldats navarrais et basques, qui composaient ce dernier corps, eurent connaissance du projet que l'on avait de continuer la guerre en Castille, ils commencèrent à déserter pour retourner dans leur pays. S. A. R. l'infant voulant arrêter cette funeste désertion, qui pouvait entraîner la dissolution de son corps d'armée, prit le parti de se jeter dans la Rioja, et après

un court séjour dans cette province il traversa l'Ebre pour rentrer dans les provinces basques, sans qu'il lui fût possible de donner connaissance à Charles V de ce mouvement qui compromettait le salut du premier corps et exposait aux plus grands dangers son auguste personne. Le roi, dès-lors isolé avec ses cinq mille hommes au milieu de la Castille, débordé par l'armée ennemie, n'ayant plus d'autre ressource que de gagner promptement les provinces basques, mais obligé pour y arriver de revenir sur ses pas et de passer l'Ebre, eut recours dans cette extrémité au zèle et à la bravoure de Mérino, qui sauva le roi et sa division. Aimé dans le pays et connaissant parfaitement les lieux, ce général manœuvra avec tant d'adresse et sut si habilement dérober sa marche à l'ennemi, que le premier corps passa l'Ebre à Traspaderne et arriva le 21 à Arciniega sans avoir perdu un seul homme.

Bientôt parut un manifeste royal dans lequel Charles V déclarait que son retour en deçà de l'Ebre avait eu pour principale cause l'insubordination et la trahison de plusieurs chefs de son armée, et qu'il était fermement résolu de sévir

contre les coupables (1). Ce décret devint le sujet d'opinions divergentes et controversées, les uns le regardant comme juste dans ses motifs et ses résultats, les autres l'accusant d'avoir porté par la suite un coup fatal à notre cause, et en rejetant toute la responsabilité sur le ministre Arias Teijeiro qui l'avait contre-signé. Tout-à-fait étranger à ce débat, l'auteur de ces mémoires s'est borné à la simple narration des faits. Sachant qu'il se forme toujours des opinions opposées et des partis lorsque le succès abandonne la cause commune, il reste dans la conviction que l'union peut seule relever l'étendard de la légitimité momentanément abattu, et ce n'est pas lui qui soufflera jamais la discorde.

Le roi prit de nouveau le commandement général de l'armée et nomma pour son chef d'état-major Guergué, à qui les lauriers cueillis à Peñacerrada, Andoain, Peralta, Ausejo et dans les lignes de Zubiri, avaient fait une réputation militaire aux yeux de l'armée.

(1) Pièces justificatives, n° X.

## CHAPITRE XI.

Mesures énergiques prises par Charles V. — Espartero punit plusieurs assassins. — Nouveaux projets d'expédition. — Don Basilio Garcia passe l'Ebre. — Combats de Mena. Abandon de Balmaseda par les Christinos. — Mort du marquis de Boveda. — Expédition aux ordres du comte de Negri.—Siége de Villanueva de Mena.— Tarragual envahit le haut Aragon. — Levée de boucliers du notaire Muñagorri. — Mouvements séditieux dans l'armée royale. — Troubles d'Estella. — Révolte du capitaine Urra. —Incendie de Dicastillo.— Arrivée de Maroto au quartier royal.— Siége et prise de Peñacerrada par Espartero. — Maroto prend le commandement de l'armée royale.

Un remaniement général dans le personnel de l'administration et de l'armée suivit immédiatement le retour du roi dans les provinces basques. Arias Teijeiro remplaça Cabañas au ministère de la guerre; il y eut également de grandes

mutations dans l'état-major de l'armée, à raison du peu de confiance qu'inspiraient la plupart des officiers qui en faisaient partie. Malheureusement cette mesure s'étendit sur des hommes dignes d'en être exceptés : Zaratiegui, Elio et Fernando Cabañas furent mis en jugement. Cette rigueur à l'égard des deux premiers produisit un grand mécontentement dans l'armée. Villaréal et Simon Latorre, disgraciés, furent mis à l'écart. A l'égard de ces deux derniers, comme ils n'avaient point de commandement pendant l'expédition, le public ne comprenait pas en quoi ils avaient pu démériter, et l'on s'étonna généralement d'une disgrâce dont on laissa ignorer les motifs. Il y en avait cependant contre Simon Latorre; car, tant que dura l'expédition, il n'avait cessé de contrecarrer le chef d'état-major Moreno et de critiquer toutes ses opérations. Or, en fait d'insubordination, qui ne sait que tout est capital dans le service militaire, surtout de la part d'officiers généraux, dont le bon ou le mauvais exemple entraîne les autres?

Espartero laissait le roi séjourner tranquillement à Amurrio, n'ayant pour le moment d'autres soins que de réprimer la sédition militaire

et d'en punir les auteurs. A Miranda de l'Ebre il fit fusiller dix soldats du régiment de Ségovie, convaincus d'avoir trempé dans l'assassinat du général Ceballos Escalera. Un même sort attendait à Pampelune le brigadier Iriarte (dit Zarandaja) et les meurtriers de Saarsfield et de Mendivil. Après ces actes de sévérité, Espartero poussa une reconnaissance sur la ligne de Zubiri qu'il songeait à rétablir, mais la saison avancée et l'occupation du fort d'Iñigo par nos troupes le firent renoncer à ce projet.

Charles V, à son retour, avait trouvé en Navarre quelque argent qui servit à subvenir aux besoins les plus pressants. Vers le milieu de décembre on organisa douze nouveaux bataillons de Castille, et le roi les passa en revue à Amurrio. On forma trois divisions de quatre bataillons chacune : la première fut confiée à D. Basilio Garcia, avec la mission de passer l'Ebre pour manœuvrer dans la Manche ; la seconde, sous les ordres du marquis de Boveda, devait aller en Galice; et la troisième, commandée par le général Zavala à qui l'on avait adjoint le curé Mérino, était destinée à agir en Castille.

On le voit, les désastres des expéditions pré-

cédentes n'avaient point ouvert les yeux sur le vice et le danger d'un pareil système de guerre. Cependant des généraux dévoués firent des représentations au roi, dans des mémoires où ils osèrent même traiter d'incapables, pour ne rien dire de plus, les partisans des expéditions. Entre ces deux avis diamétralement opposés, le plus mauvais prévalut, comme il arrive souvent dans les conseils nombreux.

Le 22 décembre, les généraux Zavala et Boveda se mirent en marche pour leur destination respective; mais de fortes colonnes ennemies s'étant présentées devant eux, ils revinrent sur leurs pas et s'établirent dans la vallée de Mena en attendant un moment plus favorable. Toutefois, D. Basilio passa l'Ebre le 29 du même mois aux environs d'Alcanadre.

Guergué ayant résolu de faire le siége de Balmaseda, concentra la plus grande partie de ses forces dans la vallée de Mena. Son premier soin fut d'élever des ouvrages ayant pour but de défendre les défilés et les gorges de cette vallée, seuls points par lesquels Espartero pouvait tenter de se rapprocher de Balmaseda. Ce dernier ne tarda pas à se rendre près de nos

lignes ; mais les deux armées passèrent le mois de janvier en présence l'une de l'autre sans se mesurer. Enfin, les apprêts du siége que Guergué poussait avec vigueur, et la pénurie de vivres dans Balmaseda, décidèrent Espartero à faire un effort pour sauver la garnison. Il attaqua le 30 janvier nos lignes de Mena qui furent enlevées par les Christinos après une résistance opiniâtre, pendant laquelle le marquis de Boveda fut emporté par un boulet de canon. Ce désastre ne serait peut-être point arrivé si Guergué s'était trouvé à son poste, au lieu d'être au quartier royal à Llodio. Il accourut promptement, mais trop tard, pour rétablir le combat: tout ce qu'il put faire, fut de rallier les troupes au village d'Orrantia. Espartero s'en tint là pour cette journée, et ne poussa pas plus loin ses succès; mais le lendemain, revenant à la charge, il s'ouvrit un passage et pénétra dans Balmaseda. Peu de jours après Espartero se dirigea sur la Castille, emmenant avec lui la garnison et l'artillerie de la place, dont il venait de faire raser les fortifications.

Le marquis de Boveda étant mort, Charles V nomma le comte de Negri au commande-

ment des neuf bataillons castillans qu'il réunit en un seul corps.

La forte crue des eaux de l'Ebre, et l'occupation de la vallée de Mena par de nombreuses colonnes de Christinos, ne permettant point au général Negri d'effectuer son passage en Castille, Guergué eut recours à un stratagème pour forcer Espartero à sortir de cette vallée : il feignit donc de vouloir enlever de vive force la place de Viana. Le général christino prit le change, et arriva à Logroño avec le gros de son armée. Par ce mouvement la vallée de Mena se trouvant à peu près dégagée, Guergué s'y porta avec les troupes du comte de Negri : il battit et dispersa une colonne ennemie postée à Soncillo, et le chemin fut ouvert à l'expédition. Espartero voyant qu'il avait été joué, se lança à la poursuite du comte de Negri ; alors Guergué, pour l'obliger à revenir encore sur ses pas, alla mettre de nouveau le siége devant Viana, qu'il fit mine de vouloir presser vivement. Le 23 on ouvrit l'attaque contre les forts extérieurs de cette ville, on tenta même un assaut ; mais la brèche n'étant point praticable, nos soldats furent repoussés. A l'entrée de la nuit une partie de la co-

lonne d'Espartero, faisant une contre-marche, arriva à Logroño. C'est ainsi que Guergué parvint à opérer une diversion en faveur de notre expédition. Il entreprit ensuite le siége de Villanueva de Mena; et déjà une forte tour, principal boulevard de la garnison, tombait en ruines sous le feu de notre artillerie, lorsque l'arrivée de deux colonnes ennemies, commandées par Ribero et Castañeda, l'obligèrent à lever le siége.

Pendant que Guergué dégageait la colonne du comte de Negri, le brigadier Tarragual envahissait le haut Aragon et entrait à Barbastro le 7 avril. On ne lui laissa pas le temps de s'y établir : bientôt attaqué par des forces considérables, il dut songer à la retraite, qui ne se fit pas sans difficulté. Tarragual eut à soutenir plusieurs combats désavantageux, entre autres celui d'Angues, qui lui coûta quatre cents prisonniers. Toujours poursuivi, toujours harcelé sur ses derrières, il trouva, pour surcroît de difficulté, le pont d'Auzanigo occupé par une colonne ennemie : mais comptant toujours sur la bravoure de ses Navarrais, il sut, la baïonnette en avant, se frayer un passage à travers l'ennemi, et il ramena sa division en Navarre.

Un nouvel ennemi surgissait contre Charles V. Le gouvernement de Madrid, attentif à semer la division parmi les royalistes et comptant par-dessus tout sur ce moyen pour le triomphe de sa cause, faisait arborer par Muñagorri la bannière séditieuse de *paz* et *fueros* (paix et priviléges). Ce factieux, notaire à Verastegui, quittant sa ville natale, se montra tout-à-coup dans les montagnes de Leiza et de Santesteban, à la tête d'une bande armée, ramas de gens sans aveu, auxquels se joignit un petit nombre de soldats royalistes, séduits par ses promesses fallacieuses. Sa levée de boucliers ne fut que ridicule. Quelques compagnies du Guipuzcoa, commandées par Iturbe, suffirent pour dissiper ce rassemblement. Les séditieux tombèrent pour la plupart entre les mains de nos soldats; mais leur chef, qui avait une parfaite connaissance des lieux, parvint à s'échapper et à gagner la France : le Gouvernement de juillet lui permit de s'établir sur la frontière. Muñagorri commença aussitôt à enrôler les déserteurs de l'armée royale qui s'étaient réfugiés au-delà des Pyrénées, comme aussi ceux des pécétéros complices des assassinats de Saarsfield et de Mendi-

vil, qui avaient pris la fuite lors de l'arrivée d'Espartero à Pampelune. De ce rebut des deux camps il forma un petit corps, également méprisé de l'armée christine et des royalistes.

Le 7 mai, Guergué, qui s'était rapproché de Bilbao, ayant fait mine de vouloir attaquer le fort de Banderas, la garnison prit la fuite, laissant en notre pouvoir ses vivres, ses munitions et une pièce d'artillerie. Le couvent des Capucins fut également évacué par l'ennemi. Deux jours après Guergué se rendit maître de Nanclarès, village fortifié qui se trouve à une lieue de Vittoria : il fit la garnison prisonnière malgré une colonne ennemie de deux mille hommes qui s'avança pour la délivrer, et que Pablo Sanz refoula vigoureusement dans Vittoria.

Nous voici arrivés à une époque sinistre et de douloureuse mémoire. Les germes d'insubordination, que des chefs corrompus ou d'une fidélité douteuse avaient semés dans l'armée, vont produire leurs fruits. Nous allons voir le soldat, cédant à de perfides insinuations, fouler aux pieds la discipline militaire et se rendre coupable des plus scandaleux excès.

Après la mauvaise issue de l'expédition royale

sous les murs de Madrid, un grand nombre d'officiers et d'employés civils, qui avaient pour instigateurs et pour chefs apparents les généraux Urbistondo et Simon Latorre, perdant tout espoir de triompher par la force des armes et mettant de côté toutes les lois de l'honneur et de la reconnaissance, songèrent à conserver leurs grades par le moyen d'une honteuse transaction avec le gouvernement de la reine. Mais comment obtenir un pareil résultat dans une armée composée de soldats entièrement dévoués à la cause du roi? Ce fut en suscitant le découragement et la démoralisation des troupes, afin de les porter du désordre à la dissolution.

Le parti de la transaction perfidement projetée parvint, par ses démarches, ses écrits et ses menées à l'étranger, à égarer les esprits diplomatiques sur la véritable position de la cause royale. On représentait Charles V comme circonvenu d'intrigants et de traîtres; et cependant les personnes qui approchaient le roi à cette époque étaient les mêmes qui, aux jours de dangers et de gloire, l'avaient pour la plupart constamment accompagné depuis son entrée en Navarre. Les souverains de l'Europe, trompés et

croyant au mauvais emploi de leurs subsides, retirèrent les secours qu'ils accordaient au gouvernement du roi; et, par suite de cette détermination, des sommes assez considérables, déjà parvenues à Bayonne, y furent retenues en attendant que Sa Majesté Catholique eût changé de système et de conseillers.

L'armée eut bientôt à se ressentir de cette pénurie d'argent. Mal vêtue, sans chaussure et parfois privée des objets de première nécessité, on la vit insensiblement perdre cette énergie qui lui avait fait remporter tant d'avantages sur ses ennemis. Le soldat, découragé et abattu, ne marchait plus au combat qu'avec répugnance : de là suivirent des revers continuels, qui portèrent le trouble dans les rangs de l'armée.

Une autre circonstance vint aggraver cette position. On se rappelle qu'au retour de l'expédition royale, les généraux Zaratiegui et Elio avaient été arrêtés par ordre du roi : leur procès se trouvant instruit à cette époque, Charles V ordonna qu'il fût procédé sans délai au jugement, pensant que, s'ils étaient coupables, il était nécessaire d'offrir un châtiment exem-

plaire ; et que, s'ils étaient innocents, on devait à ces généraux une juste et honorable réparation, et ne pas se priver plus longtemps des services de ces deux chefs qui avaient jusqu'alors combattu avec des succès éclatants pour la cause de la légitimité.

Le conseil de guerre qui devait juger ces généraux avait reçu l'ordre de se réunir à Riezu, village situé à deux lieues d'Estella, où se trouvait Charles V avec toute sa cour. Le parti occulte de la transaction crut l'occasion favorable pour achever de mettre le trouble dans l'armée, en faisant opérer un mouvement militaire en faveur d'Elio et de Zaratiegui, mouvement qu'ils avaient jugé facile à cause de l'estime dont ces généraux jouissaient dans l'armée. Le 6 mai, le cinquième bataillon de Navarre qui était de garde au palais, étant commandé pour la messe, refusa d'obéir à ses chefs, et ceux qui se mirent à la tête des mutins furent des sergents des compagnies privilégiées. Les soldats chargèrent leurs armes, et demandèrent à grands cris l'arriéré de leur solde. On parvint à apaiser cette première sédition en accordant aux révoltés une partie de leurs demandes ; mais comme

les besoins des différents corps de l'armée étaient tous les mêmes, la fermentation alla en croissant parmi ceux qui se trouvaient cantonnés aux environs d'Estella, et le 10 mai le premier bataillon de Navarre, quittant la ligne d'Allo, força les consignes des sentinelles pour pénétrer dans la ville. Les soldats de ce corps, qui attribuaient à la junte de Navarre le malaise qu'ils éprouvaient depuis quelque temps, coururent en furieux à la maison où cette autorité supérieure tenait ses séances, et firent feu en abordant cet édifice. Plus tard ils y pénétrèrent en foule, et indubitablement les membres de la junte auraient été massacrés s'ils n'avaient quitté la maison quelques instants auparavant : il ne s'y trouvait qu'un greffier, natif de Burguette, qu'une balle étendit mort; et le secrétaire de la junte parvint, en se cachant, à échapper aux recherches des soldats. Les révoltés firent main-basse sur tout ce qui leur tomba sous les mains, même sur les archives, et ce qu'ils ne purent emporter fut livré aux flammes. La demeure de l'évêque de Léon, qui était à peu de distance, fut aussi forcée, sans respect pour la dignité de son caractère; cependant on s'abs-

tint de toucher à ses papiers et à ses meubles. Au milieu de ce tumulte, on entendit quelques voix crier : *Vive Zaratiegui ! vive Elio !* Bien avant dans la nuit, les révoltés se dirigèrent en foule vers le palais du roi, où ils crièrent : *Vive le roi !* Sommés à plusieurs reprises de se retirer, ils refusèrent d'obéir, même à S. A. R. l'infant Don Sébastien, jusqu'à ce que le roi, se montrant sur le balcon, leur enjoignît de sortir d'Estella : alors ils n'osèrent résister, et partirent aussitôt. Quelques autres bataillons, conduits aussi par des sous-officiers, vinrent en ville comme le premier, mais ils ne s'y portèrent à aucun excès. Le jour suivant Charles V donna l'ordre à toutes les troupes de se réunir à Dicastillo ; il se présenta à elles, les harangua et revint à Estella, croyant que tout était fini. A dater de ce moment la junte de Navarre se trouva dissoute, et tous ses pouvoirs tant ordinaires qu'extraordinaires furent, d'apres l'ordre du roi, concentrés dans la personne de Don Juan Echeverria.

Parmi ceux qui s'étaient rendus à Riezu pour assister à la lecture du procès instruit contre les généraux Zaratiegui et Elio, se faisait remarquer

un capitaine nommé Don Manuel Urra. La première séance eut lieu dans la matinée du 11; elle fut interrompue par un message du roi, qui portait de suspendre la lecture du procès jusqu'à nouvel ordre.

Le président proposa au gouvernement de transférer le conseil de guerre dans la province de Guipuzcoa; le roi y consentit, et désigna Villaréal de Zumarraga. Les membres du conseil partirent sur-le-champ, et s'installèrent le 13 à Villaréal. Ce même jour dans la matinée, un bataillon navarrais se présenta à Riezu, venant à la recherche du conseil de guerre, à ce que disaient les soldats. Ceci justifie la précaution qu'avait prise le conseil de guerre, de changer de lieu. Urra suivit les juges, et assista à la lecture du procès qui dura toute la séance du 14, et les jours suivants jusqu'au 19. Ce jour-là Urra disparut de Villaréal et se porta en toute hâte à Cirauqui, où se trouvaient en station le premier et le cinquième bataillon de Navarre, les mêmes qui avaient marqué dans la sédition d'Estella. Dans l'après-midi du 27 mai, Urra se présente au premier de Navarre qui avait fait partie de l'expédition de Zaratiegui, réunit les

soldats, les harangue pour les décider à tenter un effort afin d'obtenir par la violence la liberté des généraux Elio et Zaratiegui. Urra voyant les deux bataillons ébranlés, enivre les soldats dans la nuit du 22 mai, et le 23 de grand matin il se met à leur tête pour exécuter le dessein qu'il méditait. En ce moment les généraux Garcia, Sanz et Carmona coururent le plus grand danger, pour avoir voulu rappeler les troupes à leur devoir : ils durent leur salut au cinquième bataillon de Navarre, qui les protégea contre le premier. Urra partit, n'ayant avec lui que quatre cents hommes du premier bataillon; car, pas un soldat du cinquième ne voulut le suivre. En passant par Erguieta, il recruta un assez grand nombre de soldats de cavalerie : c'est avec cette troupe que le 23 au soir il se présenta à Lezaun, où le roi avait transféré son quartier royal depuis les troubles d'Estella. Urra demanda une audience; elle lui fut accordée, et d'un air arrogant il dit à Charles V : *Sire, nous venons pour sauver deux innocents; et je vais, de ce pas, tirer de prison les généraux Zaratiegui et Elio.* Sa Majesté répondit à Urra avec dignité et fermeté, l'assurant que tous ces troubles n'amène-

raient point la liberté des généraux s'ils étaient coupables. Urra se retira aussitôt après avec les révoltés à Cirauqui, toujours occupé de projets séditieux.

Aussitôt après son départ, Charles V envoya son aide-de-camp Zavala au commandant général de Navarre Don Francisco Garcia, avec ordre à ce dernier de se saisir d'Urra et de le faire fusiller sur-le-champ. Garcia, qui s'était trouvé en grand danger dans cette nouvelle sédition, n'avait osé sévir contre les rebelles; et quand Zavala arriva à Estella, porteur des ordres du roi, leur exécution n'était pas sans difficultés. Cependant Zavala insistait pour qu'il y fût obtempéré sur l'heure : sa fermeté l'emporta; prenant avec lui les bataillons 9, 10, 11, 12, et trois escadrons de cavalerie qui se trouvaient sur les lieux, il marcha avec Garcia sur Cirauqui. Les bataillons cantonnés en cet endroit étaient sous les armes sans officiers, ayant pour tout chef Urra à leur tête. Zavala s'avança seul vers la troupe, et dit d'une voix forte : *Soldats, au service de qui êtes-vous ? Du roi,* répondirent ces révoltés. *Cela étant,* repartit Zavala, *livrez Urra, car le roi l'ordonne.* Il fut obéi à l'instant

et ces mêmes hommes, en pleine insurrection quelques heures auparavant, fusillèrent, au cri de *vive le roi!* Urra, l'instigateur et le chef de la rébellion. Loin de devoir être considéré comme isolé, le mouvement de Cirauqui coïncide avec un autre qui eut lieu en même temps à Aoix, et en fut la répétition fidèle. Ici, le 2e et le 7e bataillon procédèrent comme les révoltés de Cirauqui. Dans l'insurrection d'Aoix le brigadier Tarragual courut un grand danger, et fut obligé de prendre la fuite et de se tenir caché pendant huit jours. Après la sentence prononcée par le conseil de guerre contre les généraux Elio et Zaratiegui, que l'on tint secrète et que nous-même avons ignorée, leurs défenseurs Vargas et Madrazo furent privés de leurs emplois et renfermés dans une étroite prison.

Le 27 mai Diégo Léon, mettant à profit ces discordes intestines, fit un mouvement sur la Solana et s'empara de Dicastillo qu'il livra aux flammes. Garcia arriva à temps pour surprendre l'ennemi au milieu du pillage, mais non pour sauver la magnifique église de Dicastillo qui fut réduite en cendres. On repoussa les Christinos jusqu'à Allo; le 1er bataillon de Navarre, jaloux

de réparer sa faute, fit des prodiges de valeur en cette rencontre. On ne s'en tint pas là : le lendemain Diégo Léon fut attaqué, délogé d'Allo et poursuivi jusqu'aux environs de Sesma.

A la suite de ces événements, le parti de la transaction, qui jusqu'à cette époque s'était traîné et recruté dans les ténèbres, osant à peine lever la tête, commença à paraître front découvert. A la tête de ce parti se groupaient quelques hommes appuyés malheureusement par l'influence exercée sur la cour par l'étranger : ces personnages, d'accord entre eux, comme tous les révolutionnaires, pour saper le trône en demandant le renversement du ministère et le changement du commandant de l'armée, ne cessaient de répéter qu'on ne pourrait compter sur la bonne volonté avouée des puissances légitimes de l'Europe tant qu'Arias Teijeiro conserverait la direction des affaires, et Guergué le commandement des troupes. Maroto était, en même temps, désigné et mis en avant par eux pour succéder à ce dernier.

Toujours en butte aux menées, aux sollicitations et aux instances de cette odieuse coterie dont la noire hypocrisie restait encore cachée

sous les dehors du désintéressement et de la fidélité au souverain, Charles V, tout en conservant peut-être l'espoir de trouver dans des circonstances plus heureuses un moyen de se tirer de ce mauvais pas, se rendit, non sans résistance, aux instances de ces factieux, et appela Maroto auprès de sa personne. Et ce fut là, selon nous, le principe et le premier développement de l'odieuse trahison qui porta plus tard ses fruits.

Maroto, destiné à occuper une place si honteusement célèbre dans les fastes de l'histoire contemporaine des événements de la Péninsule, ne se fit point attendre, et répondant en toute hâte à l'appel de son roi, il repassa les Pyrénées. Il ne fut point promu immédiatement au grade de général en chef; ce ne fut que plus tard, et à la suite de nouveaux revers éprouvés par Guergué, que Charles V, qui balançait encore, confirma officiellement le choix qui devait l'entraîner jusqu'au fond de l'abîme.

Le 19 juin, Guergué, en se portant de la vallée d'Echaurri vers le Carrascal, en conséquence d'un mouvement combiné avec le général Sanz qui devait agir sur la queue d'une colonne en-

nemie par la route de Montréal, apprit qu'Espartero venait de se diriger sur Peñacerrada, dans l'intention de s'en rendre maître. La manœuvre de l'ennemi était due à la déroute du comte de Negri dans les plaines de la Brujula. La défaite des neuf bataillons de Castille placés sous les ordres de ce général, en procurant à Espartero plus de liberté dans ses mouvements, lui permettait de tenter un coup de main sur Peñacerrada.

Guergué, en apprenant la marche du général ennemi, change aussitôt de direction et se porte à sa rencontre, pendant que Sanz, qui n'en avait pas reçu l'avis, donne sur la colonne ennemie comme il en avait reçu l'ordre, et, après un combat inégal dans lequel ses soldats suppléèrent au nombre par leur valeur, opère sa retraite en bon ordre sur Aoix, et maltraite l'ennemi malgré sa supériorité.

Le même jour où l'arrivée d'Espartero devant les murs de Peñacerrada déconcertait le mouvement militaire combiné entre Guergué et Sanz, les Christinos emportèrent d'assaut un fort avancé qui couvrait le village ; en même temps leur artillerie prit position sur les hauteurs,

et commença à canonner l'enceinte. La présence inopinée de Guergué sur ce terrain, ralentit tout-à-coup les tentatives de l'ennemi; aussi les journées des 20 et 21 juin s'écoulèrent tranquillement, et sans autre démonstration militaire. Le 22, les assiégés renouvelèrent leurs attaques contre les retranchements du village. Le curé de Dallo, qui s'y était jeté avec une poignée de braves, se défendit vigoureusement, et, animé par la vue des bataillons de Guergue, repoussa leurs attaques et paralysa tous leurs efforts.

Espartero, déconcerté par une résistance à laquelle il ne s'était point attendu, songeait déjà à renoncer à son entreprise et commençait à cet effet à opérer son mouvement de retraite, lorsque Guergué, impatient d'en venir aux mains, donne l'ordre aux troupes de quitter leurs positions et de marcher en avant, lance ses bataillons dans la plaine et les déploie à la hâte pour aborder l'ennemi. Espartero fait volte-face au même moment; ses escadrons tombent à leur tour sur nos tirailleurs, les dispersent et débordent en se ralliant notre ligne de bataille. L'impétuosité de leur charge entraîne la déroute de

notre infanterie, qui se replie en désordre vers Estella, laissant au pouvoir de l'ennemi toute notre artillerie.

La reddition de Peñacerrada suivit de près cette malencontreuse journée; la garnison, abandonnée à ses propres forces, sans espoir d'être secourue désormais, l'évacua et rejoignit en ordre les débris de l'armée, sans avoir éprouvé aucune perte. Espartero, satisfait de l'issue de cette affaire, au lieu de poursuivre les fuyards, se contenta de la possession de cette place de peu d'importance, et perdit du temps à en relever les défenses.

Tant de revers éprouvés simultanément par nos armes, portèrent le découragement dans l'armée; et les partisans de Maroto s'en prévalurent pour obtenir de Charles V son élévation au commandement général des troupes royales, par décret du 24 juin 1838.

# CHAPITRE XII.

## 1838.

Raphaël Maroto. — Moyens de séduction. — Interrogatoire. — Charles V à Estella. — Préparatifs militaires d'Espartero. — Combat de Sesma. — Combat de Legarda. — Le prince de Schwarzenberg et le comte de Boos-Waldeck. — S. A. R. la princesse de Beira. — Brigadier Balmaseda. — Combat de la Poblacion. — Comte de Negri. — Arizaga. — Ovation militaire.

Il est pénible, après avoir raconté tant de combats et d'actions glorieuses pour les habitants de la Navarre et des provinces basques, d'entretenir désormais le lecteur d'intrigues et de trahisons. Témoin, malheureusement, d'une partie de ces

honteux incidents, nous allons entrer dans des détails qui soulèveront le voile sur les opérations de Maroto, et qui révéleront la marche suivie par ce général dès qu'il eut pris en main le commandement de l'armée. Un coup d'œil rapide sur les antécédents d'un homme que l'infamie seule a fait connaître, ne paraîtra point déplacé dans ce récit.

Raphaël Maroto, né de parents pauvres dans le royaume de Murcie, commença sa carrière militaire pendant la guerre de l'indépendance; il était encore lieutenant d'infanterie lors de la rentrée de Ferdinand VII en 1814. Se trouvant vers cette époque en garnison à Burgos, il encourut l'animadversion de ses camarades. Accusé à tort ou à raison d'avoir dérobé une montre, il se vit obligé de s'embarquer pour l'Amérique. Alors l'Espagne était en guerre avec ses colonies. Maroto combattit avec ses compatriotes dans le Pérou et le Chili, et parvint rapidement au grade de maréchal de camp. Haï par ses supérieurs, détesté par ses soldats, et surtout par les indigènes qu'il traitait avec une cruauté inouïe, il contribua par ses excès, à l'imitation des Lacerna, des Rodil et

des Canterac, à hâter pour la métropole la perte de ses riches et puissantes colonies. Comme eux, Maroto se distinguait par son caractère féroce et vindicatif autant que par sa morgue et son orgueil. Il revint en Europe après l'abandon du Pérou, emportant le fruit de ses rapines; et au lieu de recevoir dans sa patrie le juste châtiment de ses méfaits, il obtint à son arrivée le commandement général de la province des Asturies. Le ministre Zambrano, profitant bientôt après du mécontentement que sa conduite avait occasionné dans le pays, et craignant un soulèvement de la part des royalistes qu'il se plaisait à accabler de vexations, le destitua de sa charge. Maroto, rentré dans la vie privée, passa cinq ou six ans dans l'obscurité et l'isolement; il ne reparut sur la scène qu'à la fin de 1838, et passa en Portugal à cette époque, pour offrir ses services à Charles V.

Après la nomination de Maroto au commandement de l'armée royale, les obstacles qui s'opposaient à l'entrée des fonds détenus à Bayonne furent aplanis; le numéraire afflua au quartier général, et la solde des troupes parut en grande partie assurée. Les affidés de

Maroto mirent à profit cette circonstance pour lui attirer la confiance des habitants et les suffrages de l'armée ; ils saisirent habilement cette occasion de parler des trésors que le général en chef avait amassés pendant ses campagnes en Amérique, prétendant que les sommes distribuées pour la subsistance des soldats provenaient de ses propres épargnes ; le ministère du roi eut le tort alors de ne point faire sentir l'absurdité de ces rumeurs. Le bruit courut en même temps que Maroto venait de faire au roi l'abandon de ses émoluments. Il est de fait cependant, qu'outre les rations en nature et les appointements en argent qu'il percevait comme général, il réclamait encore de l'intendance de fortes sommes en numéraire, sous prétexte de les employer comme fonds secrets à l'espionnage de l'armée ennemie. Mais le parti révolutionnaire s'efforçait par toute espèce de moyens de prôner un homme qui lui était entièrement dévoué ; pendant que celui-ci, par le faste inusité de ses équipages, cherchait de son côté à fasciner les yeux du peuple, à effacer le roi et à lui enlever jusqu'au dernier prestige de sa couronne.

On vit arriver, sur ces entrefaites, au quartier

général un chef d'escadron d'état-major de l'armée française, nommé Duffau-Pauillac. Cet officier fut attaché immédiatement à la personne de Maroto, sous le prétexte apparent de présider à sa correspondance et à ses relations avec la France; mais on découvrit plus tard que M. Duffau-Pauillac était un des principaux agents du gouvernement français.

Dorénavant, Maroto va marcher dans une voie plus large vers l'accomplissement de ses projets. Mais si quelqu'un pouvait encore douter que sa trahison ne fût préparée de longue main, l'interrogatoire qu'il subit au mois de juin à Bayonne serait propre à éclairer le lecteur. C'est pourquoi nous le reproduisons ici textuellement, tel que l'ont publié plus tard les journaux français du mois de juillet 1838.

D. « Croyez-vous que l'armée christine « puisse, avec les renforts qu'elle reçoit, venir « à bout de l'insurrection?

R. « Jamais! L'armée insurgée et la population « pourront se laisser égorger, mais jamais se sou- « mettre : il y a entre elles et l'armée christine « un lien de haine et de vengeance que rien ne « peut rompre et qui survivra à tout. L'occupa-

« tion du pays, en supposant même qu'on parvînt « à le soumettre, n'y changerait rien ; le feu ne « serait que couvert, et se ranimerait à la pre- « mière occasion. D'ailleurs, l'armée christine « ne peut rien militairement contre l'insurrec- « tion : un succès pour elle, c'est de mettre son « ennemi en déroute ; et c'est pour ce dernier « aussi un succès, car il va se reformer der- « rière et la menace de toutes parts. Aussi, plus « l'armée christine avance, plus elle court « de dangers, et c'est pour elle seule qu'une « déroute est mortelle : c'est ainsi que Zuma- « lacarregui l'a détruite. Reformée depuis, elle « s'est garantie de ce danger en ne pénétrant « plus dans le pays ; mais quand elle voudra « recommencer, les résultats seront les mêmes.

D. « Mais croyez-vous que l'insurrection « puisse triompher, et mettre D. Carlos sur le « trône?

R. « Elle le pourrait, si elle avait un chef ; « mais il n'y en a ni à la tête de l'armée, ni à « la tête du gouvernement de D. Carlos. Lors- « que Zumalacarregui battit Valdès dans les « Amescoas, rien ne pouvait s'opposer à sa « marche sur Madrid ; il le savait et le voulait.

« D. Carlos, grâce à ses conseillers, le lui dé-
« fendit impérativement, et le força à marcher
« sur Bilbao. C'est en ce moment que j'arrivai
« en Espagne, et que je vis en un instant ce
« que c'était que ce grand homme et les autres.
« Son autorité maîtrisait l'infant et sa cour, en
« imposait aux bigots, aux intrigants et aux im-
« béciles qui y abondent; aussi y était-il dé-
« testé. N'ont-ils pas eu la sottise de se réjouir
« de sa mort, qui les perdait? Alors j'étais de-
« vant Bilbao; je savais que la ville était sans
« défense, que l'armée christine qui se trouvait
« à Portugalette n'oserait bouger; et je proposai
« de réunir toutes les forces de l'armée devant
« Bilbao, de pousser le siége avec quelques ba-
« taillons, de mettre le reste entre les Christinos
« qui étaient à Portugalette et ceux qui devaient
« venir d'Orduña. On n'a pas voulu me croire;
« et quand Cordova est venu, on s'est retiré par
« la plaine, par Durango, où il n'y avait personne.
« Dès-lors j'ai vu à qui j'avais affaire..... Plus
« tard j'ai parlé à D. Carlos; je lui ai dit qu'il
« ne devait plus être question, dans un siècle
« éclairé, d'inquisition, de bigoterie, d'absolu-
« tisme; qu'il ne pouvait régner qu'en décla-

« rant franchement ses intentions, en faisant « la part du siècle. Il m'a répondu qu'il était roi « par son droit, et qu'il ne devait point faire de « concessions. — Alors, ai-je répliqué, *vous ne « serez jamais roi d'Espagne. — Tu dis cela ? « — Oui, parce que je le crois, et mon devoir « est de vous dire la vérité. — Eh bien! vaya... « (soit).* — Depuis ce moment j'ai été en dis- « grâce ; on m'a dit que j'étais encore plus im- « périeux que Zumalacarregui; que, si on m'em- « ployait, je ferais la loi au roi, à ses amis, etc., « et je n'ai pas été employé.

« Si l'on m'avait donné le commandement de « l'armée, j'avais un projet infaillible de faire « triompher D. Carlos. Il n'était plus possible « de marcher sur Madrid, mais l'insurrection « était puissante en Galice ; dans le bas Aragon, « il y avait et il y a encore douze mille hom- « mes qui font à peu près ce qu'ils veulent : il « fallait leur donner rendez-vous à Calatayud, « et y réunir quarante mille hommes et une « forte cavalerie, faire une diversion sur les As- « turies et la Catalogne, et laisser les troupes « des provinces y occuper l'armée christine. A « notre arrivée à Calatayud, la reine se fût enfuie

« à Cadix, et nous étions à Madrid avant son « armée. Mais je n'ai point dit mon projet, et « je ne voudrais même pas l'exécuter quand « on m'en donnerait le pouvoir. Je ne veux pas « le triomphe de D. Carlos au profit des bigots, « des intrigants, pour établir une guerre civile « permanente en Espagne.

D. « Mais M. Erro a changé quelque chose « à cela ?

R. « Rien absolument. M. Erro est un intri- « gant, un spéculateur : il est venu de Londres « dans l'intention de faire son paquet (*bolsillo*) « et de s'emparer du pouvoir ; mais il n'a ni la « force, ni les intentions nécessaires pour ris- « quer de déplaire en rompant en visière avec « les amis de D. Carlos : il n'a renvoyé que « ceux qui pouvaient le gêner, Cruz-Mayor, « Villemur, etc., etc. ; mais il a gardé les bigots, « Echeverria entre autres, prêtre indigne, qui « ne pense, comme Erro, qu'aux femmes et « aux pratiques de la dévotion, et qui, par « exemple, assemble les officiers au quartier « général pour des conférences théologiques et « des pratiques religieuses : c'est le comble du « ridicule et du dégoût ! Aussi les provinces

« sont-elles peuplées d'officiers mécontents, « amis de Zumalacarregui et libéraux, car Zu- « malacarregui l'était. Il y en a plus de deux « cents, et ce sont les plus distingués; mais « on ne les emploie pas, parce qu'on a peur « d'eux, et d'ailleurs ils ne voudraient pas plus « que moi servir; ils viendraient certainement « en France, s'ils ne craignaient pas d'y être « mal reçus.

D. « Cependant Erro vous a employé ?

R. « Oui, il m'a nommé membre d'une junte « militaire avec tous les disgraciés, Villemur, « Moreno et autres; mais nous étions sous la « dépendance du sous-secrétaire de la guerre, « qui est un commis d'Erro : personne n'a voulu « siéger. D'ailleurs, qu'aurions-nous fait avec « Eguia, qui est un sot (un *bruto*), incapable de « comprendre une grande opération, et qui ne « sait que se retourner sur un petit terrain à « mesure qu'on l'attaque?

D. « Cette tactique ne devient-elle pas im- « puissante par le blocus que Cordova a établi?

R. « Si l'armée de D. Carlos avait un chef, ce « blocus ne serait rien, puisqu'elle pourrait « toujours se réunir sur un point faible et pas-

« ser. Mais Eguia ne songe qu'à se mouvoir « dans ce blocus ; et il le peut, parce qu'il est « au centre et que Cordova est à la circonfé- « rence, et ne peut pénétrer qu'en s'exposant « aux plus grands dangers. Ainsi, aujourd'hui « l'armée carliste a deux fronts : l'un à Vittoria, « l'autre à St-Sébastien ; entre Salinas et Her- « nani il n'y a que deux journées de marche, « et elle peut détacher à volonté des bataillons « pour renforcer l'un ou l'autre de ces points « pour une attaque. En ce moment, par exem- « ple, Eguia ne pense qu'à masquer ses posi- « tions à Vittoria, pour profiter de l'absence ou « de l'impuissance de Cordova et tomber sur « les Anglais, qu'il espère faire entrer dans St- « Sébastien et réduire au moyen de sa nouvelle « artillerie.

D. « Et si Cordova arrivait ?

R. « Alors les Carlistes courraient à lui et « choisiraient leur champ de bataille dans les « montagnes ; mais ils auraient toujours trois « jours d'avance sur lui, par leurs avis et leur « supériorité de marche.

D. « Et en veulent-ils aux autres points ?

R. « A Bilbao seulement ; mais Cordova y

« peut aller plus tôt, et on ne peut avoir Bilbao « sans prendre Portugalette ou employer le « moyen que j'ai déjà indiqué, et ils n'en sont « pas capables. Quant aux autres lignes, celle « de la légion étrangère n'est point son but, à « moins qu'on ne veuille aller en Catalogne.

D. « Mais la rareté des vivres ne peut-elle « empêcher ses mouvements ?

R. « Jamais ! L'armée carliste n'est pas assez « nombreuse pour affamer le pays ; elle se « compose d'une partie de la population du « pays, le reste cultive et fournit aux besoins « de tous. D'ailleurs, elle se transporte aux dif- « férents points pour consommer. Elle pourra « éprouver des embarras, mais jamais il n'y « aura disette.

D. « Aussi vous croyez que cet état de choses « est éternel ?

R. « Je n'y vois pas de dénouement possible « par les uns comme par les autres ; et, ne « voyant dans cette lutte que la ruine de mon « pays, je m'en retire, et j'en retire ma propre « famille que je ne veux pas exposer à l'avenir « que j'entrevois pour l'Espagne.

D. « Quel est cet avenir ?

R. « Le plus affreux, un égorgement univer-
« sel. Notre nation est naturellement féroce ;
« les honnêtes gens n'osent s'y montrer, et
« quand les passions s'y sont déchaînées, tout
« se passe entre quelques hommes avides de
« sang et de vengeance, et dont la fureur est
« insatiable.

D. « Mais ne vaudrait-il pas mieux se tourner
« vers la reine, et que les honnêtes gens se réu-
« nissent pour la soutenir et lui donner les
« moyens de sauver le pays ?

R. « Impossible ; la reine est elle-même en
« proie à un parti aussi satanique, aussi aveugle
« que celui qui entoure D. Carlos, et qui la
« maîtrise d'une manière aussi irrésistible. Ces
« deux partis ne se pardonneront jamais, ils se
« sont trop engagés ; et quand même Christine
« voudrait pardonner à l'insurrection, elle ne
« le pourrait pas, car on persécuterait en détail
« ceux qu'elle amnistierait en masse. Il n'y a
« pour l'insurrection qu'un moyen de succom-
« ber avec honneur, et celui-là elle le désire
« plus que personne.

D. « Lequel ?

R. « L'intervention française : c'est le seul

« moyen de terminer la lutte militairement et « moralement.

D. « Mais vous savez que c'est une affaire « immense, aussi immense qu'espagnole et « française. Il faut une grande conviction pour « affirmer qu'elle est possible.

R. « Ce que je dis, je l'affirmerai devant qui « que ce soit ; il s'agit de l'avenir de mon pays, « et je le signerai de mon sang. Je suis d'ail- « leurs bien désintéressé dans la question ; car « je ne puis plus servir ni l'un ni l'autre des « deux gouvernements, après ce que j'ai fait.

D. « Vous savez qu'il est impossible de rai- « sonner sur cette question, et qu'on ne peut « que fournir des éléments de solution : c'est « donc la seule chose que je vous demanderai. « Vous pouvez dire toute votre pensée.

R. « C'est bien là mon intention. La question « a deux faces : D. Carlos et l'insurrection. « Quant à D. Carlos, je regarde la question « comme nulle à son égard. Les provinces « voient bien aujourd'hui que D. Carlos n'est « plus un moyen vis-à-vis du reste de l'Espa- « gne. On leur a fait tous les mensonges possi- « bles ; mais on sait bien que depuis trois ans

« son parti n'a pas fait un pas hors des lieux où « il était organisé dès le commencement. Le « clergé même n'a pas bougé, malgré les assas- « sinats et les persécutions. Il est donc bien « clair que le reste de la nation ne veut pas se « prononcer ; mais si les habitants des pro- « vinces avaient su ce qu'est D. Carlos, ils ne se « seraient pas prononcés non plus. Actuelle- « ment on connaît l'esprit de fanatisme, de bi- « goterie, de faiblesse de ce prince ; et c'est « dans les provinces, où l'on est plus éclairé « que partout ailleurs, que cet esprit étroit ré- « pugne. D. Carlos sera donc hors de la ques- « tion dès qu'il sera mis en dehors des intérêts « des provinces, et il n'y aura plus personne « pour lui.

« C'est ici que nous arrivons aux populations. « Je vous ai dit combien elles étaient fatiguées « au moral ; elles le sont bien autrement au « matériel. Je n'ai pas besoin de parler de leur « misère, elle est immense. Mais les proprié- « taires savent bien que cela peut aller plus « loin ; et parce qu'ils sont convaincus que la « population ne consentira jamais au triomphe « de Christine, ils savent que les calamités les

« plus affreuses les menacent si l'insurrection « éprouvait un désastre, et ils pensent encore « plus à l'avenir qu'au passé. L'intervention « française est donc pour eux une providence « vers laquelle ils tendent les bras. Ces pro- « priétaires sont très nombreux, et partout ils « occupent des emplois électifs. Quant aux « chefs de maison (laboureurs), ils ont leurs « fils dans les troupes de D. Carlos, et sont « obligés de faire tous les travaux et de répon- « dre en outre à toutes les réquisitions, dans la « crainte d'être brûlés, pillés à chaque instant « par les Christinos. Ils savent bien que l'armée « française les préserverait de tout cela ; ils sa- « vent surtout que leurs fuéros ne survivraient « pas à une soumission par l'armée espagnole, « et qu'ils seraient garantis par les Français.

« Quant à l'armée, les chefs qui raisonnent « voient bien comme moi l'impuissance mili- « taire de D. Carlos. J'ai parlé aux principaux : « ceux que je regarde comme capables de sui- « vre une idée, Villaréal, Simon Latorre, Cam- « pillo, etc., ont été unanimes dans cette opi- « nion, que l'armée christine ne peut leur faire « mettre bas les armes, mais qu'ils ne peuvent

« se défendre devant l'armée française. En ef-
« fet, pour eux comme pour les soldats, l'en-
« trée d'une armée française, c'est l'amnistie
« sur-le-champ, et une garantie pour l'avenir.
« Pour la population, c'est la paix, le travail et
« la conservation des fuéros. Mais pour tous
« principalement, c'est l'éloignement de l'armée
« de Christine; et le sentiment qui domine,
« c'est l'horreur qu'elle inspire : *Plutôt*, disent-
« ils, *nous faire tuer jusqu'au dernier, que de la*
« *recevoir victorieuse.* D'ailleurs, aujourd'hui
« les populations ne se conservent dans l'insur-
« rection que par l'armée, et l'armée par ses
« chefs. Ainsi, en Navarre il n'y a plus de chefs
« et plus d'enthousiasme; les bataillons navar-
« rais sont dans leur province depuis quatre
« mois, et ne font rien : la junte seule soutient
« un peu la population. En Alava, tout dépend
« de Villaréal; en Biscaye, de Simon Latorre;
« dans le Guipuzcoa, depuis la mort de Sagasti-
« belza, tout le monde est refroidi : mais les
« chefs eux-mêmes ne se soutiennent que par
« honneur, et tout cela disparaîtrait si une
« cause supérieure venait dominer la situation.
« Si une fois l'insurrection a la conviction de

« l'impuissance de ses efforts et de la certitude « de pouvoir en finir avec honneur, elle se sou- « mettra sans résistance et laissera de côté Don « Carlos qu'elle ne soutient que parce qu'elle « est compromise, mais pour lequel personnel- « lement il n'y a plus de sympathies, ni dans « les chefs, ni dans le soldat, ni dans la popu- « lation.

D. « Mais que deviendrait alors D. Carlos?

R. « Il n'attendrait pas qu'on décidât de son « sort, il se livrerait lui-même en demandant « des garanties personnelles; mais, je l'espère, « ce ne serait pas une question, il n'y en aurait « que relativement à la population et à l'armée, « et ce serait le résultat du tact du gouverne- « ment français.

D. « Et comment entendez-vous cela?

« R. Le voici : l'armée rassemblée sur la fron- « tière et prête à entrer, faire un manifeste court « et énergique, mais bienveillant, indiquant « que la France vient se mettre entre les deux « partis pour terminer une lutte qui n'a désor- « mais d'autre but que de verser en pure perte « le sang espagnol; qu'elle garantit les droits « d'Isabelle son alliée, mais qu'elle veut dé-

« truire l'anarchie et assurer l'établissement « d'un gouvernement régulier et ennemi du « désordre; qu'elle envoie son armée dans ce « but, et pour rétablir la paix et l'ordre; pro- « clamer une amnistie entière dans les pro- « vinces insurgées pour tous ceux qui poseront « les armes et se rendront dans leurs foyers, où « ils ne seront recherchés ni pour leurs actions « ni pour leurs opinions; garantir le gouverne- « ment intérieur des provinces, sauf quelques « modifications jugées nécessaires, et débattues « dans un congrès; rester enfin pendant un « temps donné (cinq ans, par exemple) sur le « sol, interdit pendant ce temps à l'armée espa- « gnole; après ce manifeste, faire retirer l'armée « espagnole tout entière sur la rive droite de « l'Ebre, et entrer lorsque le territoire sera « évacué : l'armée française ne recevra sur sa « route que des bénédictions. Voilà ce que je « regarde comme l'exacte vérité, et je le résume « en deux mots : l'intervention avec honneur « est le seul moyen d'en finir : tout avec les « Français, rien avec les Christinos. Quant à « D. Carlos, on lui offrira de se rendre dans un « pays quelconque, ainsi qu'à tous ceux qui « voudront quitter l'Espagne.

D. « Mais pensez-vous que l'intervention « doive se borner aux provinces, j'entends à « la Navarre et aux provinces basques?

R. « Comme on voudra pour l'opération mi- « litaire, mais non pour l'occupation. Les autres « provinces de l'Espagne suivront l'exemple de « la Navarre et des provinces basques; mais il « faut les occuper comme les autres, si l'on « veut assurer la paix: car, si on y laissait les « Christinos, ils persécuteraient et compromet- « traient tous les résultats; tandis que les Fran- « çais donnant toute confiance, leur seule pré- « sence assurerait la tranquillité.

D. « Cependant la coopération anglaise a « déjà fait voir aux Carlistes la vanité de leurs « efforts, en leur montrant une grande puis- « sance unie à leurs adversaires, et cela n'a rien « produit sur eux.

R. « Bien au contraire, ils en ont tiré vanité « par le peu de résultat qu'elle a eu et qu'elle « aura; car les vaisseaux anglais sont les seules « forces par lesquelles l'Angleterre puisse com- « battre l'insurrection, et l'on conçoit le peu « d'effet que peuvent produire des vaisseaux sur « une armée dont toute la puissance est dans

« ses tirailleurs : aussi la coopération anglaise « n'a-t-elle fait qu'encourager l'insurrection. « Mais il n'en serait pas ainsi de l'intervention « française, qui toucherait l'insurrection par « tous les bouts. D'ailleurs, il y a là des liens « de voisinage, de commerce, de souvenirs, « qui rendent l'influence française bien autre- « ment puissante.

D. « Vous voyez que vos renseignements sont « écrits au fur et à mesure que vous les donnez : « si l'on vous en demandait la confirmation et « d'autres plus précis, les donneriez-vous ?

R. « Sur-le-champ, et autant qu'on en voudra. « Ce que je dis est dicté par le sentiment de « l'intérêt de mon pays : je le dirai toujours à « qui voudra l'entendre ; je le signerai, si l'on « veut, de mon sang.

D. « Si l'on vous faisait aller à Paris pour les « donner de vive voix, vous y rendriez-vous ?

R. « Sur-le-champ, et je croirais remplir un « devoir.

D. « En attendant, donnez-vous votre parole « d'être à la disposition du Gouvernement, et « d'aller où il vous ordonnera ?

R. « Je m'y engage comme homme d'honneur

« et comme militaire *(como hombre de honor y*
« *como militar).*

« Bayonne, 6 juin 1836. »

Les réponses de Maroto dans tout le cours de cet interrogatoire décèlent la pensée tout entière de ses funestes projets. Peut-on y reconnaître le langage d'un sujet fidèle, d'un officier général qui va prendre le commandement des armées du roi? Cet interrogatoire, livré si tard à la publicité des journaux affidés du gouvernement français, nous resta longtemps ignoré. Maroto sut agir dès le principe avec tant d'adresse et de prestige, qu'il réunit l'assentiment général de l'armée, et la confiance des officiers royalistes qui approchaient le plus près de sa personne.

Le roi se rendit le 14 juillet à Estella, qu'il avait quitté à la suite des désordres du mois de mai. Le but ostensible de ce voyage était de passer la revue des troupes et de réveiller par sa présence le courage des habitants de cette ville, menacés d'un siége prochain.

Enorgueilli par ses derniers succès, Espartero songeait sérieusement en effet à attaquer Estella. Maroto donna à la hâte les ordres nécessaires à

la défense de la place, et, au bout de quelques jours, les hauteurs qui l'entouraient furent couronnées par des redoutes. Habitants et soldats travaillèrent aux fortifications avec une ardeur incroyable, pendant que les églises se remplissaient de femmes et de vieillards qui venaient implorer au pied des autels la miséricorde du Tout-Puissant.

Pendant ce temps Espartero concentrait ses masses à Logroño, où il réunissait son parc de siége et faisait confectionner un grand nombre de gabions et de fascines. Maroto, de son côté, avait assigné rendez-vous sous les murs d'Estella à toutes les forces restées disponibles dans les provinces basques, et l'ennemi n'attendait plus pour attaquer la place que l'annonce de la capitulation de Morella, dont le siége était poursuivi par Oraa.

Le général en chef reçut, pendant son séjour à Estella, les pièces de l'enquête dirigée contre Elio et Zaratiegui. Le roi désirait connaître l'opinion de Maroto : celui-ci lui renvoya secrètement à Segura les documents relatifs à cette affaire, avec une lettre, le tout scellé dans une boîte, afin que personne ne pût prendre connaissance de sa

dépêche, ni pénétrer la pensée qu'il avait émise sur les pièces de ce procès. Il est certain qu'il opina dans sa lettre pour la peine de mort, et on a tout lieu de penser que dans cette circonstance Maroto chercha à convaincre Charles V de la sincérité du dévouement qu'il simulait pour sa personne, afin d'atteindre plus promptement le terme de ses perfides machinations. Le but qu'il se proposait aussi, en émettant une semblable opinion, était de perdre à jamais deux généraux qui avaient rendu d'éminents services à la cause de la légitimité.

A cette époque on vit arriver l'archevêque de Cuba (père Cyrille), qui avait la réputation d'un homme politique et conciliant : on le croyait destiné à prendre la direction générale des affaires. Ce prélat avait quitté un poste éminent pour venir offrir ses services à Charles V.

Depuis longtemps il tardait à Maroto d'étendre ses persécutions sur les plus fidèles serviteurs du roi. Le général Pablo Sanz, qui commandait la division navarraise et dont la fidélité à toute épreuve était un crime aux yeux de cet homme perfide, fut sa première victime. Maroto eut l'odieuse perfidie de l'accuser d'avoir formé

le projet de le livrer à l'ennemi, à la première occasion favorable.

Ce bruit, répandu par ses séides, étant parvenu aux oreilles de Sanz, ce général, pour éviter de l'éclat, demanda un congé temporaire pour aller prendre les eaux. Le jour même où Maroto devait remettre à Sanz la permission qui l'autorisait à se rendre aux bains, le bruit courut dans l'armée que l'ennemi, qui se trouvait à Larraga avec son matériel de siége, devait attaquer nos positions. Poussé par un sentiment d'honneur militaire, bien naturel en cette occasion, Sanz écrivit au général en chef qu'il ne comptait faire usage de l'autorisation du roi qu'après la retraite de l'ennemi, l'honneur lui défendant de se retirer en vue des Christinos, et à la veille d'une bataille. Maroto, qui tenait à éloigner de l'armée un homme fidèle et dévoué, lui répondit qu'il lui enjoignait de déposer immédiatement son commandement, le menaçant, en cas de refus d'obéissance de sa part, de le faire passer par les armes sur-le-champ; et le même jour il donna au brigadier Martin-Luis Echeverria le commandement de la division navarraise.

Bientôt après, tous les efforts des factieux se réunirent pour écarter les hommes les plus connus dans nos rangs par leur royalisme à toute épreuve. Maroto réintégrait en même temps dans les cadres de l'état-major et de l'armée la plupart des officiers qui en avaient été éliminés à cause de leurs opinions suspectes. Le ministère lui servit en cette occasion de point de mire; il était stimulé en outre par la haine qu'il avait vouée à l'évêque de Léon, depuis sa sortie du Portugal. Inutilement déjà il avait sollicité du roi, à plusieurs reprises, le changement intégral du cabinet. Charles V, qui soupçonnait les créatures désignées par Maroto pour remplacer ses ministres, de nourrir le dessein d'enchaîner sa volonté, refusait de céder en ce point. Cependant Sa Majesté se borna à nommer, le 29 août, le marquis de Valdespina ministre de la guerre.

Le gouvernement de Madrid ne cessait de harceler Espartero pour le pousser à faire le siége d'Estella, afin de contre-balancer par la prise de cette ville l'échec que le brave Cabrera venait de faire éprouver aux Christinos sous les murs de Morella. Espartero finit par s'a-

part aux lauriers qu'il semblait devoir recueillir. Parmi eux on remarquait entre autres le prince de Schwarzenberg et le comte Edouard de Boos-Waldeck, qui suivirent pendant deux mois le quartier général. Fatigués bientôt des promenades continuelles du général en chef, ces nobles étrangers se retirèrent en manifestant le regret de n'avoir assisté à aucun combat. Le prince de Schwarzenberg était venu parmi nous précédé d'une réputation militaire bien méritée ; sa loyauté, sa bravoure éprouvée sur d'autres champs de bataille, étaient appréciées de tout le monde, et lui avaient concilié l'estime et l'amitié de tous ceux qui le fréquentèrent plus particulièrement.

Vers ce temps, le 17 octobre, LL. AA. RR. la princesse de Beira et le prince des Asturies, qui venaient se réunir au roi et partager ses dangers comme ses espérances, traversèrent heureusement la frontière de France, et rejoignirent Sa Majesté à Tolosa. On procéda immédiatement à resserrer les liens d'une union arrêtée depuis longtemps. Les relations du temps ont fait connaître les fêtes qui eurent lieu, à cette occasion, dans les villes et à l'armée ; il est

hors de notre sujet de répéter ici ces détails. Le comte de Custine, qui avait accompagné les illustres voyageurs dans leur trajet de Saltzbourg aux Pyrénées, fut bien accueilli au quartier général par Maroto, auquel il avait lui-même accordé l'hospitalité en France. Ce général le traita bien, du moins en apparence, et ordonna même une revue, pour lui faire voir une partie de son armée.

A cette époque le brigadier Balmaseda, que les faits d'armes d'Ontoria et de Quintanar de la Sierra en Castille avaient élevé au rang des plus intrépides défenseurs de la cause royale, revenait dans les provinces basques à la tête de sa cavalerie, de quatre cents fantassins, et ramenait de nombreux prisonniers. Balmaseda devait, après quelques jours de repos, réunir à sa colonne le corps de Carrion, pour rentrer en Castille ; mais le mauvais génie de Maroto fit échouer ce projet. Sous le prétexte spécieux que l'ennemi ne faisait aucun quartier aux soldats de Balmaseda, il exigea la disjonction des troupes de Carrion, et l'obtint d'autant plus facilement que le rusé Maroto avait su captiver en tout les bonnes grâces du ministre de la guerre.

Jusque-là Maroto avait toujours été d'accord avec Balmaseda, qui lui avait offert récemment deux beaux chevaux en présent; mais dès qu'il s'aperçut qu'il essaierait en vain de triompher de la fidélité de ce brave officier, il lui jura dans son désappointement une haine mortelle. Le général en chef avait employé toutes sortes de moyens pour l'attirer à son parti; il lui avait fait cadeau entre autres de beaux pistolets, et lui avait promis le grade de maréchal-de-camp. Mais le vainqueur de Quintanar, blessé au vif de ces astucieuses propositions, à la suite d'une conférence qu'ils avaient eue ensemble, ne put dissimuler son indignation, et, s'adressant à son interlocuteur, il lui avait dit avec mépris : « *Apprenez, général, que je ne reconnais qu'un parti dans l'armée, celui du roi d'Espagne; si je savais qu'il en existât un autre, j'en poursuivrais le chef comme un ennemi, et mon épée en aurait raison, quel qu'il fût,..... fût-ce vous-même.* » Dès-lors tout lien d'amitié fut brisé entre ces deux hommes, et bientôt après Maroto priva Balmaseda de son commandement, malgré les murmures de ses soldats. Mais ce brave officier ayant appelé au roi de cette sen-

tence arbitraire, son emploi lui fut rendu et il reprit immédiatement la conduite de sa colonne. Le général en chef ne pouvant cacher son dépit, ne lui laissa qu'une apparence d'autorité : il disloqua à cet effet sa cavalerie, l'envoya par détachements isolés en différents cantonnements, et il incorpora en même temps son infanterie dans les rangs des bataillons de Castille. De là s'ensuivirent de nouvelles réclamations : le roi donna l'ordre une seconde fois de réintégrer le brigadier Balmaseda dans ses fonctions, et Maroto refusa nettement d'obéir. Sa fureur ne connaissant plus de bornes, il ordonna à Balmaseda de se présenter à Estella pour régler son service; mais celui-ci, instruit par ses amis qu'on en voulait à sa vie, esquiva ce guet-à-pens et se rendit au quartier royal, où il se remit à la disposition de son souverain. En vain le général en chef voulut exiger qu'on le livrât entre ses mains, pour être jugé par une commission militaire dont il avait choisi les membres; Charles V refusa de se prêter à cette iniquité, et il se contenta d'enjoindre à ce fidèle serviteur de garder les arrêts dans la forteresse de Guébara, en attendant de nouveaux ordres.

Quelques mots sur le général Balmaseda, que nous ne pouvons mieux comparer qu'au brave et intrépide Murat, ne seront point déplacés dans le courant de ce récit.

D'une taille colossale, d'une figure noble et imposante, dans la vigueur de l'âge, et doué en outre d'une force prodigieuse, Balmaseda a toujours joint à ces dons de la nature une bravoure sans exemple. Dans les combats on l'a toujours vu, le sabre à la main, s'élancer le premier au milieu de l'ennemi, entraînant par son exemple ses subordonnés et décidant souvent à son avantage, par son audace, du sort d'une affaire difficile et périlleuse. La première expédition de D. Basilio Garcia dut une partie de ses succès à l'intrépidité de Balmaseda, et les victoires que lui-même remporta plus tard à Ontoria et à Quintanar de la Sierra ont établi pour toujours sa réputation militaire. Dans ces deux dernières circonstances, il donna les preuves d'un courage sans exemple et du plus grand sang-froid. Poursuivi par un ennemi quatre fois plus nombreux, il feint de fuir devant lui pendant plusieurs jours; et quand, par ses marches et contre-marches, il juge son ennemi affaibli par les

fatigues, il fait volte-face, l'attaque et le détruit dans l'espace de quelques moments. On comprendra facilement combien Maroto avait à cœur de vouloir priver Charles V d'un bras aussi fidèle.

Le 2 décembre 1838 Maroto tenta une fausse attaque, dans les champs de Sesma, avec une partie de sa cavalerie. Mais ayant laissé son infanterie en arrière, à une grande distance, il fut lui-même abordé par la colonne de Diégo Léon, dans la direction de Los-Arcos, et obligé de se replier en désordre, malgré une charge vigoureuse du quatrième escadron de Navarre, qui mit en déroute un escadron de lanciers de la garde royale. L'ennemi, dégagé par la brusque retraite de notre cavalerie, fit son entrée à Mendavia, pendant que Maroto ralliait ses troupes sur les hauteurs environnantes où il prit position. Dans cette rencontre la victoire devait pencher de notre côté; mais Maroto ne voulant point le succès de la cause royale, agit toujours de manière à éviter un triomphe complet.

Le 16 décembre, le colonel Ruiz d'Eguilaz (curé de Dallo) fut attaqué à l'improviste par

sept mille hommes dans le village de la Poblacion. Espartero espérait, en surprenant son ennemi, s'emparer sans coup férir du fort construit au dehors de ce bourg; mais la bonne contenance du chef royaliste, dont les soldats retranchés dans les maisons opposèrent une vigoureuse résistance, en imposa à l'ennemi, qui tenta inutilement à plusieurs reprises de se maintenir dans les rues. Rebuté par ces infructueux efforts, les Christinos se retirèrent en toute hâte, poursuivis par la petite troupe d'Eguilaz. Ils perdirent dans cette rencontre plus de deux cents hommes, tués, blessés ou prisonniers.

Maroto cherchait à éloigner de sa personne le brave Carmona, qui remplissait dans l'armée les fonctions de sous-chef d'état-major; et prétextant le mauvais état de santé du général Garcia, il chargea Carmona de prendre le commandement de la division de Navarre, et fit occuper par le comte de Negri l'emploi devenu vacant à l'état-major.

Parmi les officiers revenus d'Aragon avec le comte de Negri et D. Basilio Garcia, se trouvait un auditeur des guerres, nommé Manuel Arizaga.

Voyant échouer ses intrigues auprès de Cabrera, il avait demandé à retourner dans les provinces basques, pour être utile à Maroto dont il était l'ami particulier. Le général en chef parut ravi de l'arrivée d'un homme astucieux, et dont les conseils pouvaient lui être d'un grand secours pour activer la mise à exécution des projets qu'il méditait. D'un autre côté, il n'avait songé à rapprocher le comte de Negri de sa personne qu'à cause de l'influence dont il jouissait à la cour: il s'en servait la plupart du temps pour porter ses dépêches ou solliciter la dislocation du ministère, et le chargeait de préférence, et sans qu'il s'en doutât, de celles qui renfermaient la clef des trames qu'il ourdissait dès-lors contre son roi. Arizaga, en sa qualité de confident du général, était fréquemment détaché au quartier royal pour aplanir les voies et seconder de toute sa force ses plans coupables; il recevait en conséquence les missions importantes, et tâchait de procurer continuellement de nouveaux adeptes au parti de Maroto. Ce général était informé de la plupart des résolutions prises dans le conseil du roi, par un des officiers de son état-major, nommé D. Fernando Arce, dont la

sœur était dame d'honneur de la reine. Cette femme confiait à son frère ce qui se passait au palais, et ce dernier, au retour de ses missions, en faisait le rapport au général en chef.

Les coryphées de ce parti avaient tellement grandi la réputation de Maroto aux yeux du peuple, que partout il se portait en foule sur son passage. On le recevait avec des cris et des *vivat* si unanimes, qu'on l'eût cru le maître du pays, tant était grand l'enthousiasme qu'on déployait à son arrivée. En ce temps il parvint par ses intrigues, et en se servant à propos de son crédit au ministère de la guerre, à éloigner de la personne de Charles V le général Pablo Sanz, qui se trouvait au quartier royal depuis son retour des bains.

Maroto avait jugé prudent, malgré l'affection apparente des habitants et le dévouement passif des troupes pour sa personne, de former un corps de cent vingt hommes, qui l'accompagnait en tout lieu. La nuit on doublait les gardes autour de sa demeure, et on plaçait des sentinelles jusqu'à l'entrée de sa chambre, ce qui prouve suffisamment que la trahison qu'il méditait avait porté dès-lors le trouble dans sa

conscience. Maroto comptait principalement sur l'attachement des bataillons castillans, qu'il avait toujours traités avec des égards particuliers. Néanmoins, après avoir sondé l'esprit des commandants des 1er et 7me de Navarre, il crut avoir trouvé en eux des instruments propres à la réussite de ses vues, et résolut de les employer à consommer la ruine des véritables royalistes, qu'il considérait comme autant d'obstacles à la réalisation de ses perfides projets. Les deux bataillons dont on vient de parler, ainsi que le quatrième escadron de Navarre, furent appelés en conséquence auprès de sa personne. Ces troupes étaient en partie les mêmes qui, lors de l'insurrection d'Estella, avaient eu l'audace de marcher contre leur roi, sous la conduite du capitaine Urra. Maroto avait jeté les yeux sur ces corps, précisément à cause de cet acte d'insubordination et de révolte : il était évident que des hommes qui déjà une fois avaient méconnu ouvertement la voix de leur souverain, seraient tout-à-fait disposés à prêter leur appui par la suite aux projets de leur chef.

Maroto reçut les bataillons navarrais à Salva-

tierra et les vit défiler du balcon de la maison où il était logé, aux cris de : *Vive Maroto !* sans qu'aucun de ses soldats joignît le nom du roi à cette ovation militaire. Oteiza et Eraso leurs commandants partagèrent dès ce moment la confiance de Maroto, et l'ambition effrénée du premier le poussa à prendre une part active aux événements que nous allons raconter.

## CHAPITRE XIII.

Menées du parti transactionnaire. — Banquet de Durango. — Revue de Bergara. — Assassinats d'Estella. — Maroto déclaré traître, puis innocent. — Terreur panique en Navarre. — Sac de Los-Arcos. — Maroto à Durango. — Mission confiée à Duffau-Pauillac. — Villaréal, aide-de-camp du roi. — Gratification donnée aux troupes. — Amnistie. — Prise de Ramales et de Guardamino par les Christinos. — Abandon d'Orduña, d'Arciniega et de Balmaseda. — Lord John Hay. — Combat de Villaréal d'Alava. — Prise d'Urquiola par Espartero. — Revue du roi à Elorrio. — Traité de Bergara. — Combat de Cirauqui. — Fin tragique du comte d'Espagne. — Charles V en France. — Conclusion.

Cependant le bruit d'une transaction prochaine entre les deux armées commença à se répandre dans le pays. Le général Garcia, qui faisait épier le camp ennemi, ne tarda pas à apprendre, par un officier employé dans les bu-

reaux d'Espartero, que Maroto entretenait une correspondance intime avec lui, et qu'il ne s'agissait de rien moins entre eux deux, dans ce moment, que de la conclusion d'un traité secret. A cette nouvelle, Garcia communiqua ses craintes au roi et le supplia de prendre promptement ses mesures pour déjouer le traître. Maroto, instruit du rapport de Garcia au roi, et voyant qu'il ne pourrait ébranler sa fidélité ainsi que celle de plusieurs autres chefs de l'armée, décida dès ce moment leur mort et en remit l'exécution à la première occasion favorable.

On vit paraître vers la même époque à Salvatierra deux membres du parlement anglais, qui s'étaient arrêtés quelques jours au quartier royal de Charles V. Les motifs qui amenèrent ces Anglais dans les provinces basques sont restés inconnus jusqu'à présent, mais l'on remarqua qu'ils furent accueillis et festoyés par Maroto avec un grand empressement et une rare distinction.

Le quartier général s'étant porté à Durango, les partisans de Maroto y tinrent des réunions secrètes plus nombreuses que jamais; et d'indignes dénonciations lui parvenaient sans cesse,

par des hommes qui, mettant à profit son caractère ombrageux, s'efforçaient perfidement à perdre leurs rivaux ou leurs ennemis personnels. Maroto éloignait tous les officiers qui lui étaient désignés comme suspects, et le parti de la rébellion, dans l'ivresse de la vengeance, faisait peser de tout son poids sur les royalistes son joug insupportable. Jamais l'impudence et l'infamie n'avaient été poussées aussi loin.

Pour cimenter l'union entre les Navarrais et les Castillans qui accompagnaient le quartier général, on prépara un banquet nombreux, aux frais de Maroto, dans lequel il jugea à propos de se faire représenter par Arizaga et Oteiza. D'autres gens du complot furent chargés de faire les honneurs de ce repas dans lequel, à l'instar des festins libéraux, on porta force toasts à l'union et à la fraternité des convives, sans oublier la santé du principal amphytrion, mais avec grand soin de ne faire aucune mention du roi.

Maroto se porta peu après sur Azpeitia, où il comptait assister à quelque nouvelle ovation. Il y reçut l'ordre du roi de se rendre avec ses troupes dans les environs de Bergara, où Sa Majesté voulait les passer en revue. Après cette

prise d'armes, qui s'effectua le 10 février, le général retourna dans ses cantonnements. Il fit répandre en arrivant le bruit que le roi, touché de ses services, venait de lui accorder un pouvoir illimité sur le peuple et sur l'armée. Ces rumeurs, propagées par ses partisans, présageaient des intentions sinistres, que l'événement ne tarda pas à vérifier. Maroto, en passant à Tolosa, arrêta la liste des victimes qu'il allait prochainement immoler; et comme la plupart des personnes condamnées à périr pour assouvir sa haineuse ambition se trouvaient en Navarre, Estella fut désigné pour le théâtre de leur supplice.

Dans la nuit du 14 février, différents détachements du 1^er^ et du 7^me^ bataillon de Navarre furent commandés pour l'arrestation de ces infortunés. Le lendemain Maroto se trouvait, à l'aube du jour, sur la route d'Estella. Le général Sanz, qui séjournait à Betelu, fut appréhendé le premier et confié à la garde d'une escorte d'infanterie. Le 16, une nouvelle victime vint partager le sort du brave Sanz : c'était l'intendant Uriz, que les sicaires de Maroto cherchèrent en vain à Salinas; mais, l'ayant ren-

contré à son retour d'une partie de chasse, ils le traînèrent à leur suite et le livrèrent à Maroto. Cet intendant appartenait à une famille des plus distinguées et des plus riches de la Navarre : un de ses oncles paternels avait été évêque de Pampelune. L'intendant Uriz avait sacrifié la plus grande partie de sa fortune au service de Charles V, à qui personnellement, et à des époques malheureuses, il avait fait de fortes avances en numéraire. Le roi en faisait un cas tout particulier ; et Sa Majesté daignait souvent signaler elle-même les actes de dévouement et de générosité de ce digne intendant, dont la perte fut généralement déplorée. Le même jour Maroto fit son entrée à Estella avec les deux bataillons et le 4$^{me}$ escadron de Navarre. Garcia, qui se trouvait retenu dans cette ville par la goutte, suspectant aussitôt des intentions de son ennemi, prit la résolution de s'échapper pour rallier sa division et s'opposer avec elle aux sanglantes machinations de Maroto. Mais déjà celui-ci avait fait occuper par ses sbires toutes les issues de la place, lorsqu'à l'entrée de la nuit Garcia arriva aux portes sous un déguisement de prêtre. N'ayant point eu la précaution

de raser ses moustaches, il fut facilement reconnu et arrêté au passage par la sentinelle. Informé de cette tentative d'évasion, Maroto en profita pour répandre dans le public qu'il se tramait un complot contre sa personne, et aussitôt il fit enfermer le prisonnier dans le fort du Puig.

La journée du 17 fut employée à opérer de nouvelles arrestations. Guergué, qui s'était retiré dans sa famille à Legaria depuis l'instant où Maroto l'avait remplacé dans le commandement de l'armée, fut enlevé de nuit par un piquet de cavalerie qui le conduisit à Estella. Il ne nous reste plus qu'à raconter l'odieuse arrestation de Carmona. Ce brave et loyal officier se trouvait à la tête de la division de Navarre, dans la vallée d'Echaurri. Maroto, craignant de compromettre son autorité en envoyant un détachement pour s'assurer de sa personne en vue de l'ennemi et sous les yeux mêmes des soldats dont il était l'idole, lui fit dire de se rendre à Estella pour recevoir les ordres qu'il avait à lui communiquer de la part du roi. Carmona, qui avait la conscience pure, se rendit sans balancer à l'invitation de son général et monta, à la nuit, dans son ap-

partement sans débotter, malgré la fatigue qu'il avait éprouvée pour le rejoindre. Comme il entrait Maroto lui tendit la main, l'appela son ami, fit servir le chocolat et s'assit à table à côté de lui. Après un assez long entretien, Carmona se leva pour prendre congé de son hôte. Alors Maroto, lui serrant de nouveau affectueusement la main, l'engagea à venir le lendemain matin prendre le chocolat avec lui, en lui disant qu'il avait plusieurs choses importantes à lui communiquer. En même temps un aide-de-camp de Maroto recevait l'ordre de suivre ce fidèle défenseur du roi, et de s'assurer du lieu où il se disposait à passer la nuit. Il y avait à peine un quart d'heure que Carmona avait gagné son logement, lorsqu'il fut enveloppé par un détachement d'infanterie et traîné en prison sans autre forme de procès. L'histoire n'offrit jamais un pareil exemple de perfidie, même chez les peuples les moins civilisés du monde.

Les généraux Sanz, Guergué, Garcia et Carmona, enfermés au fort du Puig, passèrent la nuit suivante à réfléchir avec l'intendant Uriz à leur malheureux sort. Le 18, vers les six heures du matin, un aide-de-camp de Maroto, Don Fer-

nando Gispert, entra dans la salle où ces officiers se trouvaient réunis, et leur dit brusquement : « *Messieurs, d'après les ordres du général Ma-* « *roto, il ne vous reste que deux heures pour* « *mourir en chrétiens ; il est temps de vous pré-* « *parer à subir cet arrêt.* » Gispert, connu dans toute l'armée par sa lâcheté devant l'ennemi, s'était offert volontairement pour remplir le rôle de bourreau en cette circonstance. Dans le premier moment, les généraux royalistes se regardèrent sans mot dire, leur esprit ne pouvant soupçonner tant de noirceur et d'infamie. Cependant ils demandèrent ensuite à l'aide-de-camp les griefs qui avaient déterminé le général en chef à cet acte inouï, et ils requirent la faculté d'être admis en sa présence. Sur la réponse négative de Gispert, le brave Sanz, rompant enfin le silence, s'écria d'une voix ferme : « *Pou-* « *vions-nous supposer que, sous le règne de* « *Charles V, nous devions être victimes d'une pa-* « *reille iniquité ? Puisqu'on nous laisse à peine* « *le temps de mourir, je demande à Dieu, pour* « *mon compte, la résignation indispensable pour* « *me soumettre à un traitement aussi barbare !* » Un peu plus tard les nobles victimes de Maroto

tombaient sous le plomb meurtrier de ses sicaires, exhortant leurs bourreaux jusqu'au dernier moment à rester fidèles à leur souverain. Ainsi périrent lâchement assassinés les véritables appuis du trône de Charles V, ces anciens compagnons des victoires de Zumalacarregui, encore tout couverts des honorables cicatrices qu'ils avaient reçues sur les champs de bataille. L'exécution de ces braves vétérans, pères de famille pour la plupart, est d'autant plus flétrissante pour leur bourreau, qu'on ne suivit à leur égard aucune ombre de justice, et qu'ils furent tous passés par les armes sans avoir été préalablement interrogés ou entendus. Pendant cette sanglante tragédie, Maroto parcourait en silence et dans une agitation extraordinaire les rues d'Estella, à la tête du quatrième escadron navarrais. Toute la ville était plongée dans la stupeur, et les habitants ne s'abordaient qu'en tremblant. Quelques heures après Maroto adressa la proclamation suivante, dans laquelle il s'efforçait de convaincre le public qu'il avait eu de justes raisons de sévir contre ses victimes :

« Volontaires, habitants des provinces bas-

« ques et de Navarre, cinq ans de sacrifices hé-
« roïques pendant lesquels votre sang a été
« versé par torrents, vos fortunes dissipées et
« vos innombrables souffrances consignées
« comme vos services dans l'histoire de votre
« admirable résistance ; cinq ans se sont écou-
« lés : ils n'ont pas suffi pour assouvir la cupi-
« dité des hommes qui jouissent, derrière le
« monarque, de tous les plaisirs de la vie; ils ont
« regardé avec une froide indifférence vos
« privations, vos fatigues, votre mort même,
« pourvu qu'ils fussent sûrs de vivre dans la
« mollesse, à vos dépens.

« Vous vous rappelez l'état déplorable dans
« lequel vous étiez plongés lorsque je pris le
« commandement ; vous êtes encore témoins
« de mes soins pour conserver votre confiance.

« Si mes prières, adressées au monarque, ont
« eu quelque influence pour améliorer votre
« sort, je suis loin cependant d'avoir tout ob-
« tenu ; des contrats, des traités favorisant des
« spéculations particulières, ont toujours porté
« obstacle à mes intentions.

« L'audace de ces hommes est arrivée au point
« de faire impunément circuler les mensonges

« les plus perfides : ils disent que, bien vêtus « et bien payés, vous désolez les populations « qui vous nourrissent. Ces hommes voulaient « m'obliger à vous conduire à l'attaque des for- « tifications ennemies, ou à vous sacrifier dans « de nouvelles expéditions ; mais, convaincus « de mon opposition à ces projets machiavéli- « ques, ils ont prêché dans les rues et sur les « places publiques des maximes de sédition et « d'anarchie, enfin ils ont cherché à vous plon- « ger dans de nouvelles calamités en dédomma- « gement de vos fatigues.

« La preuve formelle de ce que j'avance m'é- « tant parvenue à Tolosa, j'ai dû aussitôt chan- « ger mes plans et accourir châtier de pareils « excès. Tous, vous connaissez les faits, ils sont « de notoriété publique ; mais vous ignorez « peut-être que trois fois j'ai offert au monar- « que la démission de mon commandement. Je « ne l'avais pas sollicité ; mais l'ayant accepté, « je ne dois pas le laisser souiller.

« J'ai admiré votre constance ; j'ai vu dans votre « mécontentement une preuve des sentiments de « fraternité qui m'attachent à vous : je mourrai « parmi vous, mais je ne souffrirai pas plus long-

« temps le triomphe de la ruse et de l'artifice.

« Après avoir fait arrêter les principaux au-
« teurs d'une sédition militaire, j'ai ordonné
« qu'un châtiment leur fût infligé, et je crois
« que cet exemple mettra un terme à des ma-
« chinations qui pourraient rendre nos travaux
« interminables et peut-être, en les inutilisant,
« vous faire pleurer des calamités bien plus
« grandes. La rigueur des peines portées par la
« loi militaire vient de se faire sentir, et je serai
« inexorable dans leur application contre qui-
« conque oubliera des devoirs sacrés.

« Volontaires et nobles enfants de ce royaume
« et des provinces basques : *vive le roi! vive la su-*
« *bordination!* et que notre devise soit la religion
« et la restauration de nos anciennes lois, pour
« lesquelles nous mourrons tous.

« Repoussons tout ambitieux qui refuse de
« concourir efficacement au triomphe de la cause
« que nous défendons, et pour laquelle chacun
« de nous voit plongés dans le deuil et la mi-
« sère ses pères et son foyer natal.

« Estella, 18 février 1839.

« *Le chef d'état-major général,*

*Signé :* « Raphaël Maroto. »

Il est à croire que cette proclamation mensongère avait été imprimée avant l'exécution, car on n'y fait nullement mention des noms et des qualités des généraux incriminés. Cette proclamation fut suivie d'une lettre de Maroto au roi, rendue publique, et dans laquelle il ne garde aucun ménagement envers l'autorité royale (1).

Après l'exécution des généraux royalistes, on vit entrer dans Estella deux bataillons navarrais auxquels on distribua de l'eau-de-vie pour les engager à fraterniser avec les sbires de Maroto. Il fit donner à ces soldats de l'argent et des habits, et n'eut pas honte de leur faire entendre que les sommes et les effets qu'on venait de leur distribuer avaient été tirés de la maison de Garcia où ils se trouvaient en magasin. Ceux-ci se laissèrent d'autant plus facilement prendre à ce piége grossier, qu'ils se voyaient festoyés et habillés à neuf; et le lendemain on employa le même artifice à l'égard des bataillons cantonnés dans le voisinage, que Maroto parvint à s'attacher par ce moyen de corruption.

Bientôt on eut à déplorer le sort d'une nou-

(1) Pièces justificatives, n° XI.

velle victime. Par les intrigues de Maroto, D. Luis Ibañez et D. Florencio Sanz, officiers de mérite, employés au ministère de la guerre, venaient d'être éloignés du quartier royal et relégués à Villaréal de Zumarraga. Dans la nuit du 15 au moment de l'arrestation des généraux royalistes, un officier envoyé par Maroto à la tête d'un détachement avait surpris au lit Ibañez et Sanz, pour les traduire à Estella. D. Manuel Ansa Rocca, chef de la secrétairerie de la guerre, étant entré en ce moment, représenta à l'envoyé de Maroto que ces officiers ne pouvaient être appréhendés au corps sans un ordre formel du roi, à cause des fonctions qu'ils remplissaient auprès de sa personne. Comme l'exécuteur en référait aux ordres de son général, Ansa écrivit au marquis de Valdespina, ministre de la guerre, pour l'informer des particularités de cette arrestation. Ce ministre fit aussitôt intimer par D. Luis Puente Garcia, premier officier du ministère, l'ordre à l'envoyé de Maroto de cesser toute poursuite et de s'en rapporter pour le reste à la juridiction de la maison du roi. Lorsque cet ordre parvint à Zumarraga, l'officier envoyé par Maroto refusa d'y obéir, sous le prétexte que la dépêche de

Puente n'était ni émanée du cabinet du roi, ni suffisamment authentique de la part du ministre de la guerre. Cependant D. Florencio Sanz parvint à s'esquiver au moment du départ du détachement et gagna heureusement le quartier royal, malgré la poursuite des soldats qui emmenèrent l'infortuné Ibañez à Estella, où il fut fusillé sans aucune formalité, ni apparence de procédure.

Nous devons, à l'occasion des meurtres ordonnés par Maroto, signaler les noms de ceux qui le secondèrent avec une égale fureur. Les principaux meneurs de cette trame odieuse furent Blas-Maria Royo, général, et gouverneur d'Estella; Manuel Arizaga, auditeur de l'armée; Julian Oteiza, commandant du 1^er^ bataillon de Navarre; Francisco Eraso, commandant du 7^e^; Fulgosio, commandant d'un bataillon de Castille; Gregorio Oyar (dit Malcasco), et Juan Elorriaga, aides-de-camp du général en chef; Roque Linares Butron et Henri O'Donnell, officiers de l'état-major général. A ces noms, il faut ajouter celui du lâche et cruel Gispert. Nous aurions pu citer une foule d'autres officiers qui, par leur position secondaire, étaient moins

connus dans l'armée ; mais c'est bien assez de ceux que nous ne pouvions omettre dans ces mémoires, à cause de la grande part qu'ils ont prise à ces sanglantes exécutions. Parmi les officiers que nous venons de citer, plusieurs ont déjà reçu le juste châtiment de leur félonie : Eraso est mort d'une cruelle maladie, deux mois après la fusillade des généraux royalistes; Oteiza a été tué d'un coup de feu, trois jours avant la trahison de Maroto; Elorriaga, se trouvant à Bilbao quelques jours après le traité de Bergara, a été assassiné dans les rues de cette ville ; Fulgosio a été fusillé à Madrid, pour avoir pris part au mouvement militaire dirigé par Diégo-Léon. Que doivent penser les autres, surtout l'infâme Maroto, de ce que leur réserve l'avenir ?

Le roi, en apprenant cette sanglante exécution, lança contre Maroto le décret qui suit :

« Fidèles volontaires basques et navarrais,
« le général D. Raphaël Maroto, abusant de la
« manière la plus perfide et la plus indigne de
« la confiance dont je l'avais honoré malgré sa
« conduite antérieure, vient de tourner contre
« vous-mêmes les armes que je lui avais con-

« fiées pour combattre les ennemis du trône et « de l'autel, en fascinant et en trompant les « populations à l'aide de calomnies grossières, « en jetant l'alarme, en excitant même à l'in- « subordination et à l'anarchie par des impri- « més séditieux et pleins de fausseté. Il a fait fu- « siller sans procès des généraux qui se sont « couverts de gloire dans cette guerre, des « hommes honorables par leurs services et une « fidélité éprouvée, et il a plongé mon cœur pa- « ternel dans une douleur amère. Il a feint de « n'agir que d'après ma royale approbation : « c'est ainsi seulement qu'il pouvait trouver « l'obéissance parmi vous. Mais je déclare qu'il « n'a ni sollicité ni obtenu de moi cette appro- « bation, et jamais je n'autoriserai des actes ar- « bitraires et criminels. Vous connaissez mes « principes, ma sollicitude pour votre bien-être, « et tous mes efforts pour accélérer le terme des « maux qui vous affligent.

« Maroto a oublié le respect dû à ma souverai « neté, et forfait aux devoirs les plus sacrés, pour « sacrifier des hommes qui opposaient une bar- « rière insurmontable à la révolution, et pour « nous exposer à devenir les victimes de l'en- « nemi et de ses trames.

« Déjà destitué de son commandement de l'armée, je le déclare traître, et avec lui quiconque « l'assisterait et lui obéirait après cette déclaration, à laquelle la plus grande publicité est « donnée. Les chefs, les autorités de tout rang, « et vous tous, vous êtes autorisés à le traiter « comme tel, s'il ne se présente pas immédiatement pour répondre de sa conduite devant la « loi. J'ai prescrit les mesures exigées par les « circonstances, dans le but de déjouer ce nouvel effort de la révolution, qui, abattue, impuissante et prête à succomber, a tenté ce « dernier coup. Je compte pour faire exécuter « mes ordres sur l'héroïsme de mon armée et « la fidélité de mes sujets bien-aimés, et j'ai l'intime persuasion que pas un de vous, en entendant ma voix et connaissant ma volonté, « ne se montrera indigne du pays, de la cause « juste et sacrée que nous défendons, et dans « les rangs de laquelle je m'honore de marcher le « premier pour défendre, avec l'aide de Dieu, le « trône contre ses ennemis, ou pour mourir au « milieu de vous s'il était nécessaire.

« Quartier royal de Bergara, le 21 février 1839.

*Signé :* « CHARLES. »

Charles V destitua en même temps le ministre de la guerre de ses fonctions, et se mit en marche pour la Navarre afin d'appuyer l'exécution de ce décret ; mais il ne put avancer que lentement. Le commandement de l'armée fut confié à Villaréal, qui était consigné à Guernica depuis le retour de l'expédition royale de Castille.

Charles V songea dans ce moment critique à tirer du fort de Guébara le brave Balmaseda, et il écrivit de sa main au gouverneur de cette place de remettre sur-le-champ cet officier en liberté. Quelques moments après l'élargissement de Balmaseda, un piquet de cavalerie se présentait avec un aide-de-camp de Maroto sous les portes de la forteresse, pour opérer l'extradition de Balmaseda, destiné à subir à Estella le même traitement que ses infortunés camarades. Mais il était trop tard, le gouverneur ayant, heureusement pour lui, exécuté sans délai l'ordre qu'il venait de recevoir. Balmaseda alla se remettre à la tête de sa cavalerie.

Maroto, en lisant le décret qui l'accusait de trahison, loin de se soumettre et de chercher à se disculper auprès du roi, se porta aussitôt à

sa rencontre par la route de Tolosa à Lecumberri avec douze bataillons, quatre cents chevaux et six pièces d'artillerie, comme s'il eût voulu s'emparer de vive force du quartier royal. Ce fut en vain que le souverain essaya de faire entendre la voix de la raison aux troupes rebelles, ces tentatives échouèrent devant l'ascendant de leur infâme général. Pendant que ses soldats traversaient la Borunda, un garde-du-corps du roi vint intimer de la part de S. M. l'ordre aux têtes de colonnes de faire halte à l'endroit même ; elles refusèrent d'obéir, et continuèrent leur chemin. Le chef du neuvième bataillon de Castille, D. José Fulgosio, et le commandant d'artillerie Selgaz, se firent particulièrement remarquer en cette occasion par leur effronterie et leurs propos menaçants.

Charles V s'était arrêté à Villafranca, pendant qu'Urbistondo prenait position à Tolosa avec deux bataillons avec ordre d'en interdire les approches à la colonne de Maroto. Il est probable que les partisans de ce général, qui affluaient autour de la personne du roi, avaient engagé S. M. à confier la défense de cette ville à Urbistondo, dont la demeure, depuis

son retour de Catalogne, servait de point de réunion aux meneurs du parti de la rébellion.

Pendant ce temps Villaréal entrait à Segura, et recevait l'ordre du roi de s'y cantonner avec quelques bataillons alavais. Ce général, dans cette position, fut réduit pour ainsi dire au rôle de spectateur neutre du conflit survenu entre l'autorité royale et la rébellion.

De son côté, Urbistondo se retira à Alegria, après plusieurs entrevues avec Maroto, qui fit aussitôt son entrée à Tolosa aux acclamations d'une foule de gens égarés, ayant à leur tête la plupart des conjurés; et il fut porté en triomphe jusqu'à l'entrée de sa maison.

Le lendemain il s'ensuivit entre les deux camps une correspondance de vive voix dont le comte de Negri, Urbistondo, Arizaga et le commandant Casto Eguia furent les principaux intermédiaires. Le but de ces allées et venues était de faire entendre au roi que Maroto avait agi dans l'intérêt de sa cause,et que les généraux fusillés à Estella s'étaient rendus coupables de trahison. Charles V refusa constamment d'admettre ces raisons insidieuses; il voulait exiger avant tout l'éloignement de Maroto, et deman-

dait qu'il se rendît en France pour mettre un terme aux hostilités. Celui-ci, de son côté, refusait obstinément de quitter la partie ; mais craignant qu'à la longue ses soldats ne finissent par l'abandonner pour terminer cette guerre intestine, il se décida à tenter un nouveau coup. Il fit donc prévenir le roi que, dans le cas où il refuserait de publier dans la journée un décret tendant à annuler sa première déclaration, il tomberait brusquement sur ses quartiers pour y passer au fil de l'épée toutes les personnes qu'il savait opposées à ses projets, sans aucune pitié pour ceux qui iraient chercher un refuge à ses propres côtés. Charles V, craignant une grande effusion de sang dans son armée, crut devoir céder et répondit à Maroto qu'il se décidait à entrer en composition. A ces mots un aide-de-camp du roi, sortant de son propre mouvement du palais, parut sur la place publique; et déchirant de sa main le premier décret placardé contre un coin de muraille, il annonça à haute voix l'innocence du général rebelle, aux cris de : *Vive le roi! vive Maroto !* Cet officier pouvait être de bonne foi, et croire aux paroles astucieuses du général. Quelques instants après, Arizaga, prin-

cipal agent de Maroto, vint avec des paroles grossières et menaçantes présenter à la signature du roi le décret de réhabilitation de ce traître. Malheureusement Charles V n'était plus en position ni en mesure de refuser, les troupes, en général, n'obéissant plus qu'à Maroto, dont la trahison n'était pas encore assez manifeste aux yeux du plus grand nombre. Voici la traduction de ce décret :

*Résolution du roi.* « Toujours animé par les « principes de justice et de droiture que j'ai « pratiqués dans tous les actes de ma souverai- « neté, je n'ai pu manquer d'être hautement « surpris quand, à l'aide de nouveaux rensei- « gnements et de fidèles informations, j'ai vu et « appris que le lieutenant-général, chef de l'é- « tat-major général, D. Raphaël Maroto, a agi « dans la plénitude de ses attributions et d'après « l'inspiration des sentiments d'amour et de « fidélité qui le distinguent si éminemment en « faveur de ma juste cause. Je suis pleinement « convaincu que si des espérances déçues, fon- « dées sur des vues erronées (si toutefois elles « n'étaient point le résultat d'une méchanceté « criminelle), ont pu présenter à ma royale con-

« fiance des faits exagérés et interprétés dans de « perfides intentions, elles ne doivent pas retar- « der la réparation due à l'honneur blessé du « général. Approuvant donc les mesures qu'il a « adoptées, j'entends qu'il continue à rester à la « tête de ma vaillante armée, en espérant de sa « loyauté et de son patriotisme que, s'il a pu « ressentir avec peine une déclaration offen- « sante, celle-ci doit en faire cesser les effets, « avec la certitude d'être rentré dans ma faveur « royale, et d'avoir obtenu réparation pour sa « réputation injuriée. En consequence, je veux « que tous les exemplaires du manifeste publié « soient recueillis et brûlés, et que l'on imprime « et fasse circuler à sa place cette déclaration, « qui est l'expression formelle de ma volonté « souveraine, en la mettant à l'ordre général de « l'armée, et en la lisant devant les bataillons « pendant trois jours consécutifs.

« Villafranca, le 24 février 1839.

*Signé :* « Moi, le Roi. »

Arizaga remit en même temps à S. M. une liste de quarante personnes, dont Maroto exigeait l'éloignement et le renvoi en France ; ce qui fut

immédiatement mis à exécution. On remarquait sur cette liste les noms suivants : l'évêque de Léon, D. José Lamas Pardo ; D. José Arias Teijeiro, ministre d'Etat ; D. Pédro Diaz de Labandero, ministre des finances; D. Juan Echeverria, président de la junte de Navarre; D. José Ochoa de Olza, et D. Juan Aguirre, tous deux capitaines des gardes-du-corps ; le P. Larraga, confesseur du roi ; et les généraux Uranga, D. Basilio Garcia, Mazarraza et Vivanco. Tous ces personnages, confiés à la garde d'Urbistondo, furent immédiatement mis en demeure et escortés ensuite à la frontière de France.

Bientôt après D. Juan Montenegro fut nommé ministre de la guerre, et Villaréal passa au quartier royal en qualité d'aide-de-camp de Sa Majesté.

La publicité de la proclamation royale, qui déclarait Maroto atteint et convaincu de haute trahison, avait produit en Navarre un mouvement extraordinaire. Le général Royo, gouverneur d'Estella, manqua d'être égorgé dans sa demeure ; le peuple et les soldats coururent aux armes, exhumèrent les cadavres des victimes immolées à la haine de Maroto ; on conduisit

leurs restes dans le lieu saint, on leur rendit en grande pompe les honneurs funèbres, et après cette cérémonie expiatoire une foule immense les accompagna jusqu'à l'endroit de leur naissance. C'est ainsi que les peuples savent rendre justice à l'innocence et à la fidélité sacrifiées.

Dans le Bastan, le cinquième bataillon de Navarre, poussé par un sentiment de vengeance, mettait illégalement à mort six officiers castillans que l'on supposait partisans de Maroto. Il n'y avait dans la fidèle Navarre qu'un cri général d'indignation contre le bourreau d'Estella; mais, tandis que tous les esprits s'attendaient à le voir puni d'une manière exemplaire, on reçut le décret qui l'investissait pour la seconde fois du commandement de l'armée. Les habitants frémirent à ce signal, et chacun d'eux s'attendit à voir tomber de nouveau sur sa famille tout le poids de la vengeance du dictateur. Le brigadier Tarragual, commandant supérieur des troupes navarraises, prit la fuite et passa en France avec quelques officiers. Le brave Balmaseda traversa l'Ebre avec sa cavalerie, pour aller rejoindre Cabrera. Les partisans de Maroto firent répan-

dre à ce propos la rumeur qu'il avait passé à l'ennemi avec sa troupe, et cependant jamais le roi n'eut d'officier plus fidèle.

Les Christinos profitèrent de cette guerre intestine pour envahir Los-Arcos qu'ils livrèrent au pillage et à l'incendie, sans aucune opposition de la part des troupes royales; car Maroto ayant dégarni tout le pays pour aller dicter la loi à son maître, au lieu de se porter au secours de la Navarre aussitôt après la transaction de Villafranca, s'était dirigé sur Durango, où ses partisans, par son ordre, lui avaient préparé une brillante réception.

C'est de cette dernière ville qu'il publia une proclamation insolente, dans laquelle, jetant entièrement le masque, il déclara à la face du pays, dont il se considérait comme le seigneur et maître, qu'il pardonnait aux personnes qui avaient obéi aux ordonnances du roi, élevant ainsi publiquement son autorité au-dessus des ordres de son souverain légitime. Cette promesse n'était d'ailleurs qu'un piége tendu aux royalistes, qu'il décima plus tard pour les jeter dans les cachots et les envoyer en exil. La veuve de l'infortuné D. Santos-Ladron ne fut même

pas à l'abri de ses persécutions, et elle reçut l'ordre de quitter Estella sans délai.

Après l'issue des exécutions d'Estella, Duffau-Pauillac s'était rendu à Paris afin de rendre compte à qui de droit des succès de la révolte : il fit aussi insérer dans les journaux de longs articles à la louange de son général. Malheureusement quelques royalistes haut placés, trompés par les rapports qui leur arrivaient à la même époque du quartier royal, s'étaient faits sans s'en douter les échos de ceux qui avaient trempé dans cet odieux complot. Cette malheureuse déception porta un coup fatal à la destinée de Charles V, et contribua à amener plus tard la catastrophe déplorable dont la légitimité eut à supporter le coup. Si dès le principe le parti royaliste avait jugé sainement les actes criminels commis à Estella, et si ses organes avaient relu de sang-froid les proclamations de leur auteur, ils eussent poussé un cri d'indignation, au lieu d'aggraver le mal par leurs encouragements et leurs louanges à Maroto.

Maroto, croyant qu'il lui serait facile de s'attacher deux généraux disgraciés sous le dernier ministère, exigea du roi la mise en liberté d'E-

lio et de Zaratiegui. Ceux-ci, en acceptant un commandement dans l'armée, demandèrent avec instance que leur procès fût révisé; car ils comprirent qu'il n'appartenait point à Maroto de les justifier. Vargas, Madrazo et plusieurs autres officiers contre lesquels on n'avait point intenté de procès, furent mis en liberté. Quant à Gomez, contre qui on avait élevé des charges déshonorantes, il ne voulut point accepter son élargissement avant que son procès ne fût terminé.

Il est malheureux qu'à Villafranca aucun des conseillers de Charles V n'ait osé l'engager à se porter sans escorte à la rencontre de Maroto. Les soldats espagnols, obéissant à la voix de leur souverain, auraient sans doute mis la main sur la personne du général en chef, s'ils en avaient reçu l'ordre de la bouche même du roi. Maroto de son côté n'aurait pu rien tenter contre son maître, sans convaincre aussitôt les troupes de la trahison et des sinistres projets qu'il méditait. Dans une occasion aussi pressante, une semblable attitude pouvait seule trancher la question pendante entre le trône et la trahison. Malheureusement, cet instant décisif fut perdu pour la couronne.

A Durango, Maroto alloua aux troupes qui l'avaient suivi jusqu'alors une gratification considérable qu'il prétendait avoir tirée de ses propres épargnes, tandis qu'il avait pris sur les fonds de l'armée les sommes nécessaires à cette dépense coupable. Précédemment le ministère, dans le but de favoriser la remonte de notre cavalerie, avait autorisé les jeunes gens qui désiraient s'exempter du service à présenter deux chevaux avec leur harnachement, en échange de leur congé. Mais Maroto convertit cette prestation, en taxant sa valeur à seize onces d'or (près de 1,400 fr.). Ce fut à l'aide de ce trafic qu'il distribua à ses soldats la gratification dont on vient de parler, au grand détriment du service, puisque l'armée fut ainsi privée d'un bon nombre de chevaux, en même temps qu'elle perdait une partie de ses défenseurs par le rachat des congédiés. Mais Maroto, qui ne songeait nullement à augmenter son pied de guerre, était parvenu à retirer de fortes sommes des habitants, en prétextant que les maquignons français n'amenaient en Espagne que des bêtes de rebut : il joua même, à son passage à Tolosa, une scène bruyante à ce sujet avec quelques-uns des fournisseurs.

Il était évident que Maroto ne se donnait plus même la peine de dissimuler sa trahison. Il ne publia point les pièces du soi-disant procès de ses victimes, parce qu'il manquait absolument de preuves. Il affaiblissait visiblement les rangs de l'armée, au lieu d'en remplir les vides. Le ministère de la guerre ne pouvait obtenir de lui un état de la force effective de ses troupes, en sorte qu'on ignorait au quartier royal le nombre de baïonnettes et de chevaux disponibles. Cependant l'argent nécessaire pour leur mise au complet se trouvait dans les caisses du trésor, et jamais général n'avait eu une plus belle occasion de porter l'armée sur un pied formidable. De plus, nous avions à Bayonne la somme suffisante à l'achat de huit cents chevaux, achat constamment différé sous prétexte des difficultés du passage de la frontière. On négligeait en même temps, faute d'en entretenir le personnel, de mettre les manufactures d'armes en activité. Au lieu d'apporter tous ses soins à ces diverses opérations, Maroto employait les fonds de l'Etat à séduire et à corrompre les soldats, pour parvenir plus facilement au terme de ses complots. Et lorsqu'il

eut consommé à ses machinations une grande portion des fonds disponibles, et que les magasins d'armes furent vides, il ordonna, pour accroître l'embarras, une levée générale de jeunes conscrits. En même temps, à quelques exceptions près, il remplit de ses créatures les hautes charges de l'armée et de l'administration.

L'auteur de ces Mémoires, colonel d'état-major, était placé trop près de Maroto pour ne pas voir les intrigues et les trames qui se pratiquaient autour de lui, quelque réserve à son égard, quelque prudence, quelque astuce que l'on pût y mettre; mais il avoue qu'avant les sanglantes exécutions d'Estella il n'avait pu croire à l'horrible trahison de Maroto. Il avait pensé, comme tant d'autres, qu'il ne s'agissait que de rivalités avec la cour et les ministres du roi. Mais lorsqu'il vit les plus fidèles et plus braves généraux sacrifiés sans procédure ni jugement, par les seuls ordres de Maroto, il ne put s'empêcher de le blâmer assez hautement pour que ce général lui en fît des reproches menaçants. Jusque-là l'auteur n'eut jamais personnellement à se plaindre; mais Maroto ne

pouvant espérer de le faire participer à des attaques désormais directes contre l'autorité et la personne du roi légitime, qu'il était venu servir volontairement avec ses deux frères, prit enfin le parti de l'écarter du quartier général en le congédiant le 12 mars. Cet officier rentra aussitôt en France, et ne put être témoin des derniers événements et du succès de cette horrible trahison. Cependant il a puisé les documents des événements postérieurs, dont il donne le récit succinct, à des sources authentiques et impartiales.

C'est vers cette époque qu'Elio fut nommé commandant général de Navarre, et que, par un décret du roi du 11 avril, le père Cyrille, archevêque de Cuba, fut promu à la présidence de la junte d'Etat, que l'on venait de créer.

Maroto ne cessa de réclamer du roi une amnistie en faveur des exilés christinos du pays basque, et il finit par emporter cette mesure le 29 avril (1). Elle fut impolitique, en ce que, loin d'être imitée par l'ennemi, les royalistes de la Castille, chassés de leurs maisons, étaient obli-

(1) Pièces justificatives, n° XII.

gés dans le même temps de se réfugier dans les provinces, dont ils affamaient les habitants. De plus, les revenus des biens destinés aux bannis ne servant plus à la subsistance des troupes royales, le trésor de l'armée, à découvert par ce décret, fut privé par la suite d'une branche importante de ses ressources.

A cette époque Maroto, voulant consommer sa trahison sur une plus grande échelle, tentait d'exiger de Charles V de joindre à son commandement celui de la Catalogne et de l'Aragon. Cette prétention exorbitante fut soumise au conseil suprême de la guerre, qui en fit justice en la rejetant presque à l'unanimité.

Au commencement de mai les deux armées se rencontrèrent sous le canon de Ramales. Maroto, quoique favorisé par la nature du terrain, se borna à une coupable défensive, laissant son adversaire s'établir dans les positions inexpugnables de Las-Cuevas. Le 8 Espartero occupa Ramales, et les jours suivants il tenta sans succès une attaque contre le fort de Guardamino. Le 11, il délogea presque sans résistance le général carliste des positions formidables que ce dernier occupait. Maroto, malgré

la belle défense de la garnison de Guardamino, qui dura plusieurs jours, et qu'il aurait pu secourir sans obstacle, envoya deux de ses officiers au quartier général d'Espartero pour traiter de la reddition du fort, et en remit incontinent la clef à l'ennemi. La capitulation de Guardamino, concertée entre les deux généraux en chef, et les escarmouches qui la précédèrent, valurent cependant au général christino le titre fastueux de duc de la Victoire.

Dans le temps où le canon grondait devant Ramales, Diégo Léon s'emparait de la tête de pont de Velascoain, et en assurait le passage à ses troupes.

Le 23 mai Maroto abandonnait Orduña, où l'ennemi vint établir son quartier général. Le lendemain il faisait évacuer Arciniega et Balmaseda, après en avoir retiré le canon et rasé les défenses : il concentra ses forces à Areta, village fortifié précédemment par le général Eguia. Maroto annonça publiquement que ce lieu devait servir de tombeau à l'ennemi, et jura de mourir plutôt que de céder un seul pouce de terrain. Il ne tarda pas longtemps à démentir cette pompeuse promesse, quoiqu'il fît semblant de

hérisser d'obstacles les abords d'Areta, pendant que les ennemis livraient aux flammes et au pillage plusieurs bourgs de la Navarre et de l'Alava, afin de forcer les habitants à désirer avec ardeur, à exiger même la fin de cette guerre.

Le 20 juin Charles V vint passer en revue les troupes cantonnées aux environs d'Areta, et leur fit une courte allocution. La présence de Sa Majesté produisit un bon effet sur la troupe ; et les soldats, qui commençaient à démêler la perfidie de Maroto, ayant fait entendre des murmures contre lui, il jugea nécessaire de faire un acte de dévouement ; et à cet effet il fit répandre quelques jours après la proclamation suivante, véritable chef-d'œuvre de la plus noire hypocrisie :

« Volontaires,

« L'heure du combat approche, et l'instant « n'est plus éloigné où les défenseurs du trône « prouveront au monde entier qu'ils ne savent « point reculer devant l'usurpation. Si l'aban- « don de quelques points importants a pu faire « croire à l'ennemi que nous nous laissions inti-

« mider par ses menaces, qu'il attaque nos posi-
« tions actuelles!... Il y trouvera la mort, juste
« châtiment de ses honteux excès et du pillage
« odieux qu'il exerce dans vos campagnes. Ja-
« mais ses soldats n'ont fait jusqu'à ce jour une
« guerre aussi cruelle : ils ont porté le fer et la
« flamme dans les champs de Guébara, pendant
« que leur général dévastait et pillait les envi-
« rons d'Amurrio, d'Orduña et d'Arciniega,
« donnant ainsi au monde entier la preuve de
« son inhumanité et de sa barbarie.

« En vain de misérables intrigants ont ré-
« pandu le bruit d'une transaction, devenue
« désormais impossible entre les deux partis.
« Que notre cri de guerre soit toujours : *le Roi*
« *et la Religion! Vaincre ou mourir!* notre
« devise.

« Quartier général d'Orozco, le 25 juillet 1839.

« *Votre général et camarade*,
*Signé :* « Raphaël Maroto. »

Peu de jours après lord John Hay eut une entrevue avec Maroto, qui se porta à sa rencontre jusqu'à Miravalles. On a cru généralement qu'à la suite de cet entretien Maroto jugea que

le moment était venu d'accomplir sa trahison, en livrant à l'ennemi le roi, son légitime souverain. Lord John Hay, après avoir quitté le camp royaliste, passa aussitôt au quartier général d'Espartero, qui se trouvait à Amurrio.

Les menées de Maroto ne laissaient plus aucun doute sur ses perfides projets. Plusieurs généraux fidèles à leur roi prenaient secrètement des mesures pour s'opposer à la trahison qu'il méditait, et l'on serait probablement parvenu à obtenir un résultat favorable, si le 5e bataillon de Navarre n'eût pris les devants. Les soldats de ce corps, à l'instigation du général Basilio Garcia et du curé Echeverria, se soulevèrent à Vera aux cris de : *Liberté pour Charles V ! mort à Maroto !* Cet exemple fut bientôt suivi par le 12e bataillon de Navarre. On le conçoit facilement, ce mouvemeut précipité hâta le dénouement de cette épouvantable catastrophe. Une foule de chefs et d'officiers, qui s'étaient compromis en appuyant jusqu'alors les mesures de Maroto, craignant que le parti du roi ne prît le dessus, et redoutant la justice de Sa Majesté, pressèrent eux-mêmes ce perfide général de hâter la réalisation de ses projets,

préférant de la sorte se livrer entre les mains d'Espartero plutôt que de s'en rapporter à la clémence du roi. La division de Guipuzcoa, commandée par Iturbe, se déclara en rébellion ouverte, refusant d'obéir à tout ordre émané du ministère. Charles V, au milieu de ce conflit, tenta une démarche auprès d'Echeverria pour l'engager à renoncer à son entreprise. Il partit avec une escorte formée à la hâte par le général Vargas, et se rendit aux environs de Vera, où il eut une conférence avec Echeverria. Mais pendant ce temps les événements se succédaient avec une rapidité qui rendit cette démarche sans succès, la dissolution devenant générale. Espartero, désormais d'accord avec Maroto, profitant de cet état de choses, se porta de Vittoria sur Villaréal d'Alava pour menacer la Biscaye et le Guipuzcoa, sans autre opposition, et encore pour la forme, qu'une escarmouche entre ses éclaireurs et un faible détachement de l'armée de Maroto. L'ennemi entra dans ce bourg à l'entrée de la nuit, et les troupes royales se retirèrent et allèrent bivouaquer sur les hauteurs d'Arlaban. Le lendemain Maroto décampa sous prétexte d'aller attaquer

les bataillons insurgés, et vint occuper Villaréal de Zumarraga.

Le 21 août, Espartero, profitant de l'absence volontaire de Maroto, s'empara sans coup férir du fort d'Urquiola, pendant que Simon Latorre abandonnait aux Christinos les belles positions d'Areta. Maroto, arrivé la veille à Durango, évacua le lendemain cette ville devant l'ennemi et se porta sur Elorrio. Le 23 il adressa à ses soldats la proclamation insidieuse qu'on va lire :

« Volontaires, habitants de la Navarre et des « provinces basques, le feu de la discorde « allumé par l'intrigue semble vouloir nous dévo- « rer ; l'ennemi triomphe, et nous périssons par « manque d'union et de constance. Vous devez « connaître, par les excès des Christinos en Na- « varre, ce qui nous attend en cas de défaite. « Encore un effort, et la victoire nous est fa- « cile. Vous avez taillé en pièces vos ennemis « à chaque fois qu'ils se sont présentés en ar- « mes ; mêmes succès vous sont réservés, avec « du cœur et de la persévérance. Vous ne pou- « vez être intimidés par leur nombre; ils dispa-

« raîtront comme la fumée, si vous faites votre « devoir et si vous méprisez la voix des pertur- « bateurs. Nous n'avons qu'une devise : *Reli-* « *gion, roi et patrie!* Etouffons à jamais tout es- « poir de transaction, et jurons de mourir les « armes à la main plutôt que de nous montrer « indignes de la victoire.

« Quartier général d'Elorrio, 23 août 1839.

« *Votre général et camarade*,
*Signé :* « Raphaël MAROTO. »

Dans le même temps où Maroto cherchait en vain à cacher sa noire perfidie sous ces paroles trompeuses, il faisait circuler dans le camp royaliste mille bruits absurdes et mensongers. A entendre ses créatures, un arrangement allait terminer la lutte des deux partis ; Charles V, disaient-elles, allait prendre en main la régence du royaume, et le mariage d'Isabelle avec le prince des Asturies devait mettre un terme aux fureurs de la guerre civile.

Charles V ne pouvant plus douter de la trahison de Maroto, se décida à tenter un dernier effort sur son armée pour la ramener dans le sentier de l'honneur et du devoir. A cet effet il

se présenta le 25 août à Elorrio, accompagné de son fils le prince des Asturies, de S. A. R. l'infant D. Sébastien et d'une faible escorte de cavalerie. Maroto vint le recevoir à l'entrée de ce village, où par ses ordres les troupes se trouvaient déjà rangées en bataille. Charles V, après avoir parcouru les rangs, s'adressa aux soldats, et leur dit d'une voix ferme : « *Volontaires, me reconnaissez-vous pour votre roi? Etes-vous déterminés à obéir à la voix de votre souverain?* — *Oui, oui! jusqu'à la mort!* » répondirent les soldats en faisant entendre le cri de : *Vive le roi!* Pendant ce temps Maroto, placé derrière le roi, ne cessait d'inviter par des signes non équivoques les commandants de bataillons à le soutenir dans la position critique où semblait l'avoir placé la courageuse détermination de Sa Majesté. Aussi ce premier mouvement de fidélité de la part des soldats fut bientôt étouffé par les cris contraires de : *Vive Maroto! vive notre général!* Alors Charles V, apostrophant les soldats, s'écria : « *Volontaires, là où se trouve le roi il n'y a point de général; votre roi s'adresse à vous, répondez, je vous le répète encore, voulez-vous me suivre?* »

Les bataillons guipuzcoans, dont la plupart des soldats ne comprenaient point le langage castillan, gardant le plus profond silence, leur chef, le brigadier Iturbe, offrit au roi de leur répéter en langage basque les paroles qu'il venait de leur adresser. Mais Iturbe, au lieu d'être le fidèle interprète des paroles du roi, leur donna à entendre que Sa Majesté leur recommandait d'obéir avec constance au général Maroto qui possédait son entière confiance. Les Guipuzcoans, trompés par leur général, répondirent à cette exhortation par les cris de : *Vive Maroto !* Charles V, voyant alors que Maroto continuait toujours ses signes d'intelligence avec les chefs de corps, et pouvant craindre qu'il ne voulût s'emparer de sa personne pour le livrer à Espartero, se retourna vers son escorte de cavalerie et s'écria : «*Nous sommes vendus.*» En proférant ces paroles, le roi lança son cheval au galop et retourna avec sa suite à Bergara.

Charles V, environné de troupes dont il avait tout lieu de douter de la fidélité, ne jugeant pas à propos de rester à Bergara, se retira à Villafranca, en attendant le dénouement des trames

de Maroto. On ne peut point douter que ce traître n'eût conçu le dessein de s'emparer, pendant cette revue, de la personne du roi; mais l'indécision, le manque de résolution l'empêchèrent d'exécuter à ce moment cet odieux projet depuis longtemps médité.

Le lendemain, au point du jour, Maroto se rendit au village d'Abadiano où il entra aussitôt en pourparlers avec Espartero, qui commença par lui reprocher de ne s'être point mis en mesure de lui livrer la personne du roi comme ils en étaient convenus. Maroto promit de faire une nouvelle tentative contre la liberté de son souverain, avant de passer lui-même ostensiblement dans le camp ennemi. Après cette promesse, il se retira à Elorrio d'où il écrivit la lettre suivante au ministre de la guerre, croyant que Charles V aurait la bonne foi de donner dans un piége aussi grossier:

« Je suis entré en conférence dans la matinée « avec le général ennemi, comme je vous en « avais prévenu par ma lettre d'hier; mais bien- « tôt convaincu de son astuce et de la duplicité « de ses propositions, j'ai résolu de tenter « encore une fois la force des armes. J'espère

« que vous voudrez bien donner connaissance « au roi de cette intention, afin qu'il daigne me « faire savoir sa volonté que je suis décidé à « accomplir. Dieu vous garde, etc.

« Elorrio, le 26 août 1839.

*Signé :* « Raphaël MAROTO. »

Malgré le manifeste (1) publié par le ministre de la guerre D. Juan Montenegro, qui déclarait Maroto traître, celui-ci, persistant dans le projet de livrer son souverain, osa adresser à S. M. une lettre conçue en ces termes :

« Sire, en me jetant aux pieds de Votre Ma- « jesté comme je le fais au nom de mes compa- « gnons d'armes, j'ose lui faire observer qu'un « roi n'est jamais plus grand que lorsqu'il ré- « pand le pardon sur les erreurs de ses sujets. « D. Eustaquio Lago présentera à Votre Majesté « l'hommage des sentiments dont mon cœur est « animé, afin qu'elle me daigne faire connaître « sa souveraine volonté. Dieu garde Votre Ma- « jesté, etc.

« Elgueta, le 27 août 1839.

*Signé :* « Raphaël MAROTO. »

(1) Pièces justificatives, n° XIII.

Le lendemain les généraux Urbistondo et Latorre, délégués par Maroto, se rendirent au quartier général d'Espartero pour y arrêter les bases de la fatale convention de Bergara. Le 29 Maroto parut en personne dans cette ville, où les généraux Urbistondo, Latorre et Iturbe amenèrent par ses ordres les troupes de Guipuzcoa, de Biscaye et de Castille. Ainsi disparurent les derniers lambeaux du voile déjà déchiré qui avait couvert si longtemps une trahison sans exemple dans les fastes des nations.

Quant à la défection de ces trois généraux, on ne peut l'expliquer que de la manière suivante. Sans fortune, accablés de dettes contractées en grande partie au jeu, on offrit de l'or à leur cupidité, qu'ils s'empressèrent d'accepter. La promesse de reconnaître leurs grades et les décorations qu'ils tenaient de Charles V, fut aussi pour eux un puissant motif de trahir ce monarque. Quant à Maroto, il n'a pas fait la moindre difficulté d'accepter, malgré sa fortune mal acquise en Amérique, le million qui lui avait été promis.

Charles V, par la défection de son général et l'abandon d'une partie de son armée, se voyant

à la veille de tomber entre les mains d'Espartero, se retira à Lecumberri. Là il fut rejoint aussitôt par le brave général Alzaa, qui, constamment fidèle à son drapeau, amena sa division alavaise, toujours prête à se sacrifier pour la cause de son légitime souverain.

Pendant qu'Elio, sans recourir à la force des armes, quoiqu'il en eût reçu l'ordre de Maroto, cherchait par la douceur et la persuasion à apaiser les troupes insurgées aux ordres d'Echeverria et de D. Basilio Garcia, Diégo Léon profitait de son absence pour saccager la partie basse de la Navarre qui se trouvait à sa merci. Les villes d'Allo et de Dicastillo furent impitoyablement livrées au pillage et aux flammes. Instruit des opérations dévastatrices de Diégo Léon, Elio se dirigea à marches forcées du côté d'Estella avec toutes ses troupes disponibles, et arriva assez à temps pour préserver d'une invasion la ville de Cirauqui. Le même jour que Maroto signait le traité de Bergara, les troupes navarraises remportaient à Cirauqui une victoire signalée sur l'armée de Diégo Léon, et c'est la meilleure preuve que l'enthousiasme était encore grand parmi les partisans de la légitimité.

La défense de Cirauqui avait été confiée au brave colonel Soto, qui se vit bientôt entouré par douze mille fantassins et quinze cents cavaliers, n'ayant à leur opposer que cinq cents hommes réduits à se défendre dans un bourg ouvert et sans fortifications. Dans cette position critique, soldats et habitants jurèrent de s'ensevelir sous les ruines des maisons plutôt que de céder à l'ennemi. Pendant que les soldats navarrais dirigeaient un feu meurtrier contre les Christinos, les habitants dépavaient les rues et élevaient des barricades sur plusieurs points. En vain l'ennemi chercha-t-il à pénétrer dans la ville : il fut constamment repoussé avec grande perte. Le colonel Soto se multipliait et se trouvait toujours là où le danger était le plus imminent. Deux blessures graves qu'il reçut, et la perte de la moitié de son monde, semblaient annoncer le succès de Diégo Léon, lorsque des renforts royalistes pénétrèrent dans Cirauqui et en rendirent la résistance plus acharnée. L'enthousiasme du soldat s'accrut encore par la nouvelle qu'Elio, à la tête de ses troupes, était arrivé au village d'Artasun, et se trouvait à même de tomber sur les derrières de l'ennemi. Alors, au

cri de *vive le roi !* s'effectuèrent avec vigueur de nombreuses sorties dans lesquelles l'ennemi fut toujours repoussé avec perte. La nuit semblait avoir mis fin au combat, et Diégo Léon songeait à recommencer l'attaque le lendemain à la pointe du jour, lorsque deux cents Navarrais commandés par Diaz y Rada pénètrent avec audace dans le camp ennemi, y portent la mort et le désordre qu'accroît encore l'obscurité. Le lendemain matin Elio vint effectivement attaquer Diégo Léon, qui, redoutant l'issue du combat, commença aussitôt à battre en retraite, poursuivi et sans cesse harcelé par les troupes royales jusqu'aux abords du pont de Mendigorria.

Deux jours plus tard Elio reçut une lettre de Maroto, dans laquelle ce général lui annonçait les clauses du traité de Bergara, en l'engageant à se soumettre avec la division navarraise. Mais Elio, transporté d'indignation, réunit aussitôt les principaux chefs de son corps d'armée, et leur donna connaissance de cette dépêche et des faits accomplis, en témoignant hautement toute l'horreur que lui inspirait la conduite de Maroto. Excités par les paroles cha-

leureuses de leur général, tous jurèrent de rester fidèles et de mourir pour le roi.

Après s'être ainsi assuré des bonnes dispositions des troupes navarraises, Elio, laissant ses instructions à plusieurs chefs pour la défense d'Estella et du territoire environnant, se rendit à marches forcées du côté de la frontière de France avec tout ce qu'il put réunir de troupes disponibles. Son but était de faire sa jonction avec le roi, et d'aviser avec S. M. au nouveau système de guerre susceptible d'être adopté. Poursuivi par l'armée d'Espartero, Charles V se trouvait alors dans le plus grand danger. A peine réuni aux troupes du roi, Elio fut nommé général en chef; mais cette promotion fut tardive, puisque l'entrée de Charles V en France la suivit presque aussitôt. Ainsi Elio jusqu'au dernier moment rendit des services signalés, et montra un dévouement et une loyauté depuis longtemps héréditaires dans sa noble et illustre famille.

Cependant rien encore ne devait être désespéré, les généraux restés fidèles au roi pouvaient rétablir la lutte en centralisant la guerre dans les montagnes où elle avait pris naissance.

Mais dans un moment aussi décisif, aussi grave, on ne s'entendit point, et on se laissa acculer à l'extrême frontière des Pyrénées. On put remarquer dans cette circonstance le résultat des préméditations de Maroto, qui par le massacre d'Estella avait privé le roi de plusieurs de ses généraux les plus fidèles et les plus dévoués. Nul doute, en effet, que parmi eux Charles V n'eût trouvé des hommes de cœur préparés de longue main à faire face à l'orage, et aptes par leur expérience à suggérer un expédient propre à le retirer de cet abîme de concessions et de complots. Parmi les chefs qui se trouvaient alors auprès du roi, les talents militaires, le courage et le dévouement ne manquaient sûrement pas; mais, nous devons le dire, ils n'avaient point entre eux cette confiance, cet accord parfait qui, dans cette extrémité, auraient dû régner parmi tous pour le salut commun. Cependant il est certain que, si l'on avait pu tenir quelque temps dans les montagnes, les troupes séduites par Maroto auraient fini par rejoindre le roi et grossir son armée. La guerre avait commencé avec des moyens si minimes qu'elle pouvait, à notre

avis, se continuer facilement et reprendre un nouvel essor avec les nobles restes d'une armée qui avait toujours vaincu jusqu'alors : et d'ailleurs les armées d'Aragon et de Catalogne, restées fidèles, auraient en grande partie occupé les forces de Christine. Mais le roi, entouré d'ennemis nombreux, pressé de toutes parts, fut contraint d'effectuer une retraite pénible sur Urdax, aux dernières limites avec la France, et enfin, le 14 septembre, de chercher un refuge au-delà des Pyrénées.

Ainsi s'accomplit l'œuvre d'une trahison sans exemple, celle d'un roi à la tête d'une armée héroïque si longtemps dévouée et d'un peuple toujours fidèle. Les malheurs du roi ont rejailli sur la nation espagnole tout entière, déchirée par les factions ; et la France eut à gémir de nouveau de la présence d'un Bourbon captif et exilé.

Mais, au milieu de tant de désastres, honneur aux preux de la Navarre et d'Alava ! à ces fidèles soldats qui se font honneur de partager l'exil de leur souverain ! Honneur à tous les braves qui ont conservé jusqu'au bout l'éclat de leur bannière, qui ont traversé, sans pâlir et l'arme haute,

le dédale d'intrigues qui égara leurs compagnons d'armes ! Honneur au brave général Alzaa, qui voulut jusqu'au dernier moment partager avec ses fidèles soldats alavais les privations et les fatigues qu'ils eurent à supporter depuis la retraite d'Urdax jusqu'à l'époque de leur licenciement, qui n'eut lieu qu'en France, au bivouac de Marac.

Nous voici parvenus à la fin de la tâche que nous nous étions imposée. Nous avons raconté sans détour les phases alternatives de la lutte acharnée soutenue par les royalistes dans le nord de la Péninsule ; nous avons initié le lecteur au mystère d'iniquité tramé dans l'ombre par les satellites de la révolution, ces ennemis acharnés de la légitimité. Que resterait-il à ajouter quand la plume tombe de dégoût des mains du narrateur, en énumérant les causes de tant de bassesses et d'infamie ? Nous devons nous arrêter devant les conséquences déplorables d'une catastrophe amenée par la violation des devoirs les plus sacrés. Comment allonger notre récit, déjà souillé de noms qui ne peuvent trouver dans le mépris de l'univers un salaire suffisant de leur vénalité et de la noirceur profonde

de leur âme? Nos lecteurs connaissent d'ailleurs le dénouement de ce drame hideux; ils savent comment le ministère français a répondu à une demande d'hospitalité par une contrainte par corps, et accueilli Charles V désarmé, en l'écrouant dans une demeure que l'on peut considérer comme une prison: ils voudront bien, en conséquence, nous dispenser d'entrer dans des détails circonstanciés sur un acte public aussi connu de tout le monde.

Nous nous bornerons à ajouter qu'après la dissolution de l'armée royale et la chute de la Navarre et des provinces basques, qui laissèrent cinquante mille hommes disponibles au gouvernement de Christine, on pouvait prévoir ce qui est arrivé depuis, la défaite du parti royaliste en Aragon et en Catalogne. L'intrigue, la bassesse et la corruption y contribuèrent aussi d'une manière puissante. La fin tragique du comte d'Espagne, les malheurs de l'héroïque Cabrera, et la défection de Segarra, furent le complément douloureux de l'odieuse trahison de Maroto.

Que le lecteur nous permette de sortir du cadre que nous nous étions tracé, pour l'entre-

tenir du comte d'Espagne et des détails circonstanciés de sa mort.

Rappelons d'abord que, dans le courant de mars 1838, la junte de Catalogne se trouvant en désaccord avec Urbistondo, général en chef de cette province, dont on ne pouvait cependant méconnaître l'habileté et l'activité, avait chargé un de ses membres, le comte de Fonollar, de rendre compte au roi de la situation de cette province, et de lui proposer le rappel d'Urbistondo, en lui désignant un successeur. Le roi nomma au commandement de la province et de l'armée de Catalogne le comte d'Espagne, général distingué, homme d'Etat habile, capable par sa grande énergie de réprimer toute espèce de désordre. Le comte de Fonollar fut chargé de faire connaître cette décision royale au comte d'Espagne, alors retenu, depuis longtemps, prisonnier à Lille par ordre du gouvernement français. Ce général, d'un caractère fort original, feignait d'être fou depuis qu'il était parvenu à s'échapper de Barcelonne à la fin de 1832. Dans sa prison de Lille il avait laissé croître sa barbe et ses ongles, et ne quittait presque plus le lit. Etant parvenu de la

sorte à faire croire à son aliénation, il put facilement tromper la vigilance de ses geôliers et sortir de France, aussitôt qu'il eut connaissance des ordres du roi. Ce ne fut qu'après bien des détours et des fatigues qu'il put arriver en Catalogne, où en peu de temps il parvint à mettre l'armée de cette province sur un pied de guerre respectable; et c'est au moment où il allait agir avec vigueur que la haine de quelques ambitieux vint terminer sa glorieuse carrière par le plus vil des assassinats.

Depuis quelque temps le comte d'Espagne laissait voir un peu de refroidissement dans ses rapports avec le curé Torrebadella et d'autres membres de la junte; ceux-ci, froissés peut-être dans leur amour-propre, travaillèrent dès ce moment à la perte de leur général.

Ils insinuèrent adroitement, sous le sceau du secret, aux chefs de division qu'il ne convenait point que le comte d'Espagne commandât plus longtemps l'armée, faute, disaient-ils, de capacité, de bonnes mœurs, et à cause de sa trop grande sévérité. Ils ajoutaient avec perfidie que, d'accord avec l'ennemi, il ne voulait point en venir aux mains avec lui, et qu'il n'attendait

qu'une occasion favorable pour livrer, comme l'avait fait Maroto, son armée au gouvernement révolutionnaire. Les chefs de division se laissèrent prendre à ce récit mensonger, et résolurent de demander son remplacement. Alors la junte adressa au roi un mémoire dans lequel elle demandait la destitution du comte d'Espagne, au nom de l'armée et du peuple. Le curé Spa fut chargé de porter cette missive à Bourges. Quelque temps après ce messager était de retour à Andorre, d'où il écrivit à la junte que S. M. avait consenti au renvoi du comte d'Espagne, ajoutant que l'ordre du roi arriverait sous peu de jours.

A peine la junte eut-elle reçu cet avis qu'elle s'empressa d'en faire part à Segarra, qui remplissait les fonctions de second commandant général de la Catalogne, et qui était déjà dans le secret du complot. On ne songea plus, ensuite, qu'à exécuter le projet de se défaire du général en chef. L'occasion s'en présenta d'elle-même, le comte d'Espagne venant de convoquer la réunion des membres de la junte, pour délibérer sur des affaires importantes concernant la province et l'armée. Celle-ci se tenait à Avia,

distant d'un quart de lieue de Berga. Au jour désigné le comte se rendit à Avia, où il fut obligé, contre l'usage et toute convenance, d'attendre longtemps la réunion de la junte, qui ce jour-là était composée d'Orteu, président, Andreu y Sanz, Torrebadella, Milla, Vilella, Dalmao, Ferrer, Sampons et Labandero. La séance fut ouverte ce jour-là, dans le presbytère d'Avia, par l'intendant Labandero, qui prit la parole en ces termes : « *La junte m'a demandé un état* « *des forces de l'armée, pour pouvoir en com-* « *pléter le cadre; mais je dois vous prévenir* « *que, comme intendant, je ne puis le donner* « *qu'au roi ou au général en chef.* » Alors le comte d'Espagne répondit qu'il approuvait la conduite de l'intendant, et qu'il n'entendait pas qu'on manquât en rien aux ordonnances royales.

Il s'ensuivit aussitôt des discussions très animées entre le général et la junte, et les altercations duraient encore lorsqu'un des membres, le curé D. Narciso Ferrer, se leva, et s'adressant au comte d'Espagne, lui dit : « *Le* « *roi notre maître vous ordonne de laisser le* « *commandement de l'armée.* » Le général, stu-

péfait, s'écria : « *Que signifie tout ceci, Mes-* « *sieurs ?* » Au même instant Ferrer, se précipitant sur lui, le saisit fortement à la gorge, tandis que son frère, qui s'était caché dans un coin de la salle, s'élança aussi sur le comte d'Espagne, en appuyant la pointe d'un poignard sur la poitrine de ce vénérable général : d'un autre côté, deux jeunes soldats de l'escorte de la junte le couchèrent en joue avec leurs carabines. Ferrer somma alors le comte d'Espagne de lui rendre son épée et son bâton de commandement : celui-ci refusant d'obéir à cette injonction, on lui arracha l'un et l'autre de vive force. Le général faisant signe qu'il voulait parler, Ferrer y consentit, à condition qu'il donnerait sa parole de ne pas appeler à son secours. Le comte d'Espagne ayant fait un signe affirmatif, Ferrer lâcha prise. Alors le général dit : « *Messieurs, commencez par faire retirer cet* « *homme qui a le poignard levé sur moi.* » Voyant qu'on gardait le plus profond silence, il continua : « *Messieurs, qu'ai-je fait ? en quoi ai-je* « *manqué ? Vous savez que toute ma vie a été* « *consacrée au service de mon roi, et que je suis* « *toujours prêt à lui obéir. Si S. M. veut que je*

« *laisse le commandement de la Catalogne, je* « *respecte ses ordres ; désignez-moi celui qui doit* « *me succéder.* » A ces derniers mots plusieurs membres de la junte s'écrièrent : « *Segarra !* — « *C'est bien*, continua le comte d'Espagne, *je* « *m'en réjouis ; car Segarra est un homme de bien* « *et que j'estime. Qu'on le fasse venir, j'aurais* « *plusieurs choses importantes à lui communi-* « *quer.* » On lui répondit que la présence de Segarra était inutile. Alors le comte d'Espagne demanda à voir l'ordre du roi, ce qu'on ne put faire, puisque cet ordre n'était pas arrivé. Le général, s'adressant de nouveau à la junte, lui dit : « *Messieurs, je vois que vous voulez ma* « *mort ; mais au moins ne me laissez pas mou-* « *rir sans m'accorder les consolations de la re-* « *ligion. Torrebadella, vous qui avez été mon* « *confesseur, vous ne refuserez pas les se-* « *cours spirituels à un vieillard qui veut mettre* « *ordre à sa conscience avant de paraître devant* « *Dieu.* » Personne ne répondit à un langage fait pour émouvoir les cœurs les plus endurcis. Pendant que tout cela se passait, D. Luis Adell, secrétaire du comte d'Espagne et commandant de la cavalerie de son escorte, s'étant présenté à la

junte pour parler à son général, arriva après quelques difficultés dans l'antichambre : la porte des séances était fermée ; il entendit le général pousser des soupirs. Le curé D. Narciso Ferrer sortit de la salle des séances le visage enflammé, et venant à Adell il le fit désarmer de force et enfermer dans une chambre obscure au second étage, où il fut gardé à vue par quatre *mozos* (1) et un factionnaire.

Ces précautions prises, le comte d'Espagne, les membres de la junte, D. Narciso Ferrer, Torrebadella, Sampons, Vilella, suivis d'une escorte de soldats du frère de Ferrer et de Macia, se rendirent, à neuf heures du soir, de la maison curiale (où se réunissait la junte) au chœur de l'église (2) par le passage qui y conduisait ; on dépouilla aussitôt le général de son uniforme et on lui fit endosser un mauvais habit de paysan, puis on se mit en marche et on descendit à l'église pour la traverser ; en passant devant le maître-autel le comte s'agenouilla un

(1) Soldats formant la garde de la junte.

(2) Qui se trouve placé dans le lieu où sont les tribunes de nos églises en France.

moment, et D. Narciso Ferrer l'ayant pris par le bras, ils sortirent tous par une porte de l'église où se trouvaient les *mozos de la Escuadra;* ils obligèrent le général à monter sur une mule, et le conduisirent secrètement dans une maison de campagne où ils arrivèrent à quatre heures du matin. A une demi-heure d'Avia, Torrebadella retourna à la cure et visita D. Luis Adell qui y était détenu. Le lendemain matin Ferrer obligea ses deux collègues à se séparer de lui, en leur disant qu'il répondait du comte d'Espagne. Ferrer fit voyager pendant plusieurs jours consécutifs ce malheureux général, auquel il n'épargnait ni les affronts ni les mauvais traitements. Il le conduisit ainsi de maison en maison de campagne, en prenant toujours les plus grandes précautions; parce qu'on avait à craindre un soulèvement dans l'armée, si elle apprenait le malheureux sort de son général. Enfin le comte d'Espagne arriva au lieu où devait se terminer une aussi longue agonie. Au-delà d'Oliana se trouve un pont sur la Sègre, aux abords duquel Ferrer fit halte avec sa bande d'assassins. On fit alors mettre pied à terre au comte d'Espagne; on lui lia les mains derrière

le dos, en lui passant en même temps la corde autour du cou. Au même instant il fut percé de plusieurs coups de poignard, et ensuite frappé d'un coup de pistolet qui lui ôta le dernier souffle de vie. Ses assassins lui attachèrent ensuite une énorme pierre au cou et le jetèrent dans la Sègre, croyant par là que ce crime resterait ignoré ; mais le cadavre de l'illustre et infortuné général ne tarda pas à revenir à la surface de l'eau, comme pour dévoiler cet horrible attentat et ses indignes assassins.

Après un pareil récit, qui fait frémir d'horreur, nous nous abstenons de toute réflexion ; seulement nous ferons observer que pas une voix ne s'éleva dans la junte pour prendre la défense de l'infortuné comte d'Espagne.

Nous l'avons dit, la Catalogne et l'Aragon eurent aussi leurs défections, leurs bourreaux et leurs victimes; et leurs plus nobles soldats sont aussi venus en France accroître le nombre des serviteurs fidèles de la légitimité exilée. Malgré les secours qu'ils trouvent parmi les partisans de leur sainte cause, ils auront encore de longues privations à éprouver ; mais le bon droit ne meurt pas facilement, et une justice providentielle finira par le faire triompher.

De la prison de Valençay Ferdinand VII sortit triomphant, et, de prisonnier d'Etat, on le vit, sans autre transition, remonter au trône de ses ancêtres. Nos Bourbons de France nous furent rendus après un long exil, au moment où l'on croyait leur cause à jamais perdue. Espérons donc que le vertueux Charles V et son auguste famille sortiront glorieux de l'adversité. Que le doigt de Dieu le protége, et nous verrons un jour le triomphe éclatant de l'autel et du trône dans son royaume trop longtemps déchiré !

FIN.

# PIÈCES JUSTIFICATIVES.

## N° I.

ORDRE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE, DU 17 JANVIER 1834,

AU QUARTIER GÉNÉRAL DE GARRALDA.

« Soldats, les cœurs des habitants de l'Ahescoa et de Roncal sont changés ; ces hommes naguère égarés ont déposé les armes et sont disposés à recevoir la loi que nous voudrons leur imposer, et nous offrent d'être fidèles à l'avenir au magnanime Charles V, dont ils avaient méconnu la souveraineté.

« Ces malheureux se sont exposés volontairement à devenir victimes de leur égarement ; mais Dieu, sachant combien il eût été douloureux pour nous

de sévir contre des Navarrais nos compatriotes, a daigné ramener la paix dans leurs montagnes. A dater de ce jour, l'Ahescoa servira de refuge à l'armée, quel que soit le nombre de ses ennemis. Ce qu'il y a de satisfaisant pour des cœurs nobles, est de savoir pardonner une injure. Quant à vous, qui avez mérité le nom de braves en faisant couler par torrents le sang de vos ennemis, vous joindrez à ce titre celui de généreux en pardonnant aux vaincus. J'espère donc que dans cette circonstance vous traiterez avec bienveillance les infortunés habitants de Roncal et de l'Ahescoa, qui sont devenus désormais des Navarrais fidèles : si vous n'agissez pas ainsi, si quelqu'un de vous allait jusqu'à méconnaître le sentiment de l'humanité en injuriant ou maltraitant ses hôtes, je le punirai avec rigueur ; quant à ceux qui s'abandonneraient au pillage, ils seront, sans miséricorde, immédiatement passés par les armes.

*Signé :* « ZUMALACARREGUI. »

## N° II.

CONVENTION POUR L'ÉCHANGE DES PRISONNIERS,

*Proposée par lord Eliot, commissaire pour S. M. B., et qui servira de règle aux commandants en chef des*

*armées belligérantes dans les provinces de Guipuzcoa, Alava et Biscaye, et dans le royaume de Navarre.*

ARTICLE PREMIER.

« Les commandants en chef des deux armées actuellement en guerre dans les provinces de Biscaye, Guipuzcoa et Alava, et dans le royaume de Navarre, conviennent de conserver la vie aux prisonniers qui se feront à l'avenir de l'un et de l'autre côté, et de les échanger ainsi qu'il est dit ci-après.

ART. II.

« L'échange des prisonniers sera périodique deux ou trois fois par mois, et plus souvent si les circonstances l'exigent et le permettent.

ART. III.

« L'échange sera en juste et égale proportion du nombre des prisonniers que présentera chaque parti; les excédants demeureront dans le parti où ils se trouveront, jusqu'à nouvelle occasion d'échange.

ART. IV.

« Pour les officiers, l'échange se fera à grade égal entre les officiers de tous rangs, emplois, classes et dépendances, qui seraient échangés par les deux partis, d'après le rang respectif de chacun.

ART. V.

« Si, après avoir fait un échange entre les deux partis belligérants, l'un d'entre eux avait besoin d'un lieu pour y garder les prisonniers excédants qui n'auraient pas été échangés, pour leur sûreté, le bon traitement et l'honneur de ces prisonniers, il sera convenu qu'ils seront gardés dans un dépôt. A cet effet, un ou plusieurs villages seront désignés et respectés par l'un et l'autre parti; bien entendu que, dans les villes ou villages où seront les prisonniers, on ne pourra fabriquer ni armes, ni munitions, ni effets militaires.

« Les places seront nommées d'avance par les deux partis belligérants.

ART. VI.

« Durant cette lutte, on n'exécutera aucune personne civile ou militaire pour raison de ses opinions, sans qu'elle soit jugée et condamnée conformément aux règlements et ordonnances militaires qui régissent l'Espagne.

« Cette condition doit s'entendre uniquement pour ceux qui ne sont pas réellement prisonniers de guerre; relativement à ceux-ci, c'est ce qui est stipulé dans les articles ci-dessus, qui doit régir pour eux.

ART. VII.

« Chaque parti belligérant respectera religieusement et laissera en pleine liberté les blessés et les malades qu'il trouvera dans les hôpitaux, villages, villes, casernes, ou dans quelque lieu que ce soit, pourvu qu'ils soient munis d'un certificat d'un chirurgien de leur armée.

ART. VIII.

« Si la guerre s'étend dans d'autres provinces, ces conventions y seront observées de la même manière que dans les provinces de Guipuzcoa, Alava, Biscaye, et dans le royaume de Navarre.

(Cet article a été ajouté par le commissaire britannique.)

ART. IX.

« Ces conditions s'observeront religieusement et rigoureusement par tous les commandants qui pourraient se succéder dans les deux partis.

« Le traité ayant été signé en duplicata, la place des signatures des deux généraux a été changée, afin

qu'il y eût parité parfaite entre les deux partis.

« Quartier général de Logrono, le 27 avril 1835.

« *Le commandant en chef de l'armée d'opération du nord*,

*Signé :* « Geronimo Valdès.

« Quartier général d'Asarta, le 28 avril 1835.

« *Le commandant en chef de l'armée*,

*Signé :* « Thomas Zumalacarregui.

*Signé :* « Eliot. »

## N° III.

### CORRESPONDANCE ENTRE S. A. R. L'INFANT D. SÉBASTIEN ET LE COMTE DE TORENO, MINISTRE DE LA REINE CHRISTINE.

« A D. Luis de Tordera, secrétaire particulier de S. A. R. l'infant D. Sébastien.

« Mon cher Monsieur, par ordre de la reine, je vous envoie ci-joint une lettre dont vous aurez la bonté de m'accuser réception, afin que je puisse prouver que j'ai rempli la mission dont on m'avait chargé. Comme j'ai reçu également de la reine régente l'ordre de communiquer directement ses in-

tentions à S. A. R. l'infant D. Sébastien, je vous prie d'avoir la bonté de me marquer le jour et l'heure où je pourrai être reçu par S. A. R. Je profite de cette occasion pour vous renouveler tout mon dévouement.

« Palais d'Espagne à Rome, le 14 juillet 1835.

*Signé :* « José-Narciso Aparici. »

« A M. D. José-Narciso Aparici.

« Monsieur, j'ai reçu votre lettre du 14 de ce mois. Ayant fait savoir à S. A. R. l'infant D. Sébastien mon auguste maître que vous aviez l'ordre de venir en personne lui communiquer des instructions de la part de S. M. la reine, et que vous désiriez connaître le jour et l'heure de votre réception, S. A. R. m'a ordonné de vous dire que dans la lettre ci-incluse, que vous aurez la bonté de faire parvenir à M. le comte de Toreno, elle répond à toutes les communications dont vous pourriez être chargé, et qu'elle ne peut s'occuper plus longtemps d'une semblable affaire.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

*Signé :* « José-Luis Tordera.

« Rome, 16 juillet 1835. »

« A M. le secrétaire de S. A. R. l'infant D. Sébastien.

« Secrétairerie d'Etat.

« L'auguste reine régente a voulu mettre un terme au permis de voyage en Italie qu'elle avait accordé à l'infant D. Sébastien et à son épouse. En conséquence, elle ordonne que LL. AA. RR. devront opérer leur retour en Espagne : il leur est accordé à cet effet un mois de délai à partir du jour où LL. AA. RR. recevront cette communication ; et la reine ne doute pas un instant que LL. AA. RR. ne s'empressent d'obéir à cet ordre, en donnant une nouvelle preuve du respect et de l'obéissance dont ont toujours fait preuve les infants de Castille, et en particulier S. A. R. l'infant D. Sébastien. Je vous communique cette détermination par ordre de la reine, et je vous prie de la faire connaître promptement à S. A. R. Dieu, etc.

« Aranjuez, 22 juin 1835.

« Le comte DE TORENO.

« A S. Em. le comte de Toreno.

« Secrétairerie de S. A. R. l'infant D. Sébastien.

« Excellence, M. D. José-Narciso Aparici m'a remis votre communication du 22 juin. Je me suis empressé de faire savoir son contenu à S. A. R. l'infant D. Sé-

bastien qui me charge de vous dire que, guidé par le respect qu'il devait à son souverain légitime, il a prêté du vivant du roi serment de fidélité à la fille aînée de Ferdinand VII (comme héritière de son trône), persuadé alors que le changement qui avait lieu dans l'ordre de succession à la couronne était juste et fondé. D'une part les nombreuses innovations introduites dans le gouvernement et l'administration du royaume, contrairement aux volontés formelles du roi défunt et aux sentiments du peuple espagnol manifestés ouvertement dans les provinces ; d'autre part une circonstance des plus graves, parvenue à la connaissance de S. A. R. aussitôt après la mort du monarque : l'ont déterminé à examiner attentivement l'état actuel des choses. S. A. R. s'est convaincue qu'en prêtant serment de fidélité à la fille de Ferdinand, elle avait privé son auguste oncle Charles V des droits sanctionnés par la loi des Cortès et approuvée de nouveau par le roi Charles IV, que l'on supposait à tort l'auteur de sa révocation. Les pièces que l'on a publiées sur les Cortès de 1789, bien loin de détruire les doutes conçus par S. A. R., ne firent que la convaincre de la légitimité des droits incontestables de S. M. Charles V. Elle a remarqué, entre autres, avec autant d'indignation que de surprise que la pragmatique de 1830, ainsi que les cahiers des Cortès publiés à cette époque d'après l'o-

riginal, offraient une altération importante du texte précisément à l'endroit où l'identité la plus scrupuleuse était indispensable ; altération d'autant plus criminelle qu'elle était indiquée, dans cette désastreuse pragmatique, en caractères cursifs. De tels principes devaient nécessairement être suivis de conséquences analogues : ainsi la législation espagnole a été tronquée, et la loi fondamentale renversée, au moment où l'usurpation appelait en aide les rebelles de tous les régimes et poursuivait les hommes d'une fidélité à toute épreuve.

« Jeter la confusion, le deuil et la mort dans le royaume, en lui préparant un avenir incertain et suivant toute apparence malheureux ( tant que la couronne ne sera pas restituée à celui à qui elle appartient par les lois du royaume et sur la foi d'un traité européen ) : tels sont les résultats infaillibles de ce désastreux système. Aussi, dès qu'il fut permis à S. A. R. de prêter serment de fidélité à Charles V de Bourbon, comme à son roi et à son maître naturel, s'est-elle empressée de le faire en regrettant profondément de n'avoir pas eu connaissance plus tôt des faits qui l'ont déterminée à une démarche qui, toute légère et inconséquente qu'elle puisse paraître aux yeux de l'usurpation, ne le sera jamais aux yeux de Dieu, non plus qu'à ceux d'un seul Espagnol : car les sentiments chevaleresques ne

sont point en contradiction avec les devoirs du christianisme, et le serment ne lie pas pour toute la vie; la religion, qui constitue la force de cet acte, offrant les moyens de s'en affranchir quand il demeure constant qu'il est contraire au droit du véritable héritier de la couronne. Tels sont les motifs qui ont engagé S. A. R. à revenir sur cette démarche, et qui l'obligent en ce moment à ne pas obéir à la sommation de la reine dans le délai marqué. S. A. R. s'abstient de toute réflexion à ce sujet; cependant elle ne peut passer sous silence que l'ordre de la reine eût été plus humiliant et moins poli s'il eût désigné Barcelonne dans l'itinéraire de son voyage, puisqu'elle aurait risqué encore une fois d'être en butte au mépris, aux menaces et aux insultes du capitaine général, qui a obtenu sans doute de nouvelles faveurs pour avoir usé de mauvais traitements il y a un an envers un infant d'Espagne. C'est littéralement la réponse que S. A. R. m'a dictée. J'ai l'honneur de vous la transmettre, pour que vous la communiquiez à qui de droit. Dieu, etc.

« Rome, 16 juillet 1835.

*Signé :* « José-Luis Tordera. »

## N° IV.

### DÉCRET ROYAL.

« Jaloux de récompenser les efforts extraordinaires de ces héroïques provinces, en mémoire du célèbre guerrier qui, avec le secours de Dieu, sut confondre la révolution, couvrir de gloire la nation espagnole et s'attirer l'admiration de toute l'Europe, tant afin que son nom illustré passe à jamais à la postérité, que pour récompenser ainsi qu'il convient la loyauté, et afin que cela serve en même temps d'encouragement à l'émulation, à la fidélité et au mérite, je nomme le capitaine général de mes armées, Don Thomas Zumalacarregui, grand d'Espagne de première classe, en lui concédant le titre de duc de la Victoire et celui de comte de Zumalacarregui, me réservant, une fois la guerre terminée, de désigner les concessions et les fonds de terre qui pourront lui donner les moyens de soutenir l'éclat du rang élevé que je lui accorde en ce jour.

«A cause de sa mort, et en l'absence d'héritiers mâles, je veux que sa fille Doña Ignacia Zumalacarregui obtienne aussitôt la jouissance de ces honneurs, qui passeront à ses enfants mâles; si elle n'en avait point,

à ses filles, et par ces dernières à leurs descendants. Si Doña Ignacia venait à mourir sans postérité légitime, la grandesse avec ses biens passeront à sa sœur Doña Josefa Zumalacarregui, et en cas de mort à sa puînée Doña Micaela Zumalacarregui. L'époux, en s'unissant à l'héritière, prendra le nom de Zumalacarregui, quelle que soit sa famille.

« J'ordonne encore qu'aussitôt la guerre terminée, on exhume la dépouille de l'immortel Zumalacarregui de l'humble sépulcre où elle se trouve déposée; qu'on en transporte les restes à Ormaistegui, et qu'on les ensevelisse avec pompe dans un mausolée, aux frais de la province de Guipuzcoa, que je charge de cet acte de patriotisme. Je veux également qu'on élève, à la même époque, un monument public qui rappellera aux générations futures la gloire de mon illustre sujet, et que son nom ouvre à jamais la liste des capitaines généraux de mes armées.

« Enfin, j'accorde à la duchesse sa veuve le grand-cordon des dames nobles de Marie-Louise.

« Quartier royal de Villafranca, 24 mai 1836.

« *Moi le Roi.*

« A Don Juan-Bautista Erro. »

## N° V.

COPIE DE LA SOMMATION FAITE AU GOUVERNEUR DE BILBAO.

« Une capitulation honorable, faite à temps, peut encore sauver cette ville et sa garnison d'une affreuse catastrophe. L'incendie, le pillage, et toutes les horreurs qui se commettent dans une ville emportée d'assaut, sont les maux que je prévois et que je voudrais éviter ; plus tard il n'en serait plus temps, si vous-même, après avoir rempli loyalement votre devoir comme vous l'avez fait jusqu'ici, vous dépassez toutes les bornes en me forçant à emporter la place d'assaut comme je viens d'enlever St-Augustin.

« Olaviaga, 28 novembre 1836.

*Signé :* « Comte DE CASA-EGUIA. »

## N° VI.

## MINISTÈRE DE LA GUERRE.

PROCLAMATION ADRESSÉE, AU MOIS DE DÉCEMBRE, PAR LE COMMANDANT GÉNÉRAL DON RAMON CABRERA, AUX HABITANTS DE L'ARAGON.

« Habitants de l'antique couronne d'Aragon,

« Obligé de participer au plan d'opérations que le général Gomez se trouvait dans l'impossibilité de

réaliser à lui seul, conformément aux instructions qu'il supposait émanées de la bouche du roi notre maître, je me séparai de vous le 10 septembre. Comme général je devais appuyer le plan de campagne de Gomez, pour assurer par mon adhésion le bien du service et le triomphe de la cause sacrée que nous défendons; mais songeant toutefois à la situation critique de l'Aragon, j'y laissai des troupes assez nombreuses pour faire face à tous les obstacles qui l'entouraient : comme Espagnol, je brûlais du désir de mettre enfin un terme à cette guerre dévastatrice, et d'aider à replacer sur le trône de ses pères Charles V notre roi légitime, que Dieu ait en sa sainte et digne garde.

« Entré en Andalousie, j'appris, en l'absence de tout document officiel, par le récit des journaux du gouvernement usurpateur, que nos ennemis avaient résolu le siége de Cantavieja; et aussitôt je me décidai à voler au secours de cette place. Les efforts de l'ennemi, réunis à d'autres incidents de douloureux souvenir, ne permirent point de réaliser mes projets; mais la prudence de ma conduite paraît au jour dans les bulletins usurpateurs, et son éclat deviendra plus vif encore dès que S. M. jugera à propos, en considération des services que j'ai rendus à son autorité légitime, de répondre à ma supplique.

« A mon départ des environs de la frontière du

Portugal, je me portai avec quatre cents cavaliers de Valence dans les plaines de la Manche, où je fus rejoint par un autre corps de sept cents chevaux. J'appris en même temps la reddition de Cantavieja, sans que la garnison de cette place eût opposé la résistance à laquelle j'avais lieu de m'attendre. Je changeai de résolution en apprenant cette funeste nouvelle, et, d'un commun accord avec les officiers de ma cavalerie, je me déterminai à aller trouver immédiatement le roi, pour lui rendre compte de ma conduite.

« La crue subite de l'Ebre, et l'approche de forces imposantes qui se jetèrent à la fois sur mes bras, me forcèrent à attaquer, à la tête de cinquante chevaux, une colonne ennemie comptant trois mille six cents hommes de cavalerie, six cents d'infanterie et trois pièces de campagne. Cependant j'opérai ma retraite en bon ordre, sans être entamé, et en prouvant à mes adversaires toute l'impuissance de leurs efforts.

« Le lendemain, l'ennemi, guidé par un traître, traversait Almarza et entrait à Arevola à l'instant où je venais de me jeter, avec quatre cents cavaliers de la Manche, dans ce village. Voyant l'ennemi défiler les armes hautes devant la maison occupée par mes gens, je longeai ses rangs seul et à pied pour rallier ma troupe : mais, obligé de

renoncer à ce projet à cause de la fusillade qu'ils dirigeaient de tous côtés, je rentrai dans cette maison pour en retirer mon cheval ; mais déjà elle était cernée par les rebelles.

« Refoulé vers la clôture, sans apercevoir aucune issue, atteint bientôt après de deux coups de feu dans la hanche et la cuisse gauche, je me trouvai ainsi abandonné en proie au plus imminent danger par les cinq cents chevaux qui, postés dans un village à portée de mousquet, s'esquivèrent au bruit des coups de fusil, au lieu de se ruer courageusement sur l'ennemi.

« Dans cette position désespérée la Providence divine me secourut et m'enleva du milieu des rangs de la cavalerie ennemie, à laquelle j'échappai à la faveur de l'obscurité, comme par miracle, en sortant d'Arevola.

« Rencontré dans ma retraite par le colonel Don Ramon Ladiosa, je me jetai en croupe sur son cheval ; nous courûmes ainsi chercher un refuge dans la forêt voisine, où je demeurai sous un arbre avant d'être rejoint par une partie de ma suite.

« J'envoyai aussitôt l'ordre à mon aide-de-camp D. José Domingo Arnau, ainsi qu'au subdélégué général, de se porter rapidement à mon secours avec un faible détachement. Ces officiers effectuèrent, pour me dégager, une marche rapide à la tête de

quatre-vingts lanciers de Tortose sous les ordres du commandant D. Pédro Beltran, de quatre-vingts chevaux conduits par D. Juan Tena et D. Juan Cabañero, et d'un détachement de cent vingt-cinq hommes d'infanterie. S'avançant avec vingt cavaliers seulement jusqu'à Soria, ils se joignirent à moi et me ramenèrent jusqu'en ce lieu, obéissant ainsi aux ordres de la toute-puissance divine qui venait de se déclarer en ma faveur.

« Je ne comparerai, au serrement de cœur que j'ai ressenti à ma rentrée en Aragon, ni les douleurs que j'ai souffertes, ni les tribulations auxquelles je suis resté en proie, ni les pensées sinistres dont mon esprit était continuellement obsédé. La reddition de Cantavieja, la perte de l'artillerie, celle des magasins de munitions, des vivres de tout genre dont cette place était abondamment approvisionnée, l'abandon et la destruction du fort de Bruite, enfin la désolation, le pillage des villages saccagés par l'ennemi, et les plaintes amères de leurs infortunés habitants, en parvenant à mes oreilles, annulèrent en grande partie la joie que j'avais conçue de ma délivrance.

« Cependant soyez sans crainte, et ne vous laissez point abattre par tant de malheurs. En me retrouvant au milieu de vous j'entrevois un remède à tous ces maux, et je vous garantis d'avance de grands succès si, en continuant à suivre les sentiments de la

justice et de la fidélité, vous obéissez à mes ordres; je punirai de mon côté, selon toute la rigueur de la loi, sans aucune exception en faveur du privilége des emplois ou de la naissance, ceux qui se sont rendus coupables d'infidélité ou d'excès déjà commis, ou qui tenteraient d'en commettre de nouveaux à l'avenir. Je serai inexorable, et n'épargnerai aucune peine pour découvrir les auteurs de ces actes parjures. Prenez courage, votre général n'est point mort, il ne vous a point abandonnés. Ces bruits sinistres, inventés par l'ennemi dans le but de porter atteinte à mon honneur et à mes succès, ont eu malheureusement quelque retentissement parmi vous. Mais cette même Providence, qui veillait sur moi et me délivrait de tant de périls, dirigera encore les projets que j'ai formés pour assurer le triomphe de la cause glorieuse que nous défendons, et dont la réalisation nous est réservée.

« Volontaires : *valeur*, *union*, *discipline !* voilà la devise qui doit suffire à votre courage pour disperser les rangs des bataillons rebelles. Engagez tous vos compatriotes et animez-les à prendre les armes pour s'associer à vos lauriers.

« Soldats séduits par les sicaires de l'usurpation, venez participer à nos victoires, venez recueillir les récompenses que vous obtiendrez infailliblement en abandonnant l'infâme bannière de la révolte, qui ap-

porte en tout lieu le deuil et la désolation.—L'Eglise persécutée par un gouvernement usurpateur qui cherche à introduire le schisme dans les provinces de l'Espagne catholique, les ministres du Seigneur jetés dans les fers ou confiés aux bourreaux, les vierges polluées et exposées à la brutalité des soldats, les sanctuaires profanés, et le Saint des Saints qui réside dans leur enceinte livré à l'abomination ! voilà les horreurs qui ont marché à la suite des Caraïbes, lors de leur entrée dans Cantavieja! Après l'assassinat de vingt personnes de tout âge et de toute condition, après le meurtre de trente malades enfermés dans l'hôpital, dont les cadavres ont été précipités du haut de ses murailles, les cannibales ont envahi l'église et forcé à coups de hache l'entrée du sanctuaire. Ils ont (ô crime horrible !) enlevé dans leur rage le saint-ciboire, ils ont profané les saintes espèces : sacrilége inouï, comparable tout au plus aux accès de frénésie des hérétiques, et qui surpasse les iniquités commises par les impies des temps passés ! Il devient inutile, désormais, de rappeler à votre esprit le souvenir des forfaits accomplis dans l'intérieur des temples. De si grands attentats demeureront-ils impunis ? Non ; nous répandrons notre sang, et je verserai à votre tête la dernière goutte du mien, pour venger de si énormes atrocités.

« D'un autre côté, la piété et le catholicisme de

notre souverain indignement dépouillé du trône de ses ancêtres, et traîtreusement arraché à l'exercice de ses droits légitimes, nous imposent l'obligation de le défendre en sujets fidèles contre l'usurpation, l'anarchie et la révolution. Voilà ce qu'attend de vous votre chef, votre général.

« *Le maréchal de camp, commandant général en second dans le royaume d'Aragon.*

« Ramon CABRERA. »

## N° VII.

« Soldats,

« Le roi mon très honoré oncle et seigneur, qui tourne vers vous toute sa sollicitude, vient de me confier le commandement de l'armée.

« Il n'appartient pas à votre général de juger les déterminations de son souverain, mais il saura prouver qu'on vous a donné un chef qui partagera avec vous tous les dangers d'une guerre aussi pénible que glorieuse. J'ai déjà été témoin de votre courage; vous allez assister de votre côté au zèle que je déploierai pour assurer votre bien-être, et aux efforts

que je tenterai pour terminer une lutte qui vous a couverts de gloire, et qui ne tardera pas à en faire rejaillir l'éclat sur vos enfants et sur votre patrie. Tournez vos regards sur elle ; voyez comme elle vous contemple, le visage baigné de larmes qu'elle croyait avoir naguère essuyées, et qui ne coulent en cet instant qu'afin de vous fournir une occasion d'assurer sa consolation définitive.

« Cette patrie gémit opprimée sous le joug d'une faction impitoyable, constamment dominée par l'usurpation et l'anarchie, qui, non contente de dévorer les propriétés, abandonne leurs maîtres aux poignards des assassins, brave encore le Ciel dans sa révolte, en étendant son bras impie contre le Tout-Puissant.

« Soldats, à vous est réservée la gloire d'éteindre le volcan révolutionnaire, et de précipiter les factieux dans les abîmes d'où ils sont sortis. Déjà vous sauvâtes l'Europe par le passé, vous la sauverez bientôt pour la seconde fois ; car vous avez été élus pour consolider l'ordre et assurer la monarchie, en faisant voir au monde ce que peut une poignée de chrétiens valeureux contre les efforts des ennemis de tous les peuples, contre la cupidité des intrigants et l'ambition cachée sous le sceau de traités respectables.

« Jamais guerriers n'ont eu en perspective une tâche aussi glorieuse.

« Confiez-vous donc en la justice de votre cause. Le Dieu des armées veille sur vos armes ! Seulement ne venez jamais démentir, par vos actions tant militaires que religieuses, la noble mission dont vous vous êtes rendus dignes jusqu'à ce jour par vos souffrances, par votre constance et vos triomphes. Encore un effort de votre part, et la victoire amie des gens de cœur déposera infailliblement ses lauriers sur vos têtes.

« Quartier général de Galdacano, 30 décembre 1836.

« L'infant Don Sébastien Gabriel. »

## N° VIII.

### CONSIDÉRANTS DU PREMIER DÉCRET.

« Appelé par les lois fondamentales de l'Espagne au trône de mes aïeux depuis la mort de mon auguste frère le roi Don Ferdinand VII, mes droits, quoique incontestables, me sont disputés par la reine veuve Doña Maria-Christine, qui méconnaît ainsi les intérêts de sa fille, ma chère et bien-aimée nièce l'infante Doña Maria-Isabelle. La reine, mal conseillée,

est dirigée dans ses prétentions mal fondées par une faction révolutionnaire qui a plongé l'Espagne dans toutes les horreurs qui suivent toujours une guerre civile aussi injuste.

« Cédant à l'impulsion de ma conscience et à l'unanime décision de la saine majorité du peuple espagnol, j'ai dû faire valoir mes droits, ceux de mes descendants et autres familles augustes appelées à la succession de la couronne, en soutenant une lutte aussi prolongée, aussi pénible pour mon cœur paternel.

« L'usurpation étant en possession de toutes les rentes et ressources de l'Etat, la fidélité de mes loyaux sujets dut suppléer à tout; et l'héroïsme des provinces basques et de la Navarre, leur noble désintéressement, purent seuls faire face à toutes les dépenses indispensables pour l'armement, l'équipement, les subsistances de la vaillante armée qui soutient ma juste et légitime cause.

« J'aurais voulu, dans ma sollicitude paternelle, procurer des moyens qui diminuassent autant que possible les sacrifices de ces provinces si méritantes; et, dans ce but, je n'hésitai pas à accepter des propositions, à approuver des contrats, dont les charges étaient aussi fortes que les circonstances dans lesquelles ils furent faits étaient difficiles et compliquées. Et quoique ce fût avec peine que je consentais à augmenter le poids des charges de la

nation, l'invincible nécessité m'y forçait, et la nation elle-même les aurait acceptées avec plaisir, sans doute, si les produits en eussent été suffisants pour couvrir les frais de la guerre, facilitant ainsi les moyens d'économiser le sang précieux de mes sujets bien-aimés, de tant de héros qui ont succombé dans cette lutte obstinée; ce sang, que je voudrais racheter au prix des plus grands sacrifices, et dont chaque goutte est plus précieuse pour moi que tout l'or du monde.

« Malheureusement toutes les négociations entamées n'ont produit que des résultats insignifiants, soit que les ruses des ennemis de notre juste cause aient réussi à inspirer de la méfiance sur le résultat de la lutte, ou par toute autre complication de circonstances. Les divers contrats n'ont pas été plus avantageux les uns que les autres. Ni la bonne foi que j'ai apportée dans tout, ni les bénéfices et les grandes rétributions offertes tant aux contractants qu'aux spéculateurs, ni enfin le laps de temps qui s'est écoulé depuis que les contrats ont été signés, n'ont été suffisants pour produire les conséquences que l'on s'en était promis.

« C'est ainsi que je me suis vu obligé d'annuler les divers contrats aussitôt que j'ai été convaincu de l'impossibilité de leur exécution, sans cependant négliger l'accomplissement fidèle des engagements pris,

et en dictant des mesures qui conciliassent le bien des peuples, les intérêts du trésor royal, avec ceux des créanciers de l'Etat.

« Ma conviction s'est encore fortifiée lors du dernier emprunt contracté à Londres entre mes conseillers d'Etat le révérend évêque de Léon, D. Juan Baptista de Erro, et M. Georges-Julien Ouvrard, le 12 janvier 1836 : cet emprunt, malgré les grands avantages qu'il offrait au contractant et aux spéculateurs, n'a cependant pas été plus heureux que les autres pour remplir le trésor, qui n'a recueilli qu'un tiers des avances promises, et tous les efforts n'ayant réussi qu'à émettre une faible portion des bons de la première série. Fidèle à mon inaltérable résolution de soutenir les traités, j'ai laissé l'emprunt Ouvrard exister pendant tout le temps qui s'est écoulé depuis qu'il a été contracté. Maintenant que le contractant lui-même et ses co-intéressés ont reconnu l'impossibilité matérielle de rendre effective la négociation des valeurs, sans modifier les clauses principales du contrat d'une manière qui augmenterait les charges sans satisfaire au besoin de mon trésor qui se trouve privé de ressources qui sont indispensables pour fournir aux besoins renaissants d'une armée aussi nombreuse, et m'étant décidé à sortir de cet état de paralysation et de pénurie et à rétablir d'une manière solide le crédit, j'avais jugé convenable de vous

charger de l'examen de tous les antécédents d'une affaire aussi difficile qu'importante dans les circonstances actuelles. J'ai revu avec attention les travaux que vous avez présentés à ma délibération, et dans lesquels brillent le zèle qui vous anime pour mon service et les connaissances qui vous distinguent, fruit de votre longue expérience dans les affaires de finance; ayant entendu, pour mieux m'éclairer, et d'après votre proposition, mon conseil des ministres; me conformant à leur opinion unanime, usant de ma prérogative royale et du droit que je me suis réservé dans l'article 15, substitué par moi au lieu et place de celui qui existait sous le même numéro dans ledit contrat, j'ai décrété ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

« Le traité signé à Londres le 12 janvier 1836 par les ministres d'Etat M. l'évêque de Léon et M. Erro d'une part, et M. Ouvrard d'autre part, est et demeure annulé.

ART. 2.

« M. Ouvrard cessera d'émettre des bons de cet emprunt.

« Estella, 8 avril 1837.

« *Moi le Roi.*

« A Don Pédro d'Alcantara Diaz de Labandero. »

CONSIDÉRANTS DU SECOND DÉCRET.

« Les forces de mon armée étant considérablement augmentées, les besoins du trésor croissant en proportion, et me voyant privé pour le moment des moyens de les satisfaire avec l'exactitude et la précision que réclame l'intérêt du service ; conséquemment à ce que j'ai résolu dans mon décret de ce jour, qui annule l'emprunt contracté avec M. Georges-Julien Ouvrard, et désirant sur toute chose que les nouveaux engagements qui seront pris soient, dans le mode et dans la quantité, proportionnés aux services du trésor royal et aux ressources qui assurent un remboursement religieux du capital et des intérêts, ce que je me promets d'obtenir au moyen d'une administration économique et intègre des revenus de l'Etat aussitôt qu'avec l'assistance de Dieu la guerre actuelle sera terminée, conformément à la proposition que vous avez soumise à mon approbation, et sur l'avis de mon conseil des ministres, j'ai résolu ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

« Il est créé un capital nominal de 20 millions de piastres en bons du trésor royal.

ART. 2.

« Ces 20 millions de piastres se divisent en 200,000 bons, dont 50,000 de 200 piastres chacun sous la lettre A, 50,000 autres de 100 piastres chacun sous la lettre B, et 100,000 de 50 piastres chacun sous la lettre C.

ART. 7.

« Le prix auquel l'émission aura lieu pour le moment, est de 50 pour cent de sa valeur nominale.

ART. 8.

« Les bons royaux obtiendront un intérêt de 5 pour cent par an, à partir du jour de l'émission. Cet intérêt sera payable à Madrid par semestre, ou bien à Londres, à Paris, à Amsterdam, au choix des porteurs, et dans les maisons de banque désignées à la fin de juin et de décembre de chaque année.

ART. 9.

« Le capital nominal sera remboursable en or ou en argent, dans le délai de huit ans, à partir du jour de mon entrée à Madrid ou de la reconnaissance de mon autorité souveraine dans cette ville.

ART. 10.

« Les bons royaux sont déclarés la première dette de l'Etat.

ART. 11.

« La dette de l'Etat, par suite de l'emprunt Ouvrard, sera liquidée immédiatement. Cette liquidation sera faite par nos commissaires royaux, ou par des banquiers nommés par moi.

ART. 14.

« Les bons royaux pourront être livrés en paiement de toute espèce d'effets d'équipement, d'habillement, d'armement, etc.

« Estella, 8 avril 1837.

« *Moi le Roi.* »

« A Don Pédro d'Alcantara Diaz de Labandero. »

## N° IX.

## PROCLAMATION.

AUX FIDÈLES HABITANTS DE NAVARRE, ALAVA, GUIPUZCOA ET BISCAYE.

« Mon devoir et votre propre intérêt réclament ailleurs ma présence. Il est temps de faire cesser les désastres de l'Espagne, et de mettre un terme à cette guerre atroce et fratricide. C'est à vos efforts surhumains que je devrai le triomphe prochain qui couron-

nera votre entreprise glorieuse et sainte, en comblant vos désirs. Oui, le Ciel seul a pu inspirer à ce pays, sans exemple en fidélité, autant de dévouement, une constance si prodigieuse et un si noble héroïsme.

« L'Europe étonnée vous contemple; la postérité ne pourra croire l'histoire de ces quatre dernières années : personne mieux que moi, témoin et compagnon de votre sublime fidélité, de vos fatigues et de vos travaux comme de vos dangers, ne peut vous admirer. Contre vous sont venues éclater la fureur et toutes les forces de la révolution usurpatrice, soutenues par les ennemis de la légitimité et de l'ordre des nations. Dans un court espace de temps, avec de faibles ressources, mais avec le secours de Dieu et de la Vierge, vous avez surpassé les gloires de vos aïeux. Chaque village, chaque maison, chaque rocher, chaque lieu de vos vallons, arrosé de sang précieux, offre un éternel monument de loyauté, de vertu et de courage. Ici a succombé l'orgueil altier de la révolution impie; ici elle a montré son impuissance, et perdu son crédit; ici elle s'est couverte d'ignominie et d'opprobre à la face du monde; ici un petit nombre de volontaires a fait disparaître comme une fumée des armées qui comptaient dans leurs rangs la lie de l'Europe entière. C'est ici qu'est l'asile de la loyauté espagnole et le berceau de la restauration. Mais l'usurpation, réduite aujourd'hui à

voir ses hordes lâchement renfermées partout où elles peuvent éviter la défaite, se battant entre elles dans la confusion et les convulsions de la mort, assouvit sa colère en multipliant les excès et les crimes sur les villages comprimés par la violence, et qui appellent à hauts cris leurs libérateurs.

« Mon cœur paternel ne peut pas être indifférent à leurs plaintes : sauver la nation est notre objet commun dans cette lutte. L'heure est arrivée, et je pars à la tête d'une partie de ma brave armée pour y réussir avec vous; je compte sur la protection du Seigneur et sur votre courage. Les succès passés me sont les meilleurs garants de ceux qui vous attendent, et ils vous assurent la victoire.

« Peuples basques et navarrais, votre mémoire vivra éternellement avec moi. Jamais je ne pourrai oublier vos services, vos souffrances et votre fidélité, portés au plus haut degré de l'héroïsme. Vous aurez peu de sacrifices à y ajouter; mais votre bonheur et celui des générations futures dépendent de ceux que vous ferez encore, et vous ne regretterez pas tous ceux que vous avez faits, au moment d'en recueillir les fruits.

« Des forces nombreuses, soutenues par le pays, vous protégeront contre les méprisables restes de l'ennemi, et elles suffiront pour vous couvrir de nouveaux lauriers. Toutes les mesures sont prises

pour votre sécurité et votre bien. Prêtez-leur votre concours; obéissez avec la plus grande confiance à tout ce que prescriront vos juntes ou députations, et au général que j'ai chargé de votre défense. Qu'il n'y ait qu'une volonté; conservez le même enthousiasme et le feu sacré qui jusqu'ici a coulé dans vos veines; montrez-vous toujours dignes du glorieux renom qui vous est acquis; ne laissez pas tomber cette force de croyances religieuses et politiques, ces habitudes patriarcales, précieux germes de tant de vertus et d'héroïsme. De mon côté, je me plais à le répéter, je ne crois pas qu'il y ait des sujets plus dignes de la reconnaissance d'un monarque père de son peuple; je vous le prouverai du haut du trône de saint Ferdinand. De là, au sein de la paix, je m'efforcerai d'essuyer vos larmes, et d'effacer, s'il est possible, jusqu'aux derniers souvenirs de vos souffrances; et à mesure que, réunis dans vos cortès et juntes générales, comme le veulent vos lois et vos fuéros, vous vous rappellerez ce que réclament la situation et le bonheur du pays, ce sera pour moi un bien vif plaisir de récompenser vos services, et d'ordonner des mesures bienfaitrices qui augmenteront vos richesses et feront votre bien-être.

« Quartier royal de Casseda, 20 mai 1837.

*Signé :* « CARLOS. »

## N° X.

« Volontaires,

« La révolution, vaincue et humiliée, se voyant à la veille de succomber sous vos coups, a mis son espoir dans des armes dignes de sa perfidie, se flattant de prolonger ainsi pendant quelque temps son existence : ses odieuses manœuvres sont connues ; je saurai les déjouer.

« Désirant mettre le terme le plus prompt à cette lutte d'extermination, je suis momentanément rentré dans ces fidèles provinces ; mais bientôt vous me verrez retourner avec ardeur au poste où mes devoirs m'appellent. Votre héroïsme m'encourage, et je saurai, s'il le faut, mourir au milieu de vous.

« A vos mérites passés, le corps expéditionnaire qui m'a accompagné vient d'ajouter une gloire dont le souvenir vivra dans nos annales. Le tiers seulement de l'armée qui opère en Navarre et dans les provinces basques, a réduit les troupes ennemies à des forces moindres que celles qui se trouvent

dans tous mes domaines. Vous avez battu l'ennemi aussi bien en plaine que dans les montagnes, malgré le manque d'artillerie. Huesca, Barbastro, Villar de Los-Navarros, Retuerta sont des noms glorieux destinés à perpétuer le souvenir de vos triomphes. Si le besoin de recueillir des munitions et des approvisionnements vous a engagés à céder momentanément quelque terrain, vous ne vous êtes pas retirés sans avoir décimé les rangs de l'ennemi, trop faible et trop irrésolu pour oser s'opposer à vos mouvements.

« Votre passage dans l'intérieur du royaume a prouvé que partout les populations n'attendaient que l'heure de la délivrance, et l'Europe peut savoir maintenant, grâce à vous, que mes ennemis sont ceux de la population entière du royaume.

« Volontaires, le retard apporté dans l'accomplissement de cette délivrance n'a dépendu ni de vous ni du peuple; mais les causes qui ont entraîné ce retard vont disparaître, et bientôt, je l'espère, la réalisation de mes projets répondra à tous les vœux des bons et loyaux Espagnols.

« Braves volontaires, témoin de votre valeur héroïque, compagnon de vos fatigues, admirateur de vos vertus, je veux en ce jour vous donner une preuve éclatante de ma haute estime: à partir de ce jour je marcherai à votre tête, et je vous conduirai

moi-même à la victoire. Soyez toujours les mêmes, et, pleins de confiance dans notre généralissime, n'oubliez pas que votre général en chef est votre roi.

« Quartier royal d'Arciniega, 29 octobre.

*Signé :* « CARLOS. »

## N° XI.

« L'indifférence avec laquelle V. M. a écouté mes plaintes pour le bien de sa juste cause depuis que j'eus l'honneur de me mettre à V. P. R. dans le royaume de Portugal pour la défendre, et plus particulièrement encore lors de mes aigres contestations avec le général Moreno qui voulut obscurcir et déprécier mes services rendus dans la bataille soutenue contre le rebelle Espartero sur les hauteurs d'Arrigoriaga, bataille qui aurait dû et pu amener le terme de la guerre, vu que l'ennemi comptait sur bien peu de forces, surtout après la reddition de Bilbao qui était infaillible, puisque toute l'armée qui y était enfermée, ainsi que la division anglaise, était ef-

frayée, avec des vivres pour huit jours, leur chef blessé, et avec la confiance positive que j'avais que pas un homme ne pouvait échapper ; ce qui amenait infailliblement la marche franche de V. M. sur Madrid, évitant, par cette prise de possession de votre capitale, les ruisseaux de sang qui ont coulé depuis : tout cela, Sire, m'a mis dans la dure nécessité, non pas de manquer au respect dû à V. M., mais d'adopter quelques mesures qui assurent l'ordre pour l'avenir, la soumission, la discipline militaire, et le respect que les autres classes de personnes doivent avoir pour moi, à cause du poste auquel je suis arrivé avec honneur et en servant constamment et avec utilité ma patrie et mon roi.

« J'ai fait fusiller hier les généraux Guergué, Garcia, Sanz, le brigadier Carmona, l'intendant Uriz, et je suis résolu, par la preuve que j'ai d'un attentat séditieux, à en faire fusiller d'autres, que je ferai arrêter sans considération de personnes ni de distinctions, étant pénétré comme je le suis que par cette mesure j'assure le triomphe de la cause que j'ai promis de défendre, et qui n'est pas la cause seulement de V. M., mais celle de plusieurs milliers d'individus qui seraient victimes si la cause se perdait. Pour appui de mes résolutions, j'ai la volonté générale de l'armée ainsi que des peuples fatigués de souffrir la marche tortueuse et vénale de tous ceux qui ont di-

rigé le timon de ce bâtiment aventuré qui voyait cependant déjà de loin le port du salut.

« Qu'une fois au moins, mon Roi et Seigneur, la voix d'un sujet fidèle arrive jusqu'à votre cœur, pour vous faire céder à la raison et vous la faire écouter, quand ce ne serait que parce que cela convient ainsi, comme vous devez l'être que le résultat vous prouvera que vous avez été trompé par les vues particulières de tous ceux qui jusqu'à ce jour vous ont conseillé.

« La mesure la plus noble, la plus simple et la plus infaillible pour tout concilier, est entre les mains de V. M.

« V. M. n'ignore pas les germes de discordes qui sont semés et fomentés par des personnages de votre quartier royal: que V. M. leur ordonne de partir immédiatement pour la France, et la paix, l'harmonie et la joie régneront parmi vos vassaux; dans le cas contraire, Sire, lorsque les passions arrivent à un certain degré de chaleur, les événements se multiplient et les malheurs s'enchaînent: je dis les malheurs, parce qu'on doit toujours regarder comme tels la nécessité d'attenter à la vie de ses semblables.

« J'étais résolu de me retirer pour vivre auprès de mes enfants, parce que moi, Sire, je ne suis pas venu servir V. M. pour chercher de la fortune ni de la réputation; mais, maintenant, je ne puis plus le faire:

j'ai consacré mon existence au bien-être et à la félicité des peuples et de l'armée qui appartient à ces provinces ; et par conséquent je prie V. M., de nouveau, de céder au vœu de tout le monde, accordant ce que tous désirent ; et peut-être ainsi faciliterez-vous le terme d'une guerre qui inonde de sang innocent le sol espagnol, sang versé par le caprice et la férocité de quelques ambitieux.

« J'ai nommé plusieurs fois à V. M. les personnes qui par leurs actes se sont attiré la haine générale, et vous avez bien près de vous ceux qui jouissent d'une bonne opinion, non-seulement parmi nous : que V. M. les appelle à ses côtés pour la direction et le conseil dans toutes les affaires qui nous agitent dans le moment actuel ; bientôt V. M. se convaincra que c'est le seul moyen d'agir qui soit juste et prudent.

« V. M. tient enfermés dans de rigoureuses prisons, depuis des années entières, des chefs de mérite que la jalousie ou la plus noire intrigue a seule pu présenter à V. M. comme criminels ou traîtres ; et c'est d'après ces données qu'on les a mis en cause, mais d'une manière si obscure, que l'Europe entière en est dans l'étonnement. V. M. doit connaître qu'il y a une obstination singulière à soutenir l'opinion manifestée dans le royal décret que l'on vous fit signer et publier aussitôt après votre retour dans ces

provinces : V. M. ne peut avoir oublié tout ce que j'ai dit là-dessus au secrétaire D. José-Arias Teijeiro, pour arriver à la connaissance des auteurs d'un si grand compromis.

« Je dois sauver ma réputation et justifier ma conduite à la face du monde entier qui m'observe ; par conséquent V. M. me permettra de publier, par le moyen de la presse, cette manifestation respectueuse, ainsi que tous les actes que je pourrais être obligé de faire par suite des circonstances actuelles.

« Dieu garde la personne royale de V. M. de longues années pour le bien de ses vassaux.

« Quartier général d'Estella, le 20 février 1839.

« Sire, A. P. R. de V. M. :

« *Son vassal et général*,

« Raphaël Maroto. »

## N° XII.

### DÉCRETS DU ROI.

« Désirant donner aujourd'hui des témoignages de clémence à ceux de mes sujets qui, par crainte, abandonnèrent leur patrie et se rendirent à l'étranger dans les moments de danger, en perdant de vue l'obligation sacrée qu'ils avaient de défendre leur religion, leurs foyers, et mes droits à la couronne d'Espagne, que ces loyales provinces soutiennent avec tant de décision et d'héroïsme; étant sensible aux plaintes de ceux qui, ayant reconnu leur erreur, désirent obtenir la permission de rentrer chez eux; et voulant aussi faire jouir de cette faveur ceux qui se trouvent maintenant hors de leurs domiciles, dans ces mêmes provinces et le royaume de Navarre, à raison d'un exil ou d'une confination résultant d'une mesure purement administrative; je viens, sous le motif plausible de l'anniversaire de la

naissance de la reine mon épouse bien-aimée, décréter ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

« J'écouterai les habitants des provinces basques et du royaume de Navarre qui, réfugiés en pays étranger, solliciteront de rentrer chez eux, à la condition expresse que, pour obtenir cette grâce, ils devront prouver qu'ils n'ont pas manqué d'une manière grave aux devoirs exigés par la patrie qu'ils abandonnèrent.

ART. II.

« J'admettrai également les suppliques qui me seront faites pour rentrer dans leurs foyers par ceux qui en sont bannis, ou confinés dans ces provinces et le royaume de Navarre.

ART. III.

« Une commission que je nommerai de personnes de toute ma confiance examinera les sollicitations qui, pendant le délai de trente jours à compter depuis la publication de ce décret dans le bulletin officiel, me seront faites en vertu des articles précédents, et après qu'elle m'aura exposé son avis à leur égard, par l'intermédiaire de ma secrétairerie

de grâce et justice, je déterminerai d'après cette opinion ce que je croirai convenable.

ART. IV.

« Par le fait de la permission accordée aux réclamants de rentrer dans leur domicile, le séquestre mis sur leurs biens sera levé; et en conséquence est levé dès à présent le séquestre établi sur les propriétés de ceux qui, se trouvant dans le même cas, auraient déjà obtenu la même grâce.

« Vous l'aurez pour entendu, etc.

« Durango, 29 avril 1839.

« *Moi le Roi.* »

« Nobles et vaillants Basques, vous tous Espagnols:

« Lorsque je me décidai à accepter le grade de chef d'état-major général de l'armée de D. Carlos, l'état de désordre dans lequel étaient plongées toutes les branches de l'administration de vos sacrifices dans une guerre fratricide et désolatrice, pénétré de la sincérité de vos intentions, et reconnaissant des preuves d'amitié que vous m'aviez données, je me promis d'améliorer votre sort.

« Six années d'une guerre dans laquelle vous vous

êtes fait admirer du monde entier, ont eu pour objet de soutenir les désirs d'un prince ; mais la divine Providence, qui toujours a veillé sur la félicité de la nation espagnole dont ce sol privilégié fait partie, ne pouvait permettre le triomphe des ténèbres et l'élévation d'hommes misanthropes, hypocrites et ambitieux, qui, en compensation de vos immenses travaux et de vos fatigues, ne vous préparaient que l'échafaud. Cette conviction était générale : c'est ainsi que s'en expliquèrent avec moi les hommes de sens de tous les lieux que je traversai ; cette opinion me fut confirmée par les chefs des divisions et des corps qui me donnèrent leurs pouvoirs (dans des exposés dont je conserve les originaux), dans le but de tirer en votre faveur tout le parti possible de la paix : mais je m'occupais aussi des intérêts du prince, et je lui fis les propositions qui me parurent les plus avantageuses. Cependant l'ingratitude, compagne inséparable de l'orgueil et du despotisme, ferma la porte à mes espérances. Dans une telle crise il fallait prendre une résolution noble et convenable à tous les Espagnols, ou être victime d'un gouvernement tyrannique et destructeur. Nous avons choisi la première, en établissant la paix dans ces provinces par un traité franc, généreux et désintéressé : l'Europe nous contemple, le peuple espagnol bénit une œuvre aussi grandiose, et les générations futures liront avec enthousiasme

dans les pages de l'histoire un trait d'héroïsme qui n'appartient qu'à des Espagnols.

« Basques : plus de rancunes, plus d'inimitiés; nous sommes tous frères par la naissance, par les principes, par l'élection : qu'aucun de vous ne se laisse entraîner ni séduire par les suggestions de ceux qui, étant les premiers à louer la nécessité de changer de principes, et manquant de vertus pour marcher dans le sentier du bien que nous avons adopté, désirent faire brûler encore le flambeau de la discorde, en donnant un aliment à leurs idées de sang et de dévastation. La Navarre vous présente aujourd'hui le tableau le plus horrible, tracé par ceux-là mêmes qui parlent de religion et qui ont la bassesse de dire que nous avons failli, quand c'est parmi eux que l'on voit la trahison, le vol, la violence et l'assassinat. Insensés! le repentir ne sera pas suffisant pour laver tant de crimes, et ne pourra rendre à la société les victimes immolées à leur fureur.

« Navarrais : votre chef, le général Maroto, ne s'est pas enfui comme on prétend vous le faire croire, il ne vous a pas vendus pour de l'or qu'il déteste et qu'il n'a jamais aimé; non, ses souffrances physiques et morales l'ont empêché d'être à votre tête, et plaise à Dieu que vous ne méconnaissiez point sa voix pleine d'humanité, de raison et de convenances! Le paiement fait par l'intendance de l'armée du général Espar-

tero aux bataillons qui ont accepté le traité et à plusieurs autres personnes, et les quatre paies données aux généraux, chefs et officiers qui sont allés en France après s'être volontairement présentés pour faire leur soumission au gouvernement d'Isabelle II, sont les uniques intérêts qui ont été stipulés dans une si grandiose comme si noble résolution, à laquelle je me suis prêté, convaincu que je devais le faire et parce qu'il ne m'était plus possible de rester un seul jour au service de D. Carlos, à raison de circonstances qui seront publiées dans leur temps. Je défie tous, et chacun en particulier, de me prouver le contraire, et je regarde avec le mépris qu'elles méritent ces viles et injurieuses calomnies de vente et de trahison. L'accord unanime de la plus grande partie de l'armée et des peuples de ces provinces pour la paix à tout prix, comme on me le fait entendre, ne devra être jamais conçu tel que les conseillers de D. Carlos veulent le dire. En tout j'ai agi d'après le vœu et le conseil des chefs et de vous tous qui me l'avez manifesté en mille occasions; en tout j'ai eu pour but le bien général de l'humanité et de la patrie, qui est le premier devoir de l'homme; et, seul, je sens que l'inconséquence de quelques chefs ne m'a pas permis d'arriver aussi grandement que je me l'étais proposé au but de mes souhaits: heureux si mes efforts, mes dangers et mes sacrifices, peu communs sans doute, méritent

l'approbation générale qui est tout ce que mon cœur ambitionne !

« A la première entrevue que j'eus avec le général Espartero, nous ne restâmes pas d'accord, à cause des fuéros qui n'étaient pas assurés, et nous nous quittâmes pour recommencer les hostilités : à ce sujet je donnai les ordres nécessaires, et j'indiquai les points que les troupes devaient occuper ; mais alors je rencontrai de nouvelles difficultés et de l'opposition pour le combat, circonstance qui me détermina à faire nommer les chefs qui devaient passer, comme ils passèrent en effet, au quartier général d'Espartero pour la conclusion définitive du traité dans lequel je ne pris d'autre part que de le recevoir signé par les personnes que je nommerai plus bas. Je viens publier aussi le nom de celles qui m'ont donné leurs pouvoirs pour les divisions de Biscaye et de Guipuzcoa, avec une lettre du commandant général Iturriaga, qui ne laissera pas d'être intéressante pour l'histoire détaillée que je ferai des événements si dignes de l'attention du monde entier, et afin que l'homme qui pense, qui désire plus la connaissance de la vérité que l'influence du caprice, puisse former un jugement juste en pesant les accidents et faisant la part des circonstances.

« Bilbao, septembre 1839.

« Raphaël Maroto. »

*Liste des chefs qui ont contribué au traité et qui l'ont signé.*

Avec l'assistance des généraux : D. Simon de Latorre ; D. Antonio Urbistondo ; D. Angel-Maria de la Fuente, auditeur général de l'armée ; le brigadier D. José-Ignacio de Iturbe ; le colonel D. Manuel Alvarez Toledo ; le chef de brigade D. HilarioA-lonzo Cuevillas ; le brigadier D. Francisco Fulgosio ; le brigadier D. Juan Cabañero ; D. Antonio Diaz Mogrobejo, commandant de bataillon ; D. Manuel Lasala, idem ; D. José Fulgosio, idem ; D. Leandro de Eguia, commandant des compagnies de sergents et de cadets ; D. Francisco-Paula Selga, commandant d'artillerie ; D. Manuel de Sagasta, chef d'escadron ; D. Pantaléon Lopez Ayllon, idem ; D. Fernando Cabañas, chef de brigade de cavalerie.

*Liste des chefs qui ont donné au général Maroto les pouvoirs de traiter pour la division de Guipuzcoa.*

D. Bernardo Iturriaga, commandant général ; D. Manuel Oribe, chef de la 1re brigade ; D. José Antonio de Soroa, chef de la 2e brigade ; D. Isaac Ramery, commandant du 7e bataillon ; D. Manuel Ibero, id. du 5e ; D. Manuel Fernandez, id. du 1er ;

D. Faustino Echeto, id. du 3e ; D. Aniceto Alustiza, id. du 4e ; D. José-Joaquin de Aguinaga, second commandant du 5e bataillon ; D. Domingo de Artola, second id. du 6e ; D. Gregorio de Valacain, chef d'état-major; D. José-Ignacio de Iturbe, chef de brigade ; D. Manuel Altamira, commandant du 7e bataillon ; D. Zacaria de Jauregui, id. du 2e; D. José-Manuel de Echarri, second commandant du 7e ; D. Ignacio de Arana, id. du 4e ; D. Lesmes Vasterico, id. du 2e.

*Pour la division de Biscaye :*

D. Juan-Antonio de Goiri, commandant général ; D. Juan-Antonio Verastegui, chef de la 1re brigade; D. Pédro de Orue, chef d'état-major; D. Antonio de Urrusalo, commandant du 2e bataillon; D. José-Pascual de Ibarzabal, chef de bataillon ; D. José-Antonio de Aguirre, idem; D. Félix de Alday, idem ; D. Juan-José de Perea, idem; D. Nicolas de Sesumaga, idem; D. Guillermo de Galarza, idem; D. Man uelIbañez de Aldecoa, idem ; D. Manuel-José de Orrengoechea, idem ; D. Martin-Luciano de Echevarri, idem; D. Bonifacio Gomez, idem; D. Nicolas Gogenari, idem ; D. Nicolas Aguisa, idem ; D. Castor de Andechaga, commandant général de la province de Santander.

*Lettre du commandant général de Guipuzcoa.*

« Andoain, le 18 août 1839.

« Mon respectable général,

« Ce matin, à dix heures, j'ai eu une entrevue avec Aldave, envoyé par Elio pour savoir dans quels sentiments se trouve cette division. Nous lui avons manifesté franchement notre manière de penser, l'accord dans lequel nous sommes de ne point faire un pas en arrière, et notre ferme résolution de mener à fin notre entreprise. Si j'ai le plaisir de vous voir dans une couple de jours, nous causerons au long. J'ai même dit à Aldave, qui aujourd'hui est retourné à Etchalar, que vous ne vouliez d'aucune manière qu'un seul coup fût tiré contre le 5e, et qu'il le dît bien à Elio. Il a été convenu qu'il le ferait.

« S. M. a quitté Tolosa hier, dans le but d'avoir avec vous une entrevue qui aura eu lieu, je le suppose de toute manière : nous sommes tous ici invariables.

« Bernardo Iturriaga.

« Déclaré conforme aux originaux, dont je réponds :

« Raphaël Maroto. »

## N° XIII.

« Volontaires,

« Un événement si extraordinaire, qu'il n'a pas d'exemple dans l'histoire de votre pays, ternirait la gloire que vous avez justement acquise dans cette lutte héroïque, si quelques-uns d'entre vous se maintenaient dans la défection où vous avez été induits aujourd'hui. Sous prétexte de paix on a ouvert à l'ennemi l'entrée de votre sol, et les chaînes de l'esclavage, l'ignominie de la défaite vont remplacer les lauriers dont vous vous êtes couverts jusqu'à présent. La loyauté de beaucoup d'entre vous a été surprise. Les propositions faites au roi N. S. sont indignes de votre valeur, et il ne peut entrer dans votre idée de l'abandonner entre les mains de ses ennemis.

« C'est à cela seulement, ainsi qu'à vous lier au char de la révolution, que se réduit la paix au nom de laquelle plusieurs ont été séduits. Servez le roi, volontaires! Considérez votre héroïsme de six an-

nées, et ne le souillez pas par un honteux délit! Une paix pour laquelle on exige l'abdication du roi qui a reçu vos serments, une paix convenue entre des chefs sans organisation ni garantie peut-elle être autre chose qu'une perfidie, pour s'emparer du pays qu'ils n'ont pu dominer par les armes? Détrompez-vous, c'est la trahison la plus infâme qu'aient vue les hommes. Plutôt mourir que succomber! La cause de Dieu est en péril, ainsi que celle du roi que vous avez promis de défendre avec constance et honneur. Vous êtes loyaux par caractère, vous êtes vaillants, vous êtes des héros : je n'ai plus rien à vous dire.

« Volontaires, *vive la Religion ! vive le Roi !*

« Villafranca, 26 août 1839.

*Signé :* « Juan MONTENEGRO. »

## CONVENTION

CONCLUE ENTRE LE CAPITAINE GÉNÉRAL DES ARMÉES NATIONALES, D. BALDOMERO ESPARTERO, ET LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL D. RAPHAEL MAROTO.

### ARTICLE PREMIER.

Le capitaine général Don Baldomero Espartero s'empressera d'accomplir sa promesse, et s'engage for-

MAROTO.

Imp. Louis Perrin, à Lyon.

mellement à proposer aux Cortès la concession ou la modification des fuéros.

ART. 2.

Seront reconnus les emplois, grades et décorations des généraux, chefs, officiers et autres individus dépendant de l'armée commandée par le lieutenant-général D. Raphaël Maroto, lequel indiquera les armes auxquelles ils appartiennent. Il leur sera loisible de continuer à servir, en défendant la constitution de 1837, le trône d'Isabelle II et la régence de son auguste mère, ou bien de se retirer dans leurs foyers s'ils veulent quitter le service.

ART. 3.

Ceux qui adopteront la première condition de rester au service seront placés dans les corps de l'armée, soit effectivement, soit en qualité de surnuméraires, selon l'ordre d'inscription dans le tableau des inscriptions de leur arme.

ART. 4.

Quant à ceux qui préféreront se retirer dans leurs foyers, les généraux et brigadiers auront le droit de choisir leur résidence ; ils y jouiront du traitement alloué à leur grade par les règlements ; les

chefs et les officiers obtiendront congé illimité ou leur retraite, selon les règlements. Si quelque individu de ces classes désire obtenir un congé temporaire, il le sollicitera de l'inspecteur de son arme. Ce congé pourra même être donné pour l'étranger, et dans ce cas la demande devra être adressée au capitaine général D. Baldomero Espartero, qui délivrera le passe-port en même temps qu'il demandera l'approbation de Sa Majesté.

ART. 5.

Ceux qui demanderont un congé temporaire pour l'étranger ne pouvant, d'après les ordonnances royales, percevoir leur traitement jusqu'à leur retour, le capitaine général D. Baldomero Espartero leur fera payer quatre mois de ce traitement, en vertu des facultés dont il est revêtu. Cet article sera applicable à toutes les classes, depuis le général jusqu'au sous-lieutenant inclusivement.

ART. 6.

Les articles précédents seront applicables à tous les employés civils qui se présenteront dans les douze jours de la ratification de la présente convention.

ART. 7.

Si les divisions de Navarre et d'Alava se présentent en la même forme que les divisions castillanes, biscayennes et guipuzcoanes, elles jouiront des concessions stipulées dans les articles précédents.

ART. 8.

Les parcs d'artillerie, les dépôts d'armes, d'habillements et de vivres, qui sont sous les ordres ou à la disposition du général Maroto, seront remis au capitaine général D. Baldomero Espartero.

ART. 9.

Les prisonniers appartenant aux corps des provinces de Biscaye et de Guipuzcoa et ceux des corps de la division castillane, qui se conformeront en tout aux articles de la présente convention, seront mis en liberté, et jouiront des avantages accordés aux autres. Ceux qui n'y consentiront pas continueront à être traités comme prisonniers de guerre.

ART. 10.

Le capitaine général D. Baldomero Espartero exposera au Gouvernement, pour que celui-ci l'expose aux Cortès, la considération que méritent les veu-

ves et orphelins de ceux qui sont morts dans la présente guerre et qui ont appartenu aux corps compris dans la présente convention, laquelle a été ratifiée au quartier général de Bergara, le 31 août 1839.

*Le duc de la Victoire*, Raphaël Maroto.

Pour copie :

Duc de la Victoire.

# LISTE

DES OFFICIERS ÉTRANGERS QUI ONT SERVI DANS CETTE GUERRE.

---

## Officiers généraux.

*Lieutenant-général.*

MM. comte DE VILLEMUR.

*Maréchaux de camp.*

baron D'ORTAFA.
baron DE LOS-VALLES (Auguet de Saint-Sylvain).

*Brigadiers.*

vicomte DE LABARTHE.
L'ESPINASSE.

## Etat-Major.

*Colonels.*

MM. vicomte DE ROCHEMORE D'AIGREMONT.
vicomte Alphonse DE BARRÈS DU MOLARD.

## Artillerie.

*Colonel.*

Adolphe SAVE.

*Capitaines.*

comte Jules DE LAROCHEFOUCAULD, tué au second siége de Bilbao (1837).
HERROUARD.
MALESPINA.

*Lieutenant.*

comte DE RAMPSAULT.

## Génie.

*Capitaines.*

DE VILLIERS.
DE COETLOGON.

## Infanterie.

*Colonel.*

MM. Alexis Sabatier.

*Commandants.*

Pradère.
Quétier de Lacour.
comte Edouard de Montillé.
Charles Sabatier.
de St-Allais.
de Valicourt.
Blanc.

*Capitaines.*

Jules Garnier.
baron Ducasse.
Bézard, tué au combat d'Arquijas (1834).
de Tandé.
de Raffegeau, tué au combat de Larraga (1835).
Despiés.
de Chevannes, tué au combat de Zubiri (1836).

MM. DES COMBES.

vicomte Charles DE BARRÈS, tué au combat de Mendaza (1834).

DES ECHEROLLES.

D'ARGY.

Adolphe D'ARGY, tué au second siége de Bilbao (1837).

*Lieutenants.*

Adolphe KASTNER.

CHAMPALBERT.

comte DE VÉLARD.

*Sous-lieutenants.*

DE LABORDE.

DES ECHEROLLES, tué à la bataille de Barbastro (1837).

DE MEREUIL.

GAUDET.

DE KERILLIS.

D'ARGY.

REYGNIER.

AUBERT, tué au combat de Sesma (1834).

## Cavalerie.

*Colonels.*

MM. DE ST-NICOLAS.
GAUTHIER D'AUBETERRE.

*Chefs d'escadrons.*

GOURY DE LESTAING.
chevalier DE LAMIDOR, tué au combat de Mendaza (1834).

*Capitaines.*

vicomte Amédée DE BARRÈS.
comte DE LALANDE.
RUBICHON, tué à la bataille de Huesca (1837).
PELLETIER, tué au combat de Losa (1835).
PARIEL.
comte DE VILLEMUR.
comte DE PINA.

*Lieutenants.*

comte DE FROISSARD.
baron D'HESPEL.

MM. comte DE TREINQUELÉON.
comte DE BLACAS.

*Sous-lieutenants.*

marquis DE PONTONS.
LANGLOIS.

---

MM. le prince DE LICHNOSKY, brigadier général.
baron DE RHADEN, colonel du génie.
lord RANELAG.
prince DE SCHARSWEMBERG, colonel.
ROTH, colonel d'état-major.
STRAUSS, colonel du génie.
comte DE MORTARA, lieutenant-colonel.
comte de KEIGSERLING, colonel de cavalerie.

MM. comte DE BOOS-WALDECK, lieutenant-colonel.
comte Edouard DE BOOS-WALDECK, capitaine de cavalerie.
HENNINGSEN, capitaine.
LONNING (dit *Baïonnette*), capitaine.
KELTCH, capitaine d'artillerie.
GORDON, sous-lieutenant.
SWEDERSKY, sous-lieutenant.
marquis INCISA DE LA ROQUETTE, colonel de cavalerie.
MARCLEY, lieutenant.
DESCART, lieutenant.
DESCART, sous-lieutenant.
Louis LURINE, sous-lieutenant.
baron DE BASIN.

# TABLE DES MATIÈRES.

Pag.

AVANT-PROPOS. . . . . *Pag.* v.

CHAPITRE PREMIER. — Coup d'œil sur la Navarre et les provinces basques. — Causes de la guerre civile. — Soulèvement de la Navarre. — Santos-Ladron. — Eraso. — Iturralde. — Zumalacarregui. — Mérino. — Cuebillas. — Soulèvement de l'Alava et de la Biscaye. — Rodil. — Saarsfield. — Son arrivée à Burgos. — Déroute de l'armée de Mérino. — Occupation de Vittoria et de Bilbao par Saarsfield. — Valdès, général en chef de l'armée de la reine. — Zumalacarregui nommé généralissime des troupes navarraises et basques. — Zavala. 1

CHAP. II. — Organisation. — Combat d'Asarta. — Prise d'Orbaceita. — Affaire de Lumbier. —

Pag.

Quésada. — Attaque de Vittoria. — Action de Muru. — Combat d'Alsasua. — Cruautés de Quésada. — Affaire de Gulina. — Rodil. — Charles V en Navarre. — Combats d'Olazagoitia et d'Artasa. — Affaire de Viana. — Mina. — Prise d'un convoi. — Défaite d'O'Doyle. — Combat de Sesma. — Bataille de Mendaza. — Premier combat d'Arquijas. — Affaire d'Ormaistegui. — Second combat d'Arquijas. — Combat de Ciga. — Siége d'Elizonde. — Cruautés de Mina dans le Bastan. — Siége et prise d'Echarri-Aranaz. — Valdès. — Traité Eliot. — Déroute de Valdès dans les Amescoas. — Défaites d'Oraa dans le Bastan, et d'Espartero au mont Descarga. — Prises de Villafranca, de Bergara, d'Eibar, d'Ochandiano et de Durango. — Siége de Bilbao. — Mort de Zumalacarregui. . . . . 23

Chap. III. — Prétendants à la succession de Zumalacarregui. — Charles V prend le commandement de l'armée. — Moreno chef d'état-major. — Création de l'état-major général. — Le roi à l'armée. — Siége de Puente la Reyna. — Mort de Vicente Reyna. — Bataille de Mendigorria. — Cordova nommé au commandement de l'armée de la reine. — Précis des mouvements révolutionnaires de la Péninsule. — Pointe de Moreno en Castille. . . . . 47

Chap. IV. — Auxiliaires anglais. — Evans. —

Pag.

Légion étrangère. — Combat devant Saint-Sébastien. — Essai d'un blocus général par Cordova. — Combat de Los-Arcos. — Trait d'un soldat navarrais. — Maroto devant Bilbao. — Affaire d'Arrigoriaga. — Espartero poursuivi jusqu'à Medina de Pomar. — Pont de Béhobie. — Tentative sur Vittoria. — Moreno remplacé dans le commandement de l'armée. . . . . 71

Chap. V. — 1835. — Eguia général en chef. — Combats dans les plaines d'Alava. — S. A. R. l'infant Don Sébastien. — Sagastibelza devant St-Sébastien. — Tentative sur le pont de Béhobie. — Bombardement de St-Sébastien. — Siége et prise de Guétaria. — Arrivée de la légion étrangère. — Château-fort de Guébara. — Déserteurs ennemis. — Attaque d'Arlaban et de Salinas. . . . . 91

Chap. VI. — 1836. — Ligne de Zubiri. — Prises de Balmaseda, de Mercadillo et de Plencia. — Embauchage d'un bataillon. — Combat d'Orduña. — Siége et prise de Lequeitio. — Affaire du pont de Velascoain. — Tentative infructueuse des Christinos sur le Passage. — Erro ministre universel. — Combats d'Orrantia et du Berron. — Mort de Sagastibelza. — Echange de prisonniers. — Sortie de la garnison de Bilbao. — Combats d'Oñate, de Salinas et de Villaréal d'Alava. — Occupation du Passage par les Anglais. — Maroto nommé au com-

Pag.

mandement de la Catalogue. — Remplacement du général Eguia. . . . . 114.

Chap. VII. — Villaréal. — Départ de l'expédition de Gomez. — Affaire de Revilla. Siége de Peñacerrada. — Indiscipline des troupes christines. — Evans attaque Fontarabie. — Expédition de Don Basilio Garcia. — Combat de la vallée de Mena. — Tentative infructueuse contre la ligne de Zubiri. — Vallée de Soba. — Constitution de 1812. — Evénements de la Granja. — Opinion sur Cordova. — Désastre de Sesma. — Retour de Don Basilio. — Espartero nommé général en chef de l'armée de la reine. — Expédition de Sanz. — Fuite de Maroto. — Siége de Bilbao et son blocus. . . . 145.

Chap. VIII. Eguia prend le commandement devant Bilbao. — Prise de Banderas, de San-Mamès, de Burceña et de Luchana. — Opérations contre Bilbao. — Combat de Castrejana. — Assaut de St-Augustin. — Affaire d'Erandio. — Combat de Luchana. — Levée du siége de Bilbao. — Aperçu rapide sur les expéditions de Pablo Sanz et de Gomez. . . . . 167

Chap. IX. — S. A. R. l'infant Don Sébastien prend le commandement de l'armée. — Préparatifs de l'ennemi. — Colonne mobile. — Prise d'Amezagaña par les Christinos. — Position critique de Saarsfield. — Bataille d'Oriamendi. — Espartero abandonne Durango. — Trois jours de

Pag.

combats dans la Ulzama. — Départ de l'expédition royale. — Uranga chargé du commandement de la Navarre et des provinces basques. — Observations sur la marche de l'expédition du roi. — Prise d'Hernani et d'Irun par les Christinos. — Prise de Lérin. — Espartero sort de St-Sébastien et marche sur Pampelune. — Bataille de Huesca. — Bataille de Barbastro. — Passage de la Cinca par l'expédition royale. — Entrée du roi en Catalogne. — Combat de Guisona. — Passage de l'Ebre, effectué par l'expédition royale. — Sa jonction avec Cabrera. — Tentative sur Valence. — Combat de Chiva. — Le roi cantonne son armée aux environs de Cantavieja. . . . . 192

CHAP. X. — Expédition de Castille, aux ordres de Zaratiegui. — Combat de Cembrana. — Prise de Ségovie. — Zaratiegui occupe le séjour royal de Saint-Ildephonse. — Espartero marche au secours de Madrid. — Rencontre de Villacastain. — Bataille de Billar de Los-Navarros. — Révolte dans l'armée de la reine. — Prise de Peñacerrada. — Pointe de Guergué en Castille. — Combat d'Andoain. — Prise du Borgo d'Osma et de Lerma. — Défaite de Mendez-Vigo. — Le roi aux portes de Madrid. — Entrée d'Espartero dans cette capitale. — Retraite de l'expédition royale. — Cabrera retourne en Aragon. — Prise de Valladolid. —

Pag.

Lorenzo battu à Aranda de Duero. — Les expéditions royale et de Castille opèrent leur jonction dans cette ville. — Prise de Peralta. — Attaque contre Lodosa, et combat d'Ausejo. — Prise du Perdon. — Guergué s'empare de la ligne de Zubiri. — Nouveau plan de campagne adopté par Charles V. — Bataille de Retuerta. — Combat de Huerta del Rey. — Le corps d'armée aux ordres de S. A. R. l'infant Don Sébastien rentre dans les provinces basques. — Position critique du roi. — Son arrivée à Arciniega. . . . . 212

Chap. XI. — Mesures énergiques prises par Charles V. — Espartero punit plusieurs assassins. — Nouveaux projets d'expédition. — Don Basilio Garcia passe l'Ebre.—Combats de Mena. — Abandon de Balmaseda par les Christinos. — Mort du marquis de Boveda. — Expédition aux ordres du comte de Negri. — Siége de Villanueva de Mena. — Tarragual envahit le haut Aragon. — Levée de boucliers du notaire Muñagorri. — Mouvements séditieux dans l'armée royale. — Troubles d'Estella. — Révolte du capitaine Urra. — Incendie de Dicastillo. — Arrivée de Maroto au quartier royal. — Siége et prise de Peñacerrada par Espartero. — Maroto prend le commandement de l'armée royale. . . . . 239

Chap. XII. — 1838. — Raphaël Maroto. — Moyens

Pag.

de séduction. — Interrogatoire. — Charles V à Estella. — Préparatifs militaires d'Espartero. — Combat de Sesma. — Combat de Legarda. — Le prince de Schwarzenberg et le comte de Boos-Waldeck. — S. A. R. la princesse de Beira. — Brigadier Balmaseda. — Combat de la Poblacion. — Comte de Negri. — Arizaga. — Ovation militaire. . . . . 262

Chap. XIII. — Menées du parti transactionnaire. — Banquet de Durango. — Revue de Bergara. — Assassinats d'Estella. — Maroto déclaré traître, puis innocent. — Terreur panique en Navarre. — Sac de Los-Arcos. — Maroto à Durango. — Mission confiée à Duffau-Pauillac. — Villaréal, aide-de-camp du roi. — Gratification donnée aux troupes. — Amnistie. — Prise de Ramales et de Guardamino par les Christinos. — Abandon d'Orduña, d'Arciniega et de Balmaseda. — Lord John Hay. — Combat de Villaréal d'Alava. — Prise d'Urquiola par Espartero. — Revue du roi à Elorrio. — Traité de Bergara. — Combat de Cirauqui. — Fin tragique du comte d'Espagne. — Charles V en France. — Conclusion. 301

Pièces justificatives. — N° I. — Ordre général de l'armée, du 17 janvier 1834, au quartier général de Garralda. . . . . 365

N° II. — Convention pour l'échange des prisonniers. 366

N° III. — Correspondance entre S. A. R. l'infant

Pag.

Don Sébastien et le comte de Toreno, ministre de la reine Christine. . . . . 370
N° IV. — Décret royal. . . . . 376
N° V. — Copie de la sommation faite au gouverneur de Bilbao. . . . . 378
N° VI. — Proclamation adressée, au mois de décembre, par le commandant général D. Ramon Cabrera aux habitants de l'Aragon. . . . . *Ibid.*
N° VII. . . . . 385
N° VIII. — Décrets du roi. — Considérants. . . . 387
N° IX. — Proclamation ; aux fidèles habitants de Navarre, Alava, Guipuzcoa et Biscaye. . . . . 394
N° X. . . . . 398
N° XI. . . . . 400
N° XII. — Décrets du roi. . . . . 405
Liste des chefs qui ont contribué au traité de Bergara et qui l'ont signé. . . . . 412
Liste des chefs qui ont donné au général Maroto les pouvoirs de traiter. . . . . *Ibid.*
Lettre du commandant général de Guipuzcoa. . . . 414
N° XIII. . . . . 415
Convention conclue entre le capitaine général des armées nationales Don Baldomero Espartero, et le lieutenant-général Don Raphaël Maroto. . . 416
Liste des officiers étrangers qui ont servi dans cette guerre. . . . . 421
TABLE. . . . . 429

FIN DE LA TABLE.